Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
J. B. Tyrrell Esq.

IEccl Mis.
L.

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES;

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XVI. RECUEIL.

231 788.
4 RD
27

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AUX JESUITES DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Ce nouveau Recueil des Lettres de nos Missionnaires, que j'ai l'honneur de vous presenter,

ne merite pas moins votre attention que les précédens. En lisant la premiere Lettre, vous ne pourrez gueres voir sans étonnement les phenomenes extraordinaires qui ont paru dans le Ciel en trois differentes Provinces de la Chine dans les années 1718. 1719. *&* 1722. *Des Croix lumineuses environnées d'étoiles brillantes y ont été apperçues d'une infinité de peuples Chrétiens & Infideles.*

Ce spectacle qui attiroit tous les regards, a duré dans l'air un tems assez considerable, pour qu'on pût l'examiner à loisir, & se rassurer contre l'illusion. Aussi la verité de ces phenomenes a

été si autentique, que pour en conserver le souvenir, on en a gravé une planche dans la Ville de Hang tcheou *Capitale du* Tse kiam. *Les Estampes qu'on en a tirées, & qui representent les quatre croix telles qu'on les a vûës, ont été répanduës dans tout l'Empire. Au dessous de chaque Croix on expose en langue Chinoise le lieu & le jour auquel elle a paru, de combien de tems a été sa durée, & la multitude des personnes qui l'ont considerée avec une attention égale à la nouveauté du prodige. Une de ces Estampes qui m'a été envoyée, a servi de modele à celles que j'ai fait graver, où sont*

repreſentées fidellement les mêmes Croix, avec une traduction exacte & litterale des caracteres Chinois.

Sçavoir maintenant quel eſt le principe de ces phenomenes, & ce qu'ils ſignifient ; ſi ce ſont des effets naturels produits par les exhalaiſons qui s'élevent de la terre, ou bien ſi ce ſont des ſignes qui prefagent quelque évenement favorable ou funeſte à l'Empire de la Chine ; c'eſt à quoi je ne m'arrêterai pas : il me ſuffit d'expoſer le fait ; le reſte, je l'abandonne aux raiſonnemens, ou plûtôt aux conjectures.

Néanmoins pour écarter le

ſoupçon de trop de crédulité, & pour ſatisfaire certaines perſonnes, à qui tout ce qui n'eſt pas commun devient ſuſpect, je rappellerai ici le ſouvenir d'un autre phenomene tout ſemblable, & encore plus extraordinaire eu égard à ſes circonſtances & à ſa durée, qui eſt rapporté par preſque tous nos Hiſtoriens, & par ceux-mêmes dont la critique eſt la plus ſevere.

Ils racontent qu'en l'année 1451. *ſous le Regne de Charles VII. la Ville de Bayonne qui étoit aſſiegée par les Comtes de Dunois & de Foix, s'obſtinant à ne point ſe rendre aux troupes Françoiſes, quoique le Château*

& la Garniſon ſe fuſſent déja rendus, une eſpece de prodige qui parut en l'air, la détermina enfin à ſe ſoumettre.

Comme les troupes Françoiſes prenoient poſſeſſion du Château, un peu après le lever du ſoleil, le tems étant fort ſerein, il parut au Ciel ſur la Ville du côté des Pyrenées une Croix d'une lumiere & d'une blancheur qui éblouiſſoit. Ce Phenomene dura une heure entiere. Quelques-uns aſſurent que cette Croix parut au commencement en forme de Crucifix qui avoit une couronne ſur la tête, & que cette couronne ſe changea en fleurs de lys. Comme la Croix blan-

che étoit l'enſeigne des Rois de France, de même que la Croix rouge étoit celle du parti Anglois, on regarda le phenomene comme un ſigne certain que le Ciel ſe déclaroit pour la France contre l'Angleterre, & la Ville de Bayonne ſe rendit incontinent.

Un prodige de cette nature qui avoit frappé par ſa nouveauté toute l'armée Françoiſe, & qui avoit fait des impreſſions ſi fortes ſur les Habitans de Bayonne, ne pouvoit gueres être revoqué en doute. Cependant le Comte de Dunois voulut en certifier la verité pour la tranſmettre aux ſiecles ſuivans; & il rendit ſur cela un témoignage au-

tentique ſigné de ſa propre main qui ſubſiſte encore. On lira peut-être avec plaiſir ce témoignage que je vais rapporter tel que nous l'avons, & dans les mêmes termes qu'il le donna.

» *Nous Jean Comte de Du-*
» *nois Lieutenant General du*
» *Roi notre Sire ſur le fait de*
» *ſa guerre, certifie la verité à*
» *tous, que aujourd'hui X. jour*
» *d'Avril à l'heure de ſept heu-*
» *res du matin, à laquelle heu-*
» *re étoit promiſe la Cité de*
» *Bayonne, & y entrerent les*
» *gens du Roi pour en prendre*
» *la poſſeſſion, au Ciel qui à*
» *celle heure étoit cler & bien*
» *purifié, s'apparut dedans une*

nuée une Croix blanche au droit de ladite Cité devers les parties d'Espaigne : laquelle Croix sans mouvoir, demoura l'espace de une heure, & aucuns dient, que au commencement sur icelle Croix avoit une semblance de ung Crucifix couronné d'une couronne d'azur son chef, laquelle couronne se mua en une fleur de lys : dont chacun fut moult émerveillé. Et ceux de ladite Ville étoient fort espoentez de veoir telles merveilles. Et incontinant leur ensaigne de leurs Croix rouges qu'ils avoient sur leurs portes & tours ôterent. Plus de mille hommes ont vû ladite

» *croix, & dient tous ceux qui* » *l'ont vuë tant François, Eſpai-* » *gnols, que Navarrois, que* » *jamais n'avoient vû choſe ſem-* » *blable. Fait en notre Ville de-* » *vant Bayonne, ſigné de notre* » *main & ſcellé du ſeel de nos* » *armes le* xx. *jour d'Avril l'an* » *mil* cccc. *& cinquante &* » *ung. Ainſi ſigné, Bâtard d'Or-* » *leans.*

Il n'y a perſonne qui ignore qu'en l'année 351. *il parut de même en plein jour dans le Ciel ſur la Ville de Jeruſalem une croix lumineuſe, qui ſubſiſta pendant pluſieurs heures, & dont l'éclat effaçoit la lumiere du ſoleil; que tout le peuple de cette grande*

Ville, & une infinité d'étrangers que la visite des saints lieux y attiroit de toutes les parties du monde, en furent éfrayez, & coururent à l'Eglise avec leurs femmes & leurs enfans pour y louer J. C. & confesser sa Divinité; enfin que ce miracle convertit un grand nombre de Payens & de Juifs. On en peut voir la description dans une Lettre que saint Cyrille Evêque de Jerusalem écrivit sur cela à l'Empereur Constantius. On trouve cette Lettre à la fin de ses Catecheses, par laquelle il tâche, à l'occasion de ce prodige, d'adoucir la ferocité de l'Empereur, & de

le ramener à la foi de la consubſtantialité.

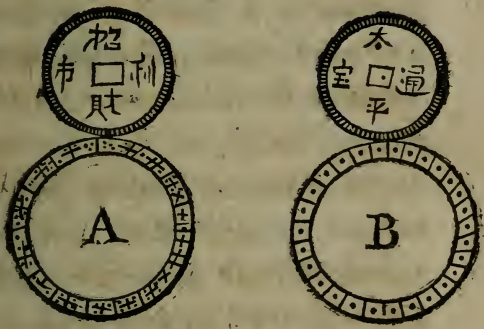
Mais peut-être me ſuis-je trop étendu ſur cet article : ainſi je paſſe à une découverte interreſſante, en ce qu'elle confirme une opinion que des monumens trouvez à la Chine ont deja établie, ſçavoir que l'Evangile a été prêché anciennement dans cet Empire, & que la Religion Chrétienne y étoit connuë & pratiquée dans des ſiecles plus reculez qu'on ne le croit d'ordinaire. C'eſt le R. P. Caſtorano Religieux de ſaint François qui donne cette conoiſſance dans une Lettre qu'il écrit à la ſacrée Congregation de la Propagande : elle

eſt dattée du 8. de Septembre de l'année 1722. Voici ſes paroles que j'ai fidelement traduites de l'Italien.

Au mois d'Avril de cette année, dit ce Pere, un Chrétien de cette Ville de Lin tching tcheou *m'apporta une ancienne medaille qu'il venoit de trouver par hazard dans la place publique parmi un tas de vieilles ferrailles. Elle étoit toute rouillée. Quand il en eut ôté la rouille, & qu'il l'eût renduë parfaitement nette, on y decouvrit clairement d'un côté l'image du Sauveur, & de l'autre côté l'image de la tres-ſainte Vierge. Ces Images étoient tout-à-fait ſemblables à celles qui ſe*

trouvent sur les medailles qu'on frappe de nos jours, à la reserve qu'il n'y avoit autour ni caractere ni inscription. Ce qu'il y a de remarquable, & ce qui prouve que la medaille, dont il est question, n'est point venuë d'Europe, mais qu'elle a été fabriquée à la Chine, c'est qu'au lieu que les medailles Europeannes sont percées en haut, & n'ont qu'un petit trou par où on peut les enfiler, celle dont je parle est attachée à un petit denier Chinois, avec lequel elle a été ainsi unie par la même fonte, & le denier est percé au milieu à la maniere Chinoise. L'un & l'autre est representé dans la figure suivante. La lettre A *mar-*

que l'endroit où eſt empreinte la figure du Sauveur ; & la lettre B *marque le revers où eſt pareillement empreinte la figure de la tres-ſainte Vierge.*



On lit ſur le denier le nom de l'Empereur qui regnoit lorſque la medaille fut fabriquée, & les caracteres Chinois marquent que c'étoit Tai ping. *J'ai conſulté ſur cela les annales de l'Empire,*

& j'ai trouvé qu'il y a eu deux Empereurs de ce nom, l'un de la Dynastie Imperiale Van leang *appellé* King ti *qui regna vers l'an de J. C. 536. L'autre de la famille* Gu *nommé* Ti leang *au tems du Triumvirat lequel arriva vers l'an de J. C. 266. en sorte qu'il doit y avoir* 1186. *ans, ou même* 1456. *ans que cette medaille a été fabriquée. Un autre Chrétien de cette Ville ayant consideré attentivement la même medaille, me dit que lorsqu'il étoit encore Gentil, il en avoit trouvé une toute semblable, mais qu'ignorant alors de quel usage elle pouvoit être, il l'avoit brisée.*

J'infere de tout ceci, ajoûte le R. P. Caſtorano, en premier lieu que les veritez du Chriſtianiſme ont été annoncées dès ces tems là aux Chinois, & que le nombre des Chrétiens devoit être conſiderable, puiſqu'on y fabriquoit des medailles. En ſecond lieu que dans ces premiers ſiecles du Chriſtianiſme, les medailles & les ſaintes images étoient l'objet du culte & de la veneration des Fideles.

Après vous avoir fait part de cette découverte, mes RR. PR. ſur laquelle vous ajoûterez aux reflexions du R. P. Caſtorano, celles que vous jugerez à propos, je crois devoir vous ap-

prendre les suites facheuses qu'a eu la sentence des neuf grands Tribunaux de la Chine, au sujet de la Requête presentée par un Mandarin de guerre nommé Tchin mao, *dans laquelle il se déchaînoit contre les Europeans qui commercent dans l'Empire, & contre l'exercice de notre sainte Religion. Vous avez vû cette Requête que j'ai inserée toute entiere dans le* XIV. *Recueil* *. *En vous la rapportant je ne vous ai rien laissé ignorer ni des mouvemens assez inutiles que les Missionnaires de Pekin se donnerent pour en prevenir le mauvais effet, ni de la maniere dont*

* Page 86.

elle fut reçuë de l'Empereur.

La ſentence fut publiée dans toutes les Provinces de la Chine. Comme l'Empereur en la confirmant avoit employé des termes obſcurs & équivoques, les Vicerois peu affectionnez au Chriſtianiſme, n'ont pas manqué, comme on le craignoit, de s'attacher au mauvais ſens, & ſans avoir égard aux interprétations favorables données de vive voix par Sa Majeſté, ils ont deſolé la plûpart des Chrétientez. C'eſt ce que m'apprennent des Lettres, leſquelles bien que datées du mois de Decembre 1718. ne me ſont tombées entre les mains que depuis quelques mois.

A peine la ſentence des neuf grands Tribunaux eût elle été approuvée de l'Empereur, qu'elle fut auſſi-tôt renduë publique dans toutes les Villes de l'Empire par des Kaochi *ou Ordonnances particulieres de chaque Mandarin, qui furent affichées dans tous les lieux de leur diſtrict. La plûpart de ces* Kaochi *proſcrivent la Religion Chrétienne comme une ſecte fauſſe, ſeditieuſe, qui inſpire la revolte,* in meou, *& qui eſt contraire aux loix de l'Empire,* pou quei: *on y traitte les Miſſionnaires d'impoſteurs qui ſeduiſent le peuple* chen hoe.

Dans la Province de Pet-

cheli *dont Pekin eſt la Capitale*, *un* Cheou tao (*c'eſt un des premiers Mandarins dont la juriſdiction s'étend ſur pluſieurs Villes du premier ordre*) *ordonne par ſon Edit qu'on raſe les Egliſes des Fideles, qu'on degrade les Lettrez qui font profeſſion du Chriſtianiſme, & que ceux du peuple qui ſuivent la même Loi, ſoient châtiez de 35. coups de bambou.*

Cet ordre a été executé dans deux Chrétientez du reſſort de Pao tim fou. 28. *Chrétiens furent d'abord arrêtez & chargez de fers. Comme ces pauvres gens ne ſubſiſtoient, & ne faiſoient ſubſiſter leur famille que*

du travail de leurs mains, un Chrétien Bachelier s'offrit lui & son fils de rester en prison à leur place, & d'être leur caution en s'obligeant de les representer au premier ordre du Mandarin. Un Catechiste imita cet exemple heroïque de charité : » Je suis ravi, dit-il, d'avoir cette occa» sion de faire connoître au Man» darin, que je ne sers point d'au» tre maître que J. C. Ces genereux captifs ont gardé la prison pendant plus de huit mois.

Ces tristes nouvelles étant venuës à Pekin dans le tems qu'on venoit de nommer un nouveau Gouverneur de Pao tim fou, *nos Peres allerent le visiter, & lui*

lui firent quelques preſens. Il rendit la viſite & donna de bonnes paroles. Mais ce Mandarin ayant pris poſſeſſion de ſon gouvernement, fut ſans doute intimidé par le peril qu'il y avoit d'offenſer le Viceroi, ou de déplaire au Cheou tao *qui avoit ordonné par ſon Edit la deſtruction de nos Egliſes. Il crut ſatisfaire à ſes promeſſes en ſe contentant de moderer la rigueur du châtiment. Il commanda que l'Egliſe des Chrétiens ſeroit fermée, que le Bachelier empriſonné rachéteroit ſa liberté par de l'argent, & qu'on flétriroit les Chrétiens en les ſoufletant publiquement dans le tribunal. C'eſt un des*

châtimens dont on uſe à la Chine.

Mais le Cheou tao *trouva cette ſentence trop douce, il en porta une autre par laquelle il ordonna que l'Egliſe des Chrétiens ſeroit detruite, que le Bachelier ſeroit declaré dechu de ſon grade, & que les Chrétiens recevroient chacun trente-ſix coups de baſtonnade. En vertu de cette ſentence le Mandarin de la Ville où ſont les Chrétiens, ſe tranſporta dans leur Egliſe, & ſans détruire ce ſaint lieu, il y plaça l'abomination de la deſolation en le conſacrant à l'Idole* Houan yun tchang. *Par tout on fait d'exactes recherches des Chrétiens afin de les traîner aux tribunaux, & de leur faire ſubir le*

châtiment auquel ils ſont condamnez. On a même décreté priſe de corps contre le Pere Magalhaens qui avoit la conduite de cette Chrétienté.

Les Peres qui ſont à Pekin ayant été informez de ce qui ſe paſſoit, reſolurent de recourir à la clemence de l'Empereur. Ils dreſſerent pour cela un Placet, mais il n'y eut aucun Mandarin qui voulut ſe charger de le preſenter à Sa Majeſté; & ils ſe trouverent enſuite dans certaines circonſtances qui leur firent juger que leur Placet ſeroit mal reçu.

Deux Egliſes gouvernées par le P. Contancin dans la même Province ont eu le même ſort.

L'une eſt à Siven hoa fou *Ville du premier ordre. Les Chrétiens y ſont continuellement inquietez, & toujours à la veille d'être citez par les Infideles aux tribunaux des Mandarins. L'autre eſt à* Coupe keou. *Cette Chrétienté eſt preſque toute compoſée de ſoldats. Le* Tſon ping *(c'eſt un grand Mandarin d'armes) après bien des menaces & des mauvais traittemens, a fait fermer l'Egliſe, & a défendu aux Chrétiens de s'aſſembler & de prier en commun ſous peine d'être châtiez & de perdre leur poſte. Le R. P. Parennin a employé l'interceſſion de quelques Mandarins de la Cour qui ſont ſes*

amis, pour faire revoquer cet ordre du Tſon ping *; mais ce Mandarin a répondu que comme il s'agiſſoit d'un ordre de l'Empereur publié par le* Lipou *, il n'y pouvoit rien changer.*

Dans la Province de Xanſi *on oblige les Chrétiens de renoncer à la Religion, ou de quitter leur patrie. Un Catechiſte a reçu trente-cinq coups de baſtonnade. Le P. Xavier Roſario Jeſuite Chinois, qui a ſoin de cette Chrétienté, a été chaſſé de la Province par ordre du Viceroi, & contraint de venir à Pekin avec la douleur de voir ſon troupeau dépourvû de tout ſecours ſpiri-*

* Un des grands Tribunaux de l'Empire.

tuel, & livré à la rage des Idolâtres.

Dans la Province de Nanking *le P. Vanhamme & le P. Porquet ont reçu toute sorte d'affronts & d'insultes de la part des Chinois infideles. Deux Catechistes du P. Porquet, ont été conduits en prison, & condamnez l'un à trente, & l'autre à trente cinq coups de bastonnade. La plûpart des Chrétiens sont en fuite. Plusieurs Eglises de l'isle de* Tsong ming *qui est de la même Province, & dont le Pere Jacquemin prend soin depuis plusieurs années sont sur le point d'être abbattuës : la resolution en est prise par le Man-*

darin, qui doit, dit-il, obeïr à la ſentence portée par le Lipou.

On n'a rien appris de la Province de Xenſi *: on ſçait que la ſentence y a été publiée comme ailleurs, mais il y a apparence que l'affreux tremblement de terre qui a deſolé cette Province, ainſi que vous l'avez vû dans le XIV. Recueil, a occupé toute l'attention des Mandarins.*

On eſt de même aſſez tranquille dans la Province de Xiamſi. *Neanmoins à l'occaſion de cette ſentence les Gentils ont brûlé une Egliſe de Chrétiens dans le diſtrict de* Cang tcheou fou, *& ils ſe ſont emparez du ter-*

rain où étoit l'Egliſe.

La perſecution a été tres vive dans la Province du Houquam : *on a banni le P. Noël. las de toute l'étenduë du Gouvernement de* Kim tcheou fou. *Ce Pere qui en fut averti, ſe retira ſecrettement à* Nganlo. *Un des Mandarins s'eſt emparé de ſon Egliſe, & y a établi ſa demeure. Dans trois autres Villes du diſtrict de* Nganlo, *les Chrétiens ont été chargez de fers & empriſonnez. Il en eſt arrivé de même dans trois autres Villes du diſtrict de* Tengan fou. *Dans une autre Ville le Mandarin fit venir les Chrétiens à ſon Tribunal, & leur*

enleva leurs croix, leurs medailles, & leurs chapelets. A Y ling tcheou *il y a eu ordre d'arrêter le Missionnaire aussi bien que ceux qui gardoient son Eglise, & même de vendre l'Eglise, s'ils refusoient de comparoître dans dix jours. La douleur dont le P. Noëlas a été saisi en voyant la désolation de son troupeau, lui a causé une maladie, qui le met hors d'état d'exercer ses fonctions.*

La Chrétienté qui est sous la conduite des RR. PP. Franciscains dans le district de Tim tcheou fou *de la Province de* Fokien, *a été tout-à-fait ruinée. Elle étoit composée de sol-*

dats, qui ont été deſtituez de tout emploi militaire, uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens.

Quoique le Viceroi de Canton ait de l'affection pour les Europeans, les Chrétiens de cette Province n'en ont pas été plus à l'abri de la perſecution commune. Le Mandarin de Loui tcheou fou *s'eſt emparé de l'Egliſe du P. Emmanuel Tellet & il en a fait une école. Ce n'a été qu'après bien du tems, & à force de prieres & de ſollicitations que le P. Pereyra a obtenu du Viceroi qu'elle fût reſtituée. Pluſieurs autres Egliſes, dont le détail ſeroit ennuyeux, ont été pa-*

reillement usurpées par les Mandarins. Enfin presque par tout les nouveaux Fideles sont maltraitez ; l'ardeur des Catechumenes est refroidie, & les Infideles s'enhardissent de plus en plus à tourmenter les Chrétiens par d'injustes & de continuelles vexations.

Mais c'est sur tout dans le Royaume de Tonquin qui confine avec la Province de Canton, que la Religion a souffert des atteintes mortelles. Elle y est absolument proscrite, comme vous le verrez à la fin de la premiere Lettre de ce Recueil. Deux de nos Missionnaires, scavoir le P. Mazari & le P. Bucherelli,

ont été arrêtez, enchaînez & conduits à la Cour comme des criminels, ſans qu'on ſçache encore de quelle maniere ils y ont été traittez. Dès l'année 1719. *le P. Jean Damaſcene de ſaint Louis Genois, & le P. Thomas de l'Aſcenſion Napolitain, tous deux Religieux Auguſtins déchauſſez, ont été cruellement maſſacrez par les Idolâtres. La mort de ces deux hommes Apoſtoliques avoit été réſoluë par un vœu de ces Barbares fait à leur Idole. C'eſt auprès du rivage de Sutan ſur les confins de la Chine qu'ils ont eu le bonheur de répandre leur ſang pour J. C.*

Vous voyez, mes RR. PP. que ceux qui, en se consacrant à la prédication de l'Evangile parmi les Infideles, s'attendent à beaucoup de Croix & de souffrances, ne se trompent pas, & qu'ils y trouvent abondamment dequoi remplir leurs desirs. C'est dequoi vous serez également persuadez par la lecture des autres Lettres qui composent ce Recueil. Mais en même tems vous serez bien consolez d'apprendre les progrès que le Christianisme continuë de faire dans le Royaume de Carnate. Cette Chrétienté naissante vient d'être privée d'un Missionnaire dont elle ressentira longtems la perte. Le P. le Caron

y a fini sa course presque aussitôt qu'il l'avoit commencée : mais on ne peut qu'envier son bonheur, puisqu'il est mort victime de son zele & de sa charité.

Il étoit à Ponguenour *au-delà des montagnes, où il apprit qu'une famille entiere d'Idolâtres au nombre de huit personnes, qu'un mal contagieux avoit fait chasser de la Peuplade, étoit abandonnée en pleine campagne & destituée de tout secours. Ce Pere qui esperoit de gagner ces pauvres gens à J. C. ne balança pas d'aller au plûtôt les assister dans ce besoin extrême. Il partit avec un Brame son Catechiste, celui-là même qui suivit il*

y a quelques années le P. Bouchet en Europe : & il eut la consolation de les convertir presque tous à la foi, & de leur administrer le saint Baptême avant leur mort. Le Brame fut bien-tôt frappé de la même maladie, & mourut en peu de jours. Le P. Le Caron en fut pareillement atteint. On le transporta à Ponticheri, où il ne songea plus qu'à se disposer à la mort par la patience, & par l'exercice de toute sorte de vertus. J'ai été également attendri & édifié des sentimens d'une si belle ame, dit celui à qui il avoit confié le soin de sa conscience. Il n'étoit occupé que du desir de sa perfection,

& de la crainte d'avoir mis obſtacle aux deſſeins du Seigneur, & de s'être rendu par là indigne de ſon miniſtere. Il beniſſoit Dieu au fort de ſes douleurs qui étoient vives & continuelles. Il communia preſque tous les jours pendant ſa maladie. Enfin le mal augmentant, il reçut le ſaint Viatique & l'Onction des mourans. Il me pria auſſi-tôt après de reciter les prieres ordonnées par l'Egliſe pour la recommandation de l'ame. Quand je les eus achevées, je m'approchai de lui : je lui trouvai le viſage ſerain, & les yeux fixez vers le Ciel, comme un homme qui conſidere attentivement un objet

jet qui l'attache. Tous ceux qui étoient presens, en furent frappez comme moi. Je lui demandai ce qui attiroit ainsi son attention & ses regards : mais sans se distraire, il perseveraencore quelque tems dans la même situation, après quoi il ferma doucement les yeux, & expira dans une grande paix.

C'est par où je finirai cette Lettre qui n'est peut-être que trop longue. Je vous demande quelque part en vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES

Vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce nouveau Recueil de *Lettres édifiantes & curieuses*. J'ai jugé que le Public en tireroit autant d'utilité qu'il en a tiré des précédens. Fait à Paris ce 13. Octobre 1723.

RAGUET.

PERMISSION
Du Reverend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de notre Reverend Pere Général : Permets au Pere J. B. DU HALDE, de faire imprimer le *seiziéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS ; qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi dequoi j'ai signé la Presente. Fait à Paris le 25. Octobre 1723.

P. BODIN.

Fautes à corriger.

PAge 36 *ligne dern.* auriot, *lisez* auroit
P. 94. *l.* 8. cet Idole, *lis.* cette Idole.
P. 140. *l.* 15. demeutoit, *lis.* demeuroit.
P. 149. *l.* 4. la priere finit, *lis.* la priere finie.
P. 230. *l.* 14. grace je, *lis.* grace que je.
P. 257. *l.* 23. lui le Prince, *lis.* lui dit le Prince.
P. 383. *l.* 23. de plus, *lis.* de plus en plus.
P. 401. *l.* 21. ont morts, *lis.* sont morts.

LETTRES

LETTRE
DU
PERE JACQUES,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Monsieur l'Abbé RAPHAELIS.

A Canton le 1. Novembre 1722.

MONSIEUR,

La P. de N. S.

C'est un peu tard que je tiens la parole que je vous ai donnée, mais c'est aussi-tôt qu'il m'a été

poſſible de le faire. Mon voyage de France à la Chine, a duré près de ſeize mois. La fameuſe Iſle d'Orleans, ou Poulo-condor, a été la cauſe de ce long retardement.

Je partis du Port-Loüis le 7. Mars de l'année 1721. ſur une Fregate de la Compagnie des Indes nommée la Danaë, commandée par M. le Chevalier de la Vicomté. Nous avions ſur notre bord une compagnie de ſoldats, que l'on devoit débarquer à l'Iſle d'Orleans, pour la joindre à une autre que l'on y avoit tranſportée l'année précédente. Nous avions auſſi avec nous deux Ingénieurs du Roi, l'un deſquels avoit le titre de Commandant de l'Iſle.

Je n'eus pas plûtôt perdu la terre de vûë, qu'il me fallut payer le tribut à la mer. Les nou-

veaux marins ne furent pas plus privilegiez que moi. C'eſt pitié de voir en ces ſortes d'occaſions une quantité de gens couchez çà & là ſur des cordages, ſur des canons, ſur des coffres, ſans force, ſans conſolation, ſans ſoulagement; tandis que ceux qui ſont faits à la mer, ne font qu'en rire, parce qu'ils ſçavent que ce mal n'eſt pas dangereux, & qu'il eſt ſans remede.

Ce ne fut pas ſans peine que nous nous tirâmes du Golfe de Gaſcogne : Nous n'avions que des vents legers qui nous faiſoient peu avancer. Mais auſſitôt que nous eûmes doublé le Cap Finiſtere, le vent ſe fortifia, & le 19. Mars nous reconnûmes l'iſle de Porto-Santo; le lendemain celle de Madere. Nous eûmes enſuite des vents aliſez qui nous conduiſirent tranquille-

ment à la ligne. Nous la passâmes le 12. Avril, à deux degrez Oüest de Longitude. Ce fut selon la coûtume un jour de fête pour l'équipage. Ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, payent les frais de cette fête, ou tout aboutit à les bien moüiller. C'est ce qu'on appelle le grand Baptême. On peut se racheter en mettant de l'argent au bassin; mais ceux qui n'en ont point ou qui refusent d'en donner, sont plongez dans un baquet plein d'eau, & ensuite inondez d'un bon nombre de sceaux d'eau.

Les mêmes vents alisez qui nous avoient conduits à la ligne, nous poussérent droit à l'isle de la Trinité; ensuite assez près des Côtes du Brasil, où nous trouvâmes un vent propre à doubler le Cap de Bonne-Esperance. La mer étoit calme quand nous le

doublâmes : Mais à peine eûmes-nous sondé sur le banc des aiguilles, qu'un vent de Nord-oüest nous fit rouler & tanguer deux jours entiers d'une maniere capable d'effrayer ceux qui ne sont pas accoûtumez aux Voyages de mer. Il n'est pas trop agreable de se voir pour la premiere fois sur un fragile vaisseau tout à coup élevé sur la cime d'une haute montagne, & dans un moment précipité au fond d'un abîme ; de sentir les affreuses secousses que les flots donnent au Navire, de sorte que si l'on ne prend ses précautions, on est renversé & jetté d'un bord à l'autre ; de voir le vaisseau presque entierement couché au milieu des vagues, les canons plongez dans la mer, & l'eau entrer de toutes parts par les plus hauts sabords. Mais enfin la tempête ne

durepas toujours, le calme lui ſuccede, & l'on raconte avec plaiſir ſes allarmes paſſées.

Il y avoit déja trois mois que nous ne voyions que le ciel & & l'eau : il nous falloit encore trois ſemaines pour nous rendre à l'iſle de Bourbon, où nous devions relâcher. Le ſcorbut s'étoit mis depuis long-tems parmi nos ſoldats, & pluſieurs en étoient morts. Il gagna bien-tôt tout l'équipage : il ſe trouvoit peu de matelots qui n'en fuſſent atteints, & plus de ſoixante de nos gens étoient alitez. J'eus là une petite occaſion de faire les fonctions de Miſſionnaire. Pour ſurcroît de miſere, les vents nous jetterent juſqu'au 40. dégré de Latitude Sud, & en arrivant à l'iſle de Bourbon nous étions ſur le point de voir expirer la moitié de notre monde :

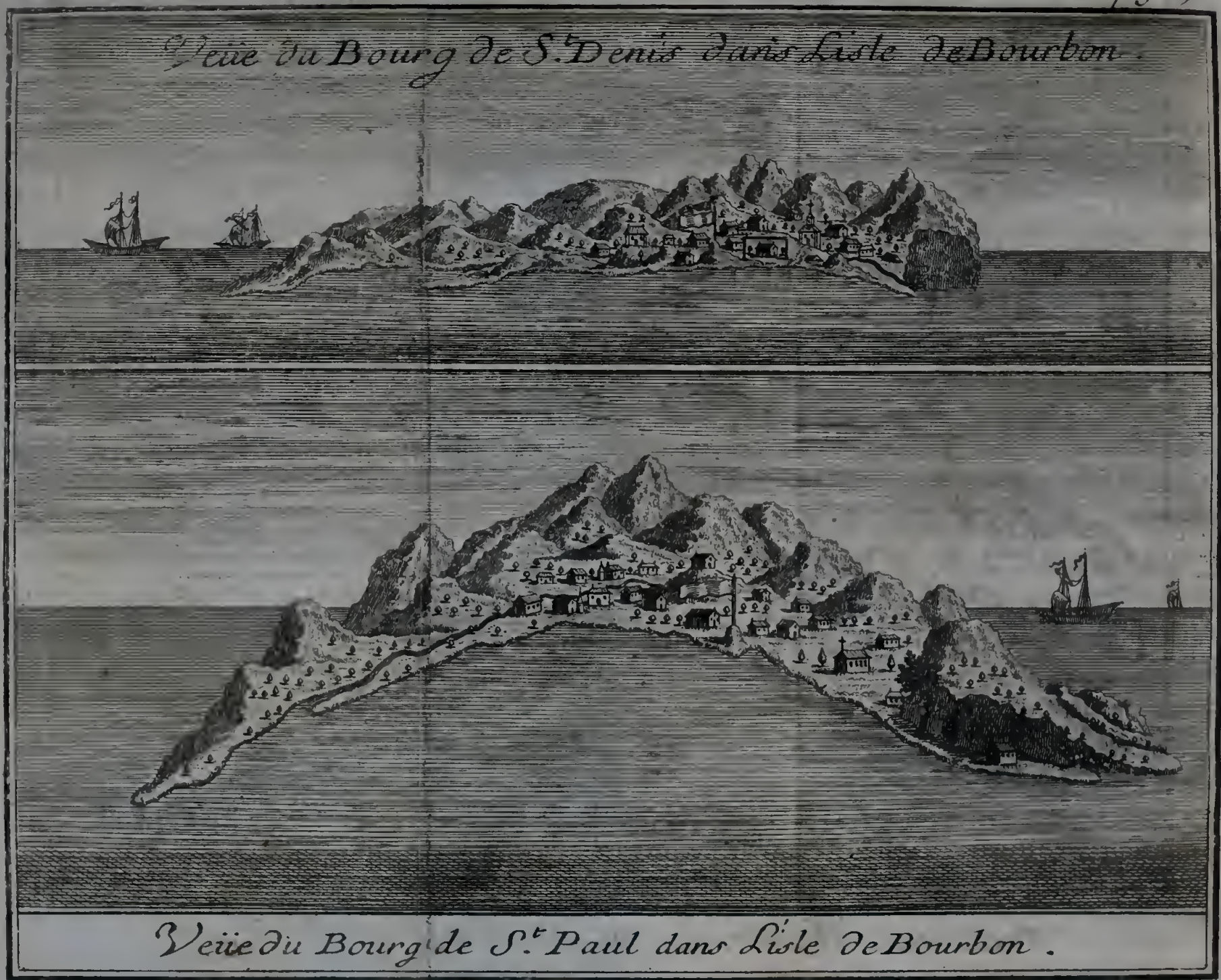
nous avions déja jetté à la mer dix-sept corps morts.

On trouve dans cette Isle toute sorte de bons rafraichissemens : l'air sur tout y est excellent. Dans l'espace de douze jours tous nos malades furent sur pied, & en état de faire le service. L'Isle appartient en souveraineté à la Compagnie Françoise des Indes, qui y tient un Etat major pour la gouverner. Elle fut d'abord habitée par quelques François fugitifs de l'Isle Dauphine qui en est assez proche : elle s'est peuplée peu à peu, sur-tout par l'amnistie qu'on a donnée de tems en tems aux Pyrates de ces mers. Il peut y avoir à présent quatre mille personnes, qui y ont de belles habitations, & beaucoup de Negres pour les cultiver. Ils vivent très commodément & dans une

grande union, qui y eſt entretenuë par l'attention & les ſoins de M. de Beauvollier Gouverneur de l'Iſle.

Les principaux Bourgs ou Habitationsſont ſaint Denis, ſaint Paul, & ſainte Suzane. Je vous envoye une Carte où j'ai tracé le plan des deux premiers avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. Il n'y a ni port, ni fortifications : ainſi on n'y eſt pas à l'abri des coups de vent, ni des Ecumeurs de mer. Peu de mois avant notre arrivée, des Forbans avoient enlevé dans la rade de ſaint Denis un gros Vaiſſeau Portugais démâté, & un Oſtendois dans celle de ſaint Paul.

L'iſle de Bourbon a environ 50. lieuës de tour : elle eſt couverte en pluſieurs endroits de hautes montagnes. On en voit une qui vomit des flammes, &



Veüe du Bourg de S.t Paul dans Lisle de Bourbon.

qui remplit les environs de matiere bitumineuse. Nous en apperçûmes le feu durant la nuit de plus de 25. lieuës. Il y a de belles & vastes Forêts, où se trouvent quantité d'arbres très-propres à la construction des Vaisseaux. Elle est remplie de bétail, de volailles, & de gibier. Elle est fertile en ris & en sucre, & en grand nombre d'excellens arbres fruitiers. On y a planté quelques vignes qui donnent de fort bon vin.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la Tortuë de terre; & le plus agréable de tous les fruits, c'est l'Ananas. La Tortuë est de la même figure que celles qu'on voit en France; mais elle est bien differente pour sa grandeur. On assure qu'elle vit

un temps prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siécles pour parvenir à sa grosseur naturelle, & qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'Isle de petites qui au bout de 20. ans n'avoient grossi que de quelques pouces. Nous en avons conservé dans notre Vaisseau quelques-unes des grosses, qui ont vécu trois à quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Pour ce qui est de l'Ananas, c'est un fruit qui est assez connu en France. Je vous dirai seulement, qu'il est d'une figure oblongue, & de la grosseur d'un melon, qu'il est couvert de feüilles courtes, disposées à peu près de même que les divisions d'une pomme de pin, & qu'il est couronné d'un bouquet de feüilles plus longues. Il vient sur une

plante assez semblable à celle de l'artichaux : il a le goût de plusieurs fruits, mais il me paroît que celui du Coin domine.

J'ai vû dans cette Isle beaucoup d'arbres & de plantes curieuses. L'Arbrisseau qui porte le Café, le Tamarinier, le Cocotier, l'Arbre d'où découle le Benjoin, le Cotonier, l'Aloës, l'Ebennier. L'Ebenne noire n'est pas la plus estimée : la jaune est beaucoup plus belle. Le Café sauvage y est tres-commun ; & bien que sauvage, il ne laisse pas d'être bon. On en a fait venir de Moka ; un seul à subsisté, & a fourni dequoi en planter grand nombre d'autres qui donnent aujourd'hui de grandes esperances.

J'oubliois de vous parler de la Chauve-souris de l'isle de Bourbon : on pourroit l'appeller le Renard volant. Elle ressemble

en effet beaucoup à cet animal ; elle en a la groſſeur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mammelles, & ſous chaque aîle un ſac pour tranſporter ſes petits. Je méſurai la longueur des aîles d'un de ces oiſeaux, & je trouvai qu'elles avoient plus de quatre pieds d'un bout à l'autre. La chair, dit-on, en eſt tres bonne à manger, & l'on va ici à la chaſſe de la Chauve-ſouris, avec le même empreſſement qu'on va ailleurs à la chaſſe de la Perdrix.

Après avoir relâché tant à ſaint Paul, qu'à ſaint Denis ; & y avoir demeuré 15. jours, nous reprîmes le 10. Juillet notre route pour la Chine ; & vers la mi-Août nous entrâmes dans le Détroit de la Sonde. Nous le paſſâmes tres heureuſement, & en

peu de tems, de même que celui de Banca qui est le plus dangereux. Je n'ai point vû de terre plus agréable que les côtes de Java & de Sumatra ; des plaines couvertes d'Orangers, de Cocotiers, & d'autres arbres fruitiers, avec quantité de ruisseaux qui les arrosent ; des collines ornées de charmans boccages ; des Forêts toujours verdoyantes ; des Villages & des Habitations, où brillent toutes les beautez champêtres : tout y represente un des plus beaux climats du monde.

Une barque de Javanois vint à nous sur notre passage : ils souhaittoient fort qu'on leur donnât des haches, des couteaux, & d'autres instrumens d'Europe. Ils ne sont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré. Ils sont doux, familiers, & caress-

ſans. Ils vouloient nous engager à nous arrêter, nous faiſant entendre par des ſignes, que dans leur Village qui n'étoit pas loin, nous trouverions toute ſorte de proviſions. Mais nous n'avions alors beſoin de rien, & le vent étoit favorable : Il s'agiſſoit de gagner au plûtôt l'iſle d'Orleans, pour y débarquer les troupes qui étoient ſur notre bord. Nous la découvrîmes le ſept de Septembre; & le lendemain nous moüillâmes à la vûë du Havre, que l'on ne connoiſſoit que par la relation, & par le plan imparfait de Dampierre, qui ſe trouvent dans ſon Voyage du tour du monde.

Nous nous flattions que les Inſulaires, & ſur-tout les François qu'on avoit déja tranſportez dans l'Iſle, à la vûë d'un Vaiſſeau à l'ancre avec pavillon blanc, ſe

hâteroient de venir nous voir, & de nous apporter les provisions dont nous commencions à manquer. Personne ne parut. On attendit quelques jours pour leur donner le temps de nous reconnoître : ce fut inutilement. Enfin l'on envoya dans le canot un Officier pour s'informer de l'état des choses. Il rapporta qu'après avoir parcouru tous les environs du Port, il n'avoit vû personne, & qu'il n'avoit découvert que les restes de quelques mauvaises Cases, dans l'une desquelles il avoit trouvé des cendres chaudes, des bales de mousquet, & des morceaux d'habits de soldats Européans, qui ne pouvoient être que de François. Le malheur qui arriva aux Anglois dans cette Isle il y a 20. ans, nous vint d'abord à l'esprit, & plusieurs crurent que nos gens a-

voient eu le même ſort.

A de ſi triſtes nouvelles on ouvrit le paquet ſécret de la Compagnie ; on y trouva l'Ordre de relever un vaiſſeau, que l'on diſoit être dans le Port de Poulo-condor, d'y demeurer juſqu'à l'arrivée d'un autre navire qui devoit y venir l'année ſuivante, & d'augmenter, autant qu'il ſeroit poſſible, l'établiſſement que l'on prétendoit être déja commencé dans l'Iſle. On exécuta cet ordre autant qu'on le pouvoit faire. Ce ne fut pas ſans chagrin, qu'après avoir fait plus de ſix mille lieuës pour me rendre à la Chine, dont je n'étois éloigné que de 300. lieuës, je me vis obligé de m'arrêter une année entiere dans une terre qui me paroiſſoit, & qui eſt en effet un tres-mauvais ſéjour.

Les vents nousétoient con-

traires pour atterrir, & ce ne fut qu'après 17. jours d'efforts inutiles que nous entrâmes dans le Havre. En y entrant nous apperçûmes une Pyrogue qui venoit à nous. (La Pyrogue est un petit batteau de ces contrées fait d'une seule piece d'arbre.) Il y avoit des Pescheurs qui de fort loin nous firent de grandes civilitez à leur maniere, & qui étant montez sur notre bord, nous apprirent le mieux qu'ils purent, que de l'autre côté de l'Isle il y avoit des habitans ; qu'un grand vaisseau, dont ils nommoient les principaux Officiers, avoit hyverné dans l'endroit où nous étions, & qu'au changement de Mousson il avoit fait voile pour la Chine.

A ce recit nous reconnûmes le Vaisseau françois. On caressa ces bonnes gens, on les fit boire &

manger, & on leur dit d'apporter ce qu'ils avoient à vendre, en leur faisant entendre qu'ils seroient bien payez. Mais l'isle de Poulo-condor est si stérile, que les habitans eux-mêmes y mourroient de faim, s'ils n'avoient recours à la terre-ferme où ils vont chercher du ris. Ainsi durant près de quatre mois nous n'eûmes d'autres secours d'eux, que quelques poissons qu'ils apportoient de tems en tems, & qu'ils vendoient bien cher, & tres-peu de volailles qu'on achetoit jusqu'à une piastre la piece.

Cependant on mit à terre la compagnie de soldats : comme ils avoient leurs cases à faire dans le tems des pluyes, qui tombent en ce payis-cy bien plus abondamment qu'en Europe, ils eurent beaucoup à souffrir.

La maladie se mit encore parmi eux, & peu de tems après parmi les Matelots : les deux Hôpitaux étoient remplis, les passagers, les Officiers, le Capitaine lui même furent attaquez du mal ; & avec tout cela point de provisions. Je ne manquois pas de consoler nos malades, & de les exhorter à la patience. J'eus besoin de m'y exhorter moi-même : je tombai comme les autres, & durant près d'un mois, il étoit assez incertain si je verrois jamais la Chine.

Enfin le 21 de Décembre il arriva trois barques de Camboge chargées de cochons & de volailles. C'étoient des Insulaires de Poulo-condor qui étoient allez chercher pour nous ces provisions, & qui nous les vendirent à assez bon compte. Comme ils partoient nous leur avions don-

né des Lettres écrites en Latin & en Portugais pour les Missionnaires de la Cochinchine, que nous priions de s'entremettre en notre faveur, dans la nécessité où nous nous trouvions. Les Lettres furent envoyées assez loin, & pour lors nous n'en eûmes point de réponse.

Les alimens frais rétablirent bien-tôt l'Equipage, & dans le mois de Janvier nous eûmes le plaisir de voir arriver de la Chine trois vaisseaux françois, qui avoient ordre du Directeur de la Compagnie de venir nous reconnoître en retournant en France. Ils nous remirent des farines, des bœufs, & de la bierre. Ainsi nous n'étions plus à plaindre dans notre exil.

Pour surcroît de biens il entra dans notre Port au mois de Mars un autre Vaisseau de la

Compagnie qui de la Chine alloit traitter à Siam ; & dans le même tems il nous vint une quatriéme barque de Camboge remplie de provisions. Les soins des Missionnaires d'une part, & de l'autre les soupçons du Mandarin qui commande sur les côtes voisines, nous procurerent ce nouveau secours. Les Insulaires de Poulo-condor avoient publié dans la Terre ferme, que des Etrangers avoient fait une Habitation dans leur Isle ; qu'ils paroissoient vouloir s'y établir ; & qu'ils avoient même des femmes avec eux. Il y avoit en effet trois de nos soldats mariez. Ce rapport détermina le Mandarin à envoyer un de ses gens pour tout observer, & lui en rendre compte ; & à la priere des Missionnaires il lui permit sous-main

de charger une barque pour notre ſoulagement. Nous avons ſçû cette particularité & beaucoup d'autres choſes qui concernent ces Contrées, d'un Malais Portugais d'origine, que les Miſſionnaires chargerent d'une réponſe à nos Lettres, & qu'ils envoyerent ſur la même barque, ſoit pour ſervir d'interprête, ſoit pour faire quelques proviſions de vin, de remedes, d'inſtrumens de Chirurgie, &c. qu'ils croyoient trouver dans notre Vaiſſeau. Avec ce ſecours nous avons attendu aſſez tranquillement le changement de la Mouſſon, pour reprendre le chemin de la Chine. Mais je croi, Monſieur, que vous ſerez bien aiſe de ſçavoir ce que j'ai vû, ou ce que j'ai appris de cette partie de l'Aſie.

Poulo-Condor, dont je vous envoye le plan, eſt un petit Ar-

Plan

De l'Isle d'Orleans ou Poulo-Condor

Le Port est situé a 8°.35'. de Lat.te Nord. et a 125°. de Longitude

A. le Port.
B. le Camp des François
C. Ruines d'un Fort bâti par les Anglois.

Echelle de 2400 toises.

D. Village des Insulaires
E. Entrée du Port durant la mousson du Nord Est.
F. Entrée du Port durant la mousson du Sud Ouest

chipel à 15. ou 20. lieuës au Sud du Royaume de Camboge. Il est formé de 8. ou 10. tant Isles que Rochers : la plus grande de ces Isles n'a pas plus de quatre lieuës en longueur. C'est la seule qui soit habitée : encore n'y a-t'il qu'un village dans presque l'unique plaine qu'on y trouve. Les maisons des Insulaires ne sont qu'un assemblage assez informe de bambous, couvert d'une herbe fort longue, qu'ils coupent sur le bord de leurs ruisseaux. Il n'y a dans ces cabanes ni porte ni fenêtre. Pour y entrer, & pour y avoir du jour, ils laissent un des côtez de la cabane tout ouvert, & ils font déborder le toict de ce côté-là : ils les élevent de terre de quelques pieds ; par là ils évitent l'humidité, & ont où loger leurs animaux domestiques pendant la

nuit. La mauvaise odeur ne les inquiete point. Le plancher de distance en distance est rehaussé de quatre ou cinq pouces : ils reçoivent les étrangers dans le fond sur des nattes : leur reception est douce & affable, & ils ne manquent pas de leur presenter de l'arecque, du betel, & une pipe. Ils sont fort bazanez, presque entierement nuds, excepté dans les cérémonies, où ils s'habillent, & quelques-uns même assez proprement. Les dents les plus noires sont chez eux les plus belles ; aussi n'oublient-ils rien pour se les noircir. Ils laissent croître leurs cheveux, qui leur viennent communément fort longs. J'en ai vû à qui ils descendoient plus bas que les genoux.

Comme les Insulaires de Poulo-condor ne sont la plupart que des

des Refugiez de la terre ferme, où il y a des Missionnaires, plusieurs me parurent avoir été instruits des Mysteres de notre sainte Religion. J'en ai trouvé souvent qui me voyant un habit d'Ecclesiastique, (car les Missionnaires ne sont pas obligez d'en changer à la Cochinchine) venoient à moi avec confiance, faisoient le signe de la croix, & récitoient les prieres chrétiennes, où je ne comprenois que les noms propres de *Jesus*, *Maria*, *Pontio Pilato*, & le mot final, *Amen*. Je tâchois de me faire entendre par signes autant que je le pouvois : j'élevois les mains au Ciel, je me prosternois ensuite pour leur marquer qu'ils devoient adorer le Créateur & le souverain Maître du Ciel & de la Terre ; j'étendois les bras en forme de croix, pour

rappeller dans leur ſouvenir la mort de l'adorable Redempteur; je me frappois la poitrine, pour leur faire connoître qu'ils devoient déteſter leurs péchez. J'aurois bien ſouhaitté en pouvoir faire davantage: mais la langue eſt difficile, & il n'eſt pas poſſible ſans le ſecours d'un Interprête, d'apprendre les termes qui ſignifient les choſes interieures, leſquelles ne peuvent s'expliquer par des ſignes ſenſibles & extérieurs.

Il ne croît dans l'Iſle que trespeu de ris, des patates, & quelques ananas aſſez bons. Les montagnes ſont preſque par tout couvertes de beaux arbres propres à toute ſorte d'ouvrages & même à mâter des Vaiſſeaux. Il y en a un fort commun d'où découle une reſine que les habitans employent à faire leurs flambeaux. Pour ramaſſer cette

resine, & même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'arbre, & y font une large & profonde ouverture, dont le bas represente une espece de recipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité : la chaleur détermine la liqueur à couler & à remplir le récipient. De cette resine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces, & ils les enveloppent dans de longues feüilles d'arbre. Quand le tout est sec, ces coupeaux enduits de resine éclairent parfaitement une chambre, mais aussi ils la rempliſſent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulo-condor que la noix d'arecque, & la feüille de betel. Les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets qu'ils mâchent continuellement. On n'y

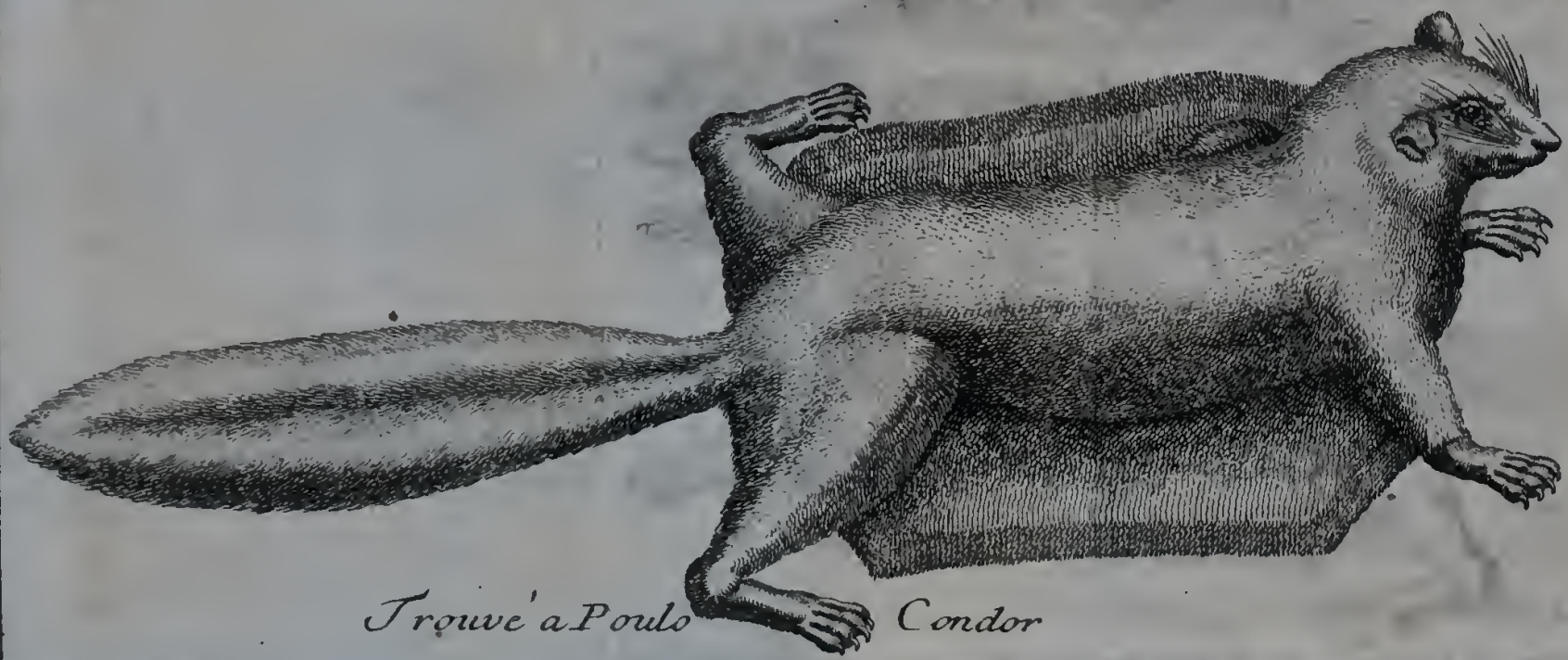
a trouvé aucune sorte de gibier à la reserve des poules sauvages, & des ramiers ; mais on y voit beaucoup de serpens & de lézards d'une grandeur monstreuse. On a tué un serpent long de 22. pieds, & plusieurs lézards, que quelques-uns appellent *Govenos*, qui avoient sept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Isle, c'est le lezard & l'écureuil volans, que j'ai dessinez pour vous en donner une idée plus nette. Le lézard volant est petit, & n'a pas plus de 7. à 8. pouces : l'écureuil est de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un & l'autre ont des aîles fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les pattes de devant jusqu'à celles de derriere : l'écureuil les a couvertes d'un poil fort ras & fort

Lezard volant

Trouvé a Poulo-Condor

Ecureuil volant



Trouvé a Poulo Condor

fin : celles du lézard ne sont qu'une pellicule toute unie : on les voit voler d'arbre en arbre à la distance de 20. à 30. pas. Peuvent-ils voler plus loin ? C'est ce que je ne puis vous dire. Le lézard a encore de particulier au dessous de la tête une bourse assez longue & pointuë par le bas, qui s'enfle de tems en tems, sur-tout lorsqu'il vole.

L'isle de Poulo-condor est soumise au Roi de Camboge. Les Anglois l'avoient achetée dans le siecle précédent, & avoient bâti un fort à la tête du village : mais comme ils étoient en petit nombre, & obligez de se servir de soldats Malais ; ils furent tous égorgez il y a environ 20. ans & leur fort fut démoli : on en voit encore aujourd'hui les ruines. Depuis ce tems-là l'Isle est rentrée sous la

domination des Cambogiens. Cette Nation avec le Royaume de Tsiompa est tributaire du Roi de la Cochinchine, qui l'est lui-même, aussi bien que les Rois de Tonquin & de Siam, de l'Empereur de la Chine. Actuellement les Ambassadeurs de Siam sont à Pekin pour payer le tribut.

Les Royaumes de la Cochinchine, de Tsiompa, & de Camboge sont tres-peu policez. Ces Nations n'ont presque aucun commerce avec leurs voisins, & ont tres-peu d'ordre & d'union entr'elles. Les Grands comme autant de petits Tyrans pillent les peuples à toute main : Les Rois exercent encore une tyrannie plus cruelle sur les Grands pour leur faire rendre gorge. Nous avons été témoins de cette dureté. Le Mandarin

de qui dépend Poulo-condor, ayant appris que les Etrangers avoient repandu quelque argent dans l'Isle, y a envoyé à diverses fois des collecteurs cruels, qui a force de tortures se faisoient apporter tout ce que ces malheureux Insulaires avoient gagné à la sueur de leur front. Quelques-uns, pour se dérober à leur poursuite, se sauvoient dans les montagnes, ou se cachoient dans les forêts : on en faisoit des perquisitions exactes, & ils n'en étoient pas quittes pour livrer leur argent. C'est un malheur pour ceux qui navigent, d'être dans la nécessité d'aborder à ces côtes : le vaisseau François qui fut obligé d'y relâcher en 1721. en est un exemple.

Les Officiers qui descendirent à terre pour y acheter des vivres, furent d'abord assez bien

reçus : on tâcha même par des invitations & des amitiez feintes d'engager le Capitaine à sortir de son bord : leur vûë étoit d'avoir une plus grosse rançon : les habitans du payis en vinrent jusqu'à former le dessein d'enlever le vaisseau : ils envoyerent plusieurs fois l'examiner, mais ne se trouvant pas assez forts, ils se vangerent sur ceux qu'ils tenoient à terre, ils les lierent, ils les maltraiterent, il y en eut qui leverent la hache sur eux, & ce ne fut qu'aux instantes prieres des Missionnaires qui furent avertis de ce barbare procédé, qu'ils leur laisserent la vie sauve. Mais on fut obligé de payer une somme considerable pour les racheter. Les Villes de ces Barbares ne sont qu'un amas sans ordre de misérables Cases de bois : Le Palais même du Roi de la Co-

chinchine n'a presque rien qui le distingue des Cabanes des particuliers.

Les Mœurs & les Coûtumes de ces Peuples approchent en certaines choses des coûtumes Indiennes, & en beaucoup d'autres de celles des Chinois. Ils croyent la métempsycose comme les Indiens ; ce qui ne les empêche pas de manger toute sorte d'animaux. Ils sont pleins de vénération pour le Cheval, & pour l'Eléphant, & ils en ont des peintures dans leurs maisons. La plus belle récompense, selon eux, que puisse avoir un grand homme après sa mort, c'est que son ame passe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent Confucius comme le premier Docteur de l'Univers : Ils rendent de grands honneurs à leurs Ancêtres morts,

& à ceux de leur Nation qui ſe ſont diſtinguez durant leur vie. Ils ont pour cela chez eux & hors de chez eux pluſieurs petits Oratoires où ils brûlent des paſtilles.

Mais le lieu le plus ſacré parmieux, eſt une place publique, au milieu de laquelle eſt élevée une longue poutre, qui a vers le haut un traverſier tant ſoit peu incliné: apparemment qu'ils y arborent un pavillon. Ils l'appellent *Touvo*. Autour ſont placez pluſieurs Oratoires: c'eſt-là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations; qu'ils brûlent quantité de petites chandelles, qu'ils offrent du ris, qu'ils immolent des victimes & ſur-tout des chevres. Aux Fêtes publiques ſuit un grand repas, où l'on ne manque pas de s'enyvrer de raque: (c'eſt une eau de vie faite de ris.) Viennent enſuite les danſes,

la comedie, souvent les querelles & les coups.

J'eus à Poulo-condor la curiosité d'aller chez le Bonze que je rencontrai par hazard, & qui me conduisit fort civilement dans sa maison. Il y a pratiqué un petit Temple, & dans le fond du Temple un autel. Sur cet autel sont rangées trois petites Statuës. Celle du milieu qui represente un vieillard est assise, & a sur sa tête une espece de tiare. L'une des deux autres est pareillement assise, & represente une personne plus jeune: la troisiéme est si informe qu'on n'y peut rien connoître. Les noms de ces trois figures sont *Mat-loi*, *Bot-loi*, *Con-loi*; c'est-à-dire, le tour du Ciel, le Roi du Ciel, le fils du Ciel. Le Bonze me fit sur cela un grand discours. Sa femme, (car ce Bonze-cy est ma-

rié) voulut auſſi ſe mêler de prêcher : mais je ne compris rien à ce qu'ils me dirent l'un & l'autre.

A la vûë des trois Statuës, dont l'une eſt l'image d'un vieillard couronné, je me rappellai ce qu'on rapporte des Brachmanes Indiens, qu'ils ont quelques idées confuſes de la Trinité & de l'Incarnation, & je m'imaginai que ce Bonze auroit peut-être les mêmes idées. Je lui preſentai trois doigts bien diſtinguez, je les reünis enſuite pour marquer l'unité. Il fit comme moi, paroiſſant comprendre ce que je lui repreſentois. J'étendis les bras en forme de croix, en faiſant de la tête quelques ſignes d'un homme qui ſouffre & qui meurt. Il fit auſſi de même. Ce que je conclus de-là, c'eſt qu'il auriot bien pû avoir quelque

connoissance de nos Mysteres à la Terre ferme où il y a des Missionnaires. En sortant de chez lui, & enviſageant le soleil, il me parut avoir de la vénération pour cet objet : je sçai d'ailleurs que ces peuples reverent la Lune, la Terre, des Esprits, qui, selon qu'ils se l'imaginent, presidents au Feu, à l'Air, aux Campagnes, aux Mers, aux Rivieres ; & qu'ils ont plusieurs sortes d'Idoles qui leur sont venuës des Indes & de la Chine.

C'est-là tout ce que j'ai pu apprendre de la Religion & des Mœurs de ces Nations, où les Missionnaires ont pénétré depuis assez long-tems. Il y en a actuellement vingt qui ont à leur tête un Evêque avec son Coadjuteur : trois sont Ecclesiastiques François, deux sont du Payis même, trois Francis-

cains, & les autres Jesuites. Le Roi de la Cochinchine a pris à sa Cour deux Jesuites, dont l'un est Mathématicien, & l'autre se mêle de Médecine. Quelques-uns de ces Missionnaires sont dans le Royaume de Tsiompa, & le reste dans celui de la Cochinchine. Il n'y en a point maintenant à Camboge : on attend des circonstances plus favorables pour y rentrer. Il y a quatre ans qu'il s'y éleva une espece de persécution durant laquelle un Prêtre Japonois fut massacré, & les Chrétientez dispersées. Le Roi approuva cet attentat, & en récompensa les Auteurs. Un autre Missionnaire y est mort depuis quelque tems de misere, sans pouvoir rendre aucun service. Il n'y a que Dieu qui puisse changer les esprits & les cœurs, & dissiper les téne-

bres qui empêchent ces peuples d'ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile.

Enfin après un ennuyeux séjour de neuf mois entiers dans le havre de Poulo-condor, nous levâmes l'ancre le premier de Juin 1722. & nous fîmes voile vers la Chine. Cette traversée n'est guéres que de 300. lieuës. On la fait communément en huit ou dix jours ; nous y demeurâmes près d'un mois. Les Côtes de la partie méridionale de la Chine sont bordées d'une infinité de petites Isles, au milieu desquelles il n'est pas aisé de découvrir l'entrée de la riviere de Canton. Ce fut l'embarras où nous nous trouvâmes. Un Pêcheur à qui l'on fit voir des piastres nous en tira, & nous conduisit fort adroitement à travers ces Rochers à l'isle de

Lentin, où nous moüillames en attendant un Pilote Chinois pour nous mener dans le Port.

Le Pilote arriva, & à peine nous eut-il fait avancer quelques lieuës, qu'il nous fit échoüer sur un banc de sable. Nous ne nous en tirâmes qu'après avoir allégé le vaisseau, en jettant à la mer une grande quantité de bois, & en faisant couler l'eau dont nous avions fait provision, pour ne pas être obligé de boire celle de la riviere qui n'est pas bonne.

Enfin le 26. de Juin, près de 16. mois depuis notre départ de France, nous arrivâmes à *Vanpou* qui est le Port de Canton. On oublie aisément les fatigues passées, on s'en souvient même avec joye quand on trouve des freres pleins de charité & de tendresse, qui tous s'empressent à délasser un Voyageur.

Tel est l'état où je me trouve aujourd'hui dans notre Mission Françoise établie à Canton par les libéralitez du feu Roi Loüis le Grand, dont la piété, le zele & les bienfaits se font ressentir jusqu'à ces extrémitez le plus reculées de l'Univers.

Il me reste, Monsieur, à vous dire quelque chose de ce que j'ai vû à la Chine depuis le peu de tems que j'y suis arrivé. Rien ne surpasse pour la fertilité & l'agrément le plat payis de cette Province : ce sont des plaines charmantes plantées de ris & d'arbres fruitiers, ou de belles prairies terminées par de petites collines bien boisées. Toutes ces Campagnes sont arrosées par plusieurs bras de la riviere & par quantité de canaux, & sont remplies de Villes & de Villages où le Peuple fourmil-

le de toutes parts. Mais auſſi rien de plus ſtérile que les montagnes, qui par-là ſont abſolument déſertes.

Je n'ai vû Macao que de loin, ainſi je n'en puis rien dire. Canton où je ſuis depuis quatre mois, eſt une grande ville, ou plûtôt c'eſt un compoſé de trois Villes ſéparées par de hautes & belles murailles; mais tellement jointes, que la même porte ſert pour ſortir de l'une & pour entrer dans l'autre. Le tout forme une figure à peu près quarrée: le circuit ne me paroît pas céder de beaucoup à celui de Paris. Ceux qui ſont éloignez du centre, marchent quelquefois une heure entiere en chaiſe pour faire une viſite. Il n'y a cependant ni vuides, ni jardins fort ſpacieux. Les ruës ſont longues, droites, & ſerrées, à la reſer-

ve de quelques-unes plus larges, où l'on trouve de distance en distance des arcs de triomphe assez beaux. Les maisons ne sont que des rez de chaussée presque toutes bâties de terre, avec des accompagnemens de briques, & couvertes de tuile. Dans les ruës tout est boutique où regne une grande propreté. Il y a quelques Temples d'Idoles environnez de cellules de Bonzes qui ont quelque chose de singulier & de magnifique. La salle de Confucius, aussi bien que l'Academie où les Lettrez s'assemblent pour faire leur composition, sont des morceaux curieux. Les *ya men*, ou Palais des Mandarins, ont aussi leur beauté & leur grandeur, avec différence néanmoins de ce qu'en ce genre on appelle beau & grand en Europe. La riviere

eſt chargée le long des deux rivages d'une quantité prodigieuſe de barques à rangs multipliez, qui ſont les ſeules habitations d'un peuple infini, & qui font une ville flotante tres-conſiderable. De maniere qu'à compter tout ce qui compoſe Canton, on prétend qu'il y a au moins un million d'ames. Ce qui me rend la choſe croyable, c'eſt l'étenduë de la Ville & la grande multitude qui remplit ſans ceſſe les ruës où il ne paroît aucune femme.

Mais dans tout ce grand peuple combien de Chrétiens ! helas ! tres-peu. Il y a cependant à Canton pluſieurs Egliſes, & des Miſſionnaires fervens. Mais le fracas continuel d'un grand commerce qui s'y fait, attire toute l'attention des Chinois, qui ſont pauvres la plûpart, &

qui ne vivent que d'un travail assidu, & souvent trompeur. Pour ce qui est des Seigneurs & des personnes riches, ils ne sont nulle part plus éloignez du Royaume de Dieu, que dans ces malheureuses contrées : les voyes injustes d'amasser de l'argent, & la liberté d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, sont des chaînes trop fortes pour être rompuës sans d'extrêmes difficultez. On a plus de consolation dans les campagnes. Les Ouvriers évangeliques y envoyent leurs Catechistes ; ils s'y répandent eux-mêmes, & la semence salutaire trouve entrée dans des cœurs simples ; & peu à peu le champ du Seigneur se cultive & s'augmente. On commence par instruire quelques habitans d'un village : on les baptise : ceux-ci

attirent leurs parens & leurs amis. Lorſque le nombre des Néophites va à pouvoir former une aſſemblée, on bâtit dans le lieu une Chapelle. Les Chrétiens s'y aſſemblent les Dimanches & les fêtes pour chanter les prieres de l'Egliſe. La nouveauté, les inſtructions, les bons exemples, & ſur-tout la grace de Dieu produiſent des Proſelytes. Le Catechiſte va leur enſeigner le *tao ly*, c'eſt la doctrine Chrétienne; le Miſſionnaire fait ſa viſite, il prêche, il confeſſe, il inſtruit, il baptiſe, & l'œuvre de Dieu s'avance.

Il y a deux mois qu'un de nos Peres de cette Maiſon fit avertir les Chrétiens d'un village, où il a bâti depuis peu une Chapelle, qu'il arriveroit chez eux la veille de la Nativi-

té de Notre-Dame. A quelque distance du lieu il trouva ses chers Néophytes qui l'attendoient sur le chemin partagez en plusieurs pelotons. Les plus avancez le voyant arriver se mirent à genoux pour recevoir sa bénédiction, & l'accompagnerent ensuite jusqu'à la seconde troupe, qui fit comme la premiere : les autres imiterent ceux-ci, & tous ensemble le conduisirent à la petite Eglise, où après les Prieres & les Instructions, le Pere leur confera les Sacremens & baptisa quatre Catechumenes. On ne baptisa ce jour-là qu'une seule personne dans notre Eglise de la Ville. Il est vrai que comme il y a toujours à la Ville des Missionnaires, les Baptêmes y sont beaucoup plus fréquens qu'à la campagne. J'eus il y a peu de jours la pieuse curiosité

d'assister à celui d'un vieillard de près de 70. ans tout blanc & tout cassé de travail & de fatigue. C'est commencer bien tard à marcher dans le chemin du Ciel : peut-être ira-t'il encore plus loin que nous. Un autre Missionnaire est revenu depuis peu d'une petite excursion de huit jours : Il a baptisé douze personnes. Un troisiéme part demain pour une semblable expédition. Je serois ravi de pouvoir l'accompagner pour me mettre devant les yeux un modele que je puisse imiter dans la suite : mais outre que j'y serois inutile, puisque je ne sçai pas encore la langue, je suis retenu ici par les préparatifs d'un long voyage qui presse.

Durant le Carême dernier un des Missionnaires dont je viens de parler, trouva dans une

une petite Ville à peu de journées d'ici un petit nombre de Vierges Chrétiennes, qui d'elles mêmes s'étoient rassemblées, & vivoient en communauté. Dieu étoit bien servi dans cette maison. Les femmes & les filles chrétiennes s'y assembloient pour leurs exercices de piété : elles y conduisoient leurs parentes & leurs voisines encore infideles, qui y recevoient de salutaires instructions : ce qui est d'autant plus avantageux à la Religion, que les Missionnaires ne parlent jamais aux femmes Idolâtres. D'autres Vierges vouloient se joindre à celles-là ; mais n'ayant ni maison à elles, ni travail, ni de fonds suffisans, il ne paroissoit pas possible qu'elles pussent subsister. Le Missionnaire leur a fait acheter un emplacement assez

vaſte ; il fait maintenant apprendre un bon métier à quelques-unes qui l'enſeigneront aux autres, & l'on eſpere beaucoup de ce petit établiſſement.

Nous pleurons la mort toute recente d'un de nos Miſſionnaires * de Canton, qui dans le mois dernier étant allé viſiter ſes Egliſes de la campagne, trouva un vaſte champ à ſon zele, & l'occaſion d'une mort précieuſe devant Dieu. Après avoir adminiſtré les Sacremens à un grand nombre de Néophytes, & baptiſé pluſieurs Catechumenes, on l'avertit qu'en un certain endroit écarté, il y avoit un hopital de lépreux Chrétiens & Infideles, que tout le monde abandonnoit. Il crut devoir ſécourir ces malheureux, auprès deſquels il gagna une maladie qui l'em-

* Le P. Philippe Cazier.

porta en peu de jours.

C'eſt ce même Miſſionnaire qui a établi dans cette Egliſe une maniere de s'employer au ſalut des ames, d'où il reſulte à mon avis, le plus grand bien qu'on puiſſe faire : c'eſt de recueillir avec ſoin les petits enfans abandonnez de leurs parens, qu'on trouve expoſez dans les ruës, & quelquefois même déja mordus des chiens & d'autres animaux, comme j'en aï été témoin depuis que je ſuis à Canton. Le Baptême qu'on donne auſſi-tôt à ces enfans moribonds en fait autant de prédeſtinez. Cette bonne œuvre ſe continuë depuis la mort du Miſſionnaire avec le même zele qui l'a porté à l'entreprendre.

Cette moiſſon ſe recueille de même en d'autres Villes de la Chine ; car par tout on y a la

déteſtable coutume d'expoſer les enfans. Mais quand on a de quoi gager des Catechiſtes, dont le ſoin eſt de parcourir les ruës tous les jours de grand matin pour baptiſer ceux qui ſe meurent, c'eſt alors que la moiſſon eſt abondante. On m'a aſſuré qu'à Pekin on envoyoit chaque année au Ciel trois à quatre mille enfans.

La conſolation que nous avons de voir le Ciel ſe peupler de la ſorte, ne laiſſe pas d'avoir un retour bien chagrinant, quand nous faiſons reflexion au grand nombre de ceux qui échapent à notre zele. Que ne pouvons-nous faire ici pour le progrès de la vraie Religion, une partie de ce qu'y font les Mahométans pour étendre leur ſecte impie, & pour ſe fortifier dans l'Empire ! Ils ont prêché

ailleurs le sabre à la main ; ils font à la Chine des progrès immenses à force d'argent. Ils achetent par tout un nombre prodigieux d'enfans Idolâtres, ils profitent pour cela de toutes les occasions. Il y a quelques années qu'en la seule Province de *Chang-tong* dans un tems de famine, on leur en vendit plus de dix mille, qui furent autant d'esclaves pour eux, & autant de victimes pour le Demon. Ils les marient, ils leur achettent, ou ils leur bâtissent des quartiers de ville, & même des bourgades entieres. Peu à peu ils en sont venus en plusieurs endroits jusqu'à ne plus souffrir aucun habitant qui n'aille à leurs Mosquées ; & c'est par là qu'ils se sont si fort multipliez depuis un siecle.

Voilà, Monsieur, la Rela-

tion que je vous avois promiſe à mon départ de France pour la Chine : Si vous voyez à preſent celui qui a l'honneur de vous l'envoyer, je doute que vous puſſiez aiſément le reconnoître. Une barbe de deux ans, une tête entierement raſée, excepté dans le ſeul endroit où les Eccleſiaſtiques en Europe portent la tonſure, des habits tels qu'on ne ſe les figure point : tout cela change fort un homme : mais ce changement n'eſt qu'extérieur, & je m'aſſure que vous me connoîtrez toujours à mon empreſſement à vous faire part, ainſi que vous le ſouhaitez, des choſes qui pourront ou vous édifier, ou picquer votre curioſité.

Je n'avois pas juſqu'ici des idées juſtes ſur le vêtement des Miſſionnaires de la Chine : je

m'imaginois qu'ils avoient une maniere particuliere de se vêtir qui les distinguoit des Chinois. Je me suis trompé : notre habit est ici l'habit des honnêtes gens : j'en exclus les Bonzes qui ne portent pas l'habit commun, & qu'on met au rang de la vile canaille. Une longue robe de toile blanche, une autre par dessus aussi longue d'une étoffe de soye ordinairement bleuë avec une ceinture : sur le tout un petit habit noir ou violet qui descend aux genoux, fort ample, & à manches larges & courtes ; un petit bonnet fait en forme de cone racourci, chargé tout au tour de soyes pendantes, ou de crin rouge ; des bottes d'étoffe aux pieds, un éventail à la main ; c'est ainsi qu'on doit être ajusté toutes les fois qu'on sort de la mai-

ſon, ou que l'on rend une viſite de conſéquence. Dans le domeſtique on quitte une partie de cet attirail. Mais il faut bien ſe garder de dire la Meſſe ſans avoir la tête couverte d'un bonnet particulier, & ſans avoir pris ſes bottes.

C'eſt ici le payis des cérémonies : quoique les Tartares en ayent beaucoup aboli, tout s'y fait par poids & par meſure. C'eſt par tout une affectation de gravité bien oppoſée à l'air ouvert & dégagé de nos François. Ce n'eſt pas là néanmoins ce qui embarraſſe le plus : une langue trés-difficile à parler, & encore plus à lire & à écrire, & cependant qu'il faut apprendre ; une langue qui n'a pas le moindre rapport avec aucune langue d'Europe ſoit morte ſoit vivante, & dont la pro-

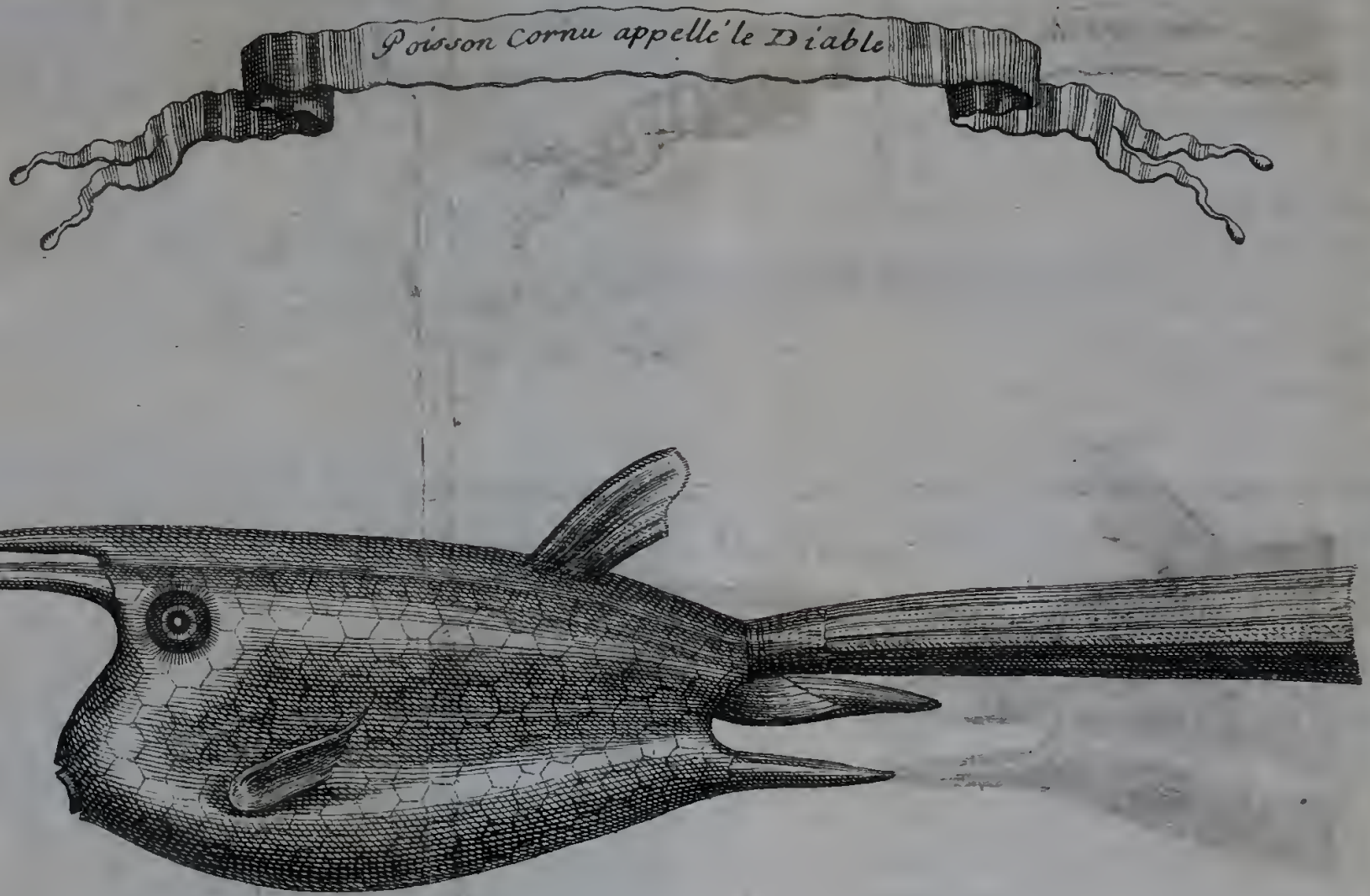
nonciation est la pierre d'achopement pour les plus anciens Missionnaires : près de quatre-vingt mille caracteres presque tous composez d'une multitude de traits sans ordre : comment venir à bout de tout cela ? On fait ce qu'on peut & Dieu n'en demande pas davantage. Pour devenir habile, il faut bien des années, encore y en a t'il peu qui y réüssissent.

Les caracteres de la Cochinchine, du Tonkin, du Japon, sont les mêmes que ceux de la Chine, & signifient les mêmes choses, sans toutefois que les Peuples s'expriment de la même sorte. Ainsi quoique les langues soit trés-différentes, & qu'ils ne puissent point s'entendre les uns les autres en parlant, ils s'entendent fort bien en s'écrivant, & tous leurs Li-

vres ſont communs. Ces caracteres ſont en cela ſemblables à nos chiffres d'arithmétique, beaucoup de Nations s'en ſervent, on leur donne differens noms, mais ils ſignifient par tout la même choſe.

J'ai tracé la figure d'un animal qui m'a paru ſingulier, & que je vous envoye : on l'appelle le poiſſon cornu ou le Diable. Il a le corps fait comme une quaiſſe à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queuë platte, fort longue, & preſque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout ſon corps eſt dur, & marqué par tout de figures hexagones bien rangées, & ſemées de petits grains comme le chagrin.

Il y a encore d'autres animaux que j'ai vûs avec plaiſir, & dont je vous ferois la deſcrip-


Poisson Cornu appellé le Diable

tion, s'ils n'étoient déja connus par diverses Relations qui sont entre les mains du public. Tels sont le Requin, le Marsouin, & le Poisson volant. Ainsi je ne vous en dirai qu'un mot.

Le Requin est un des plus dangereux animaux de la mer : il est tres-gros & extrêmement vorace. Nous en avons pris un qui étoit long de près de douze pieds. Il a une gueule capable d'engloutir un homme tout entier. On y voit cinq rangées de dents qui sont comme une forêt de pointes d'acier. Il est toujours accompagné de plusieurs petits poissons qui le plus souvent marchent devant lui : c'est pour cela qu'on les appelle Pilotes du Requin. Il y en a d'autres plus petits & d'une autre espece qui s'attachent à son corps, sans même le quitter lorsqu'il est

pris : on les nomme Succais. Un Requin ſuit quelquefois un Vaiſſeau deux ou trois jours dans l'eſperance de quelque proye.

Le Marſouin eſt un vrai cochon marin. Il a ſur tout le corps un lard aſſez épais & fort blanc. Il n'a point d'ouye ; il a ſur la tête une ouverture par où l'on prétend qu'il reſpire l'air. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'on le voit de temps en temps lever la tête hors de l'eau, & ſe replonger auſſi-tôt après. Il a des poulmons & toutes les parties internes ſemblables à un cochon : il a le ſang chaud & en grande abondance : il va d'une viteſſe ſurprenante, & ſaute quelquefois juſqu'à quinze & vingt pieds au deſſus de la ſurface de la mer. Le Marſouin auſſi bien que le Requin, porte & met bas ſes petits comme les animaux terreſtres. Nous avons pris un

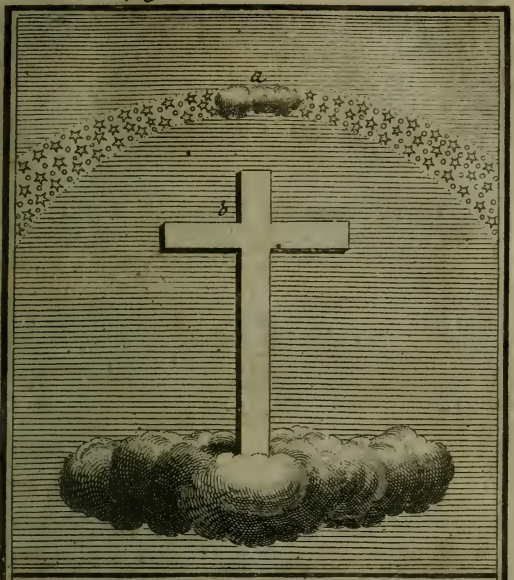
Requin femelle, qui portoit dans son ventre six petits Requins pleins de vie & fort gras.

Il y a de deux sortes de poissons volans, l'un plus petit qui n'a que deux aîles, l'autre plus grand qui en a quatre. Le plus grand n'a gueres de longueur qu'un pied ou 15. pouces. Ils volent assez loin l'un & l'autre ; & lorsque la Bonite ou la Dorade les poursuit, on les voit sortir de la mer, de même que s'éleve dans un champ une compagnie de Perdrix, & s'aller replonger à cent ou cent cinquante pas plus loin. La Bonite saute après fort haut, & si elle a manqué son coup, elle suit à fleur d'eau le vol de sa proye pour l'attraper en retombant. J'ai eu le plaisir de voir une fois cette chasse, qui est trés-agréable, sur-tout lorsqu'il y a grand nom-

bre de poiſſons qui pourſuivent & qui ſont pourſuivis. L'agrément eſt entier, lorſque les oiſeaux de proye, comme cela arrive, ſe mettent de la partie. Alors le poiſſon volant n'a plus de retraitte ni dans l'eau ni dans l'air.

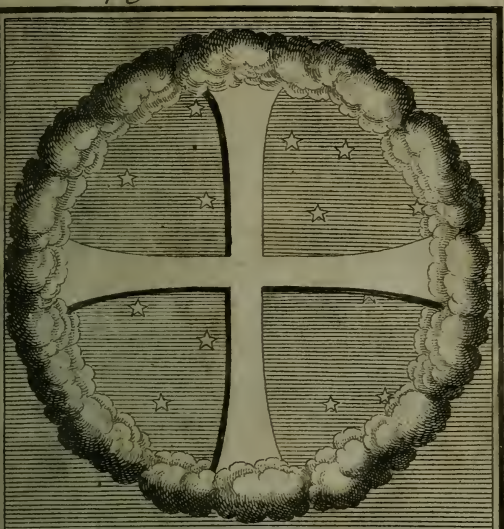
On a gravé depuis peu à la Chine une Eſtampe qui repreſente quatre croix qui ont paru en l'air, dans differens temps & en differens lieux de cet Empire. Je vous envoye cette Eſtampe avec l'explication des caracteres Chinois, qui marquent le lieu où ont paru ces phénomenes, leur durée, & le nombre des perſonnes qui en ont été témoins.

Un triſte évenement mettra fin à cette Lettre. Dieu qui l'a permis en tirera ſans doute ſa gloire. La perſécution con-

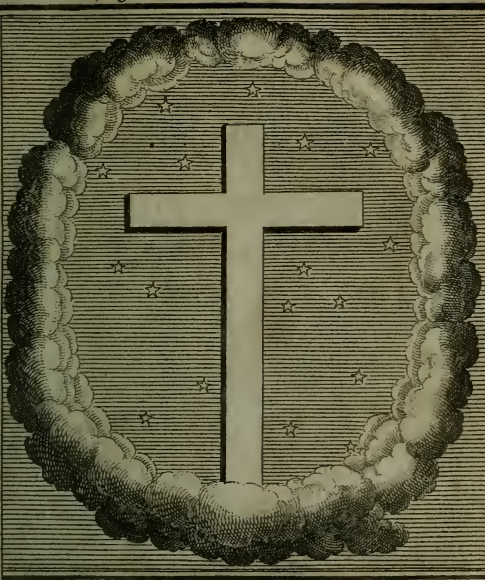


a Cette traînée de feu sortoit de l'Est, elle laissa des etoiles dans le Chemin qu'elle parcourut et s'étendoit vers le Nord Ouest; en disparoissant elle fit du bruit. le feu et les Etoiles disparurent en meme temps.

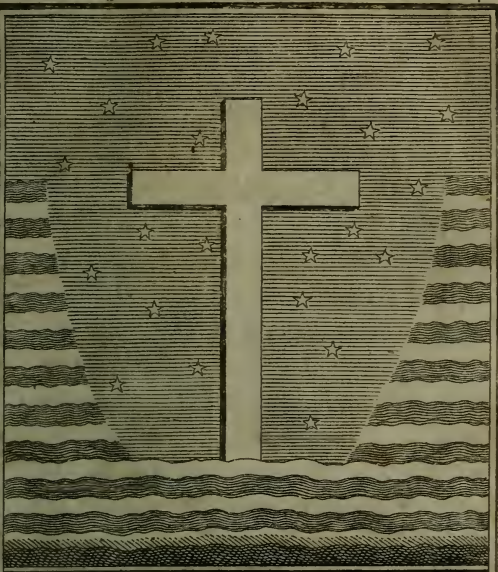
b L'année de Kanghi 57, le 24 de la 7me Lune; ce est a dire, le 20 aoust 1718 parut au milieu de l'air une Croix dont le pied etoit environné d'une Nuée blanche Ce prodige arriva entre 7. et 9. du soir dans Tsinan ville du Chantong. en meme temps parut une traînée de feu qui sortoit de la partie de l'Est: Par tout ou elle passoit, elle laissoit des etoiles de feu. Ce Phenomene peu a peu disparut vers le Nord — Ouest. et en disparoissant fit du bruit. dans toute la ville dix mille personnes ont ouï ce bruit et vû ce Prodige.



L'année de Kanghi, 57. le 14. de la 8e Lune; C'est a dire le 8e Septembre 1718 on vit entre 7 et 9 du Soir dans la meme ville de Tsinan, et au milieu de l'Air une autre Croix plus grande que l'autre, et d'une blancheur a Eblouir. Elle etoit de toute part environnée d'une nuée très deliée. dans un quart d'heure la Croix estant inclinée Commenca a marcher du Midi au Nord; et — dans un autre quart d'heure, S'etant redressée elle alla de l'Est a L'Ouest. Tous les Habitans de cette Ville Sont temoins du Phenomene qui arriva le jour de la Nativité de Notre Dame.



Dans le Village de Kin k'ia kiao, du hien yu yao dependant du Fou Chaoking dans la Province du Tche Kiang; le nommé Lou y avoit bati une petite Chapelle. Tous les jours de fete les Chretiens s'assembloient dans ce lieu pour y prier. L'année de Kanghi 58 dans la 11me Lune c'est a dire le 31. de Dec. 1719 jour d'assemblée; on vit tout a coup vers les 7 heures et un quart du soir paroitre au dessus de l'Eglise une croix blanche et lumineuse. Cette croix etoit environnée d'une nuée blanche comme celles qui avoient paru dans le Chan tong: dans les vuides on voyoit des Etoiles; apres un quart d'heure et plus, elle disparut. Onze personnes l'ont vû le jour de Saint Sylvestre.



Cette année de Kang hi 61, le 10 de la 5me Lune; C'est à dire le 23e Juin 1722 à 7 heures du soir, une grande Croix blanche et lumineuse parut sur l'Orizon vers le Sud-est dans la Capitale du TcheKiang. Bien des gens repandus dans tous les quartiers de la ville l'ont vû. aprés environ une demie heure, la Croix disparut. Ce Phenomene est arrivé la veille de la Nativité de St. Jean Baptiste.

tre les Chrétiens est générale dans le Tonquin. Les Eglises abbatuës, les Catechistes maltraittez, les Missionnaires fugitifs & errans dans les forêts, les Néophytes forcez d'adorer les Idoles : voilà le malheureux état où cette Chrétienté est réduite. Nous avons appris que deux de nos Peres ont été arrêtez. M. L'Evêque ne s'est sauvé que par une adresse assez singuliere : il étoit chez un Chrétien, lorsqu'on l'avertit que des soldats venoient pour le prendre. Sur le champ il dit au Chrétien de mettre le feu à sa maison. Le Prélat fut obéï, & il s'échapa à la faveur du tumulte & du désordre que causa l'incendie.

Notre Supérieur général dans ces Contrées vient de faire une tentative pour secourir cette E-

gliſe déſolée. Il a pris des Lettres de recommandation du premier Mandarin de cette Province qui confine avec le Royaume de Tonquin. Il a ramaſſé quelques preſens, & il s'eſt mis en chemin pour la Cour de Tonquin. Son deſſein n'eſt d'abord que de demander au Roi la permiſſion de mettre une perſonne, pour ſervir de Gardien au tombeau d'un de nos Peres enterré autrefois dans ce Payis-là avec beaucoup d'honneur par ordre du Prince qui regnoit alors. Ce ſeroit toujours là un Miſſionnaire qui ne ſeroit point inquiété, & vous pouvez bien juger que dans ce qu'il pourra faire pour la conſolation des Chrétiens perſécutez, il ne s'épargnera pas.

Voici ce qui a donné lieu à cette perſécution. Un Chrétien

fils d'un riche Marchand entretenoit une concubine. Les Missionnaires lui representerent sa faute si vivement, qu'il la chassa. Cette malheureuse, pour se venger, alla accuser le pere de ce Chrétien d'avoir chez lui des marchandises de contre-bande. On fit la visite de sa maison, on trouva les marchandises, & comme on foüilla par tout, on y trouva aussi des ornemens d'Autel, & beaucoup d'autres choses propres des Chrétiens. La Religion n'est que tolérée au Tonquin, & ce n'est qu'en secret qu'on l'y prêche : ainsi l'avidité du pillage, d'autres disent encore, la crainte que le Roi a euë quand il a appris le nombre des fideles qui est dans ses Etats, a fait porter des Arrêts terribles, & a causé les maux dont cette Chrétienté est affligée. Je recommande à vos

ſaintes prieres, & à celles de votre pieuſe & noble Maiſon ces Regions ſi fort enſevelies dans les ombres de la mort : je m'y recommande en particulier moi-même, & ſuis avec beaucoup d'eſtime & de reſpect, &c.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE' dans les Missions du Marava & de Tanjaor pendant les années 1714. & 1715.

Tirée d'un Mémoire Portugais adressé au Tres-Révérend Pere MICHEL-ANGE TAMBURINI, *Général de la Compagnie de* JESUS.

LA Chrétienté du Marava étoit dans un état florissant, & la Foi y faisoit de jour en jour de nouveaux progrès. Le Mis-

ſionnaire de cette Contrée avoit baptiſé en peu d'années plus de deux mille Idolâtres ; il eſperoit de recueillir encore de plus grands fruits, lorſqu'il s'éleva tout à coup un orage qui mit la conſtance des nouveaux Fideles à une dure épreuve. Voici quelle en fut l'occaſion.

Les Gentils célébroient la fête de *Rameſceren*, fameuſe Idole qu'ils reverent. Le Prince accompagné des Seigneurs de ſa Cour & de pluſieurs Brames ſe mit en chemin pour ſe rendre au Pagode, & pour y prendre le bain, qui, ſelon eux, a la vertu d'effacer tous les pechez. Avant ſon départ il laiſſa le gouvernement de ſes Etats à *Tiruvaluvatheven* ſon parent & ſon beau-frere, qui étoit parmi les Néophytes un modele de piété & de vertu : mais il lui défen-

dit expressément de visiter l'Eglise des Chrétiens pendant son absence, & il accompagna sa défense des menaces les plus capables de l'intimider.

Le Prince étant arrivé au Pagode, & prenant le bain que les Gentils tiennent pour sacré, apperçut sur le rivage quelques-uns de ses soldats qui s'entretenoient ensemble. Il demanda aux Brames qui l'environnoient, pourquoi ces gens là ne prenoient point, à son exemple, un bain si efficace & si salutaire. Les Brames ennemis nez de la Loi chrétienne, saisirent l'occasion qui se presentoit d'aigrir l'esprit du Prince, & de l'animer contre les adorateurs du vrai Dieu. » Quoi, Seigneur, lui dirent-ils, pouvez-vous « ignorer que ces soldats sont « Chrétiens, que vous êtes ac- «

» tuellement l'objet de leur risée,
» qu'ils se mocquent & du culte
» que vous rendez à *Rameſceren*,
» & de la perſuaſion, où vous êtes
» que dans ces eaux ſacrées vous
» recevez l'entiere remiſſion de
» vos fautes? Pour vous en con-
» vaincre, vous n'avez qu'à or-
» donner qu'on leur preſente des
» cendres dédiées au grand *Chi-*
» *ven*, & qu'on leur propoſe d'en
» marquer leur front ſelon notre
» uſage, vous ſerez témoin vous-
» même du mépris qu'ils en fe-
» ront.

A peine eurent-ils achevé ces paroles, qu'un Brame, ſans attendre l'ordre du Prince, ſe détacha de la troupe; & tirant d'un petit ſac, qu'il portoit, des cendres conſacrées à *Chiven*, s'avança vers les ſoldats Chrétiens, leur en offrit, & les invita de s'en mettre au front.

Les Néophytes en refusant de prendre ces signes de l'Idolatrie, ne purent s'empêcher de faire paroître de l'indignation: c'est aussi à quoi s'attendoit le Brame; & comme son dessein étoit de manifester au yeux du Prince l'aversion que les Chrétiens avoient pour ses Divinitez, il fit de nouvelles instances, & pressa fortement les soldats de s'appliquer au front ces marques de vénération pour *Chiven.*

Ces invitations réïterées impatienterent un des Néophytes: il étendit la main pour recevoir les cendres qu'on lui offroit, & aussi-tôt suivant l'ardeur de son zele, & sans faire reflexion qu'il étoit observé, il les jetta par terre avec dedain, & les foula aux pieds. Le Prince qui examinoit attentivement la conte-

nance des Néophytes, se livra dès-lors aux plus violens transports de fureur : on ne sçait même ce qui l'empêcha de venger sur le champ par la mort de ces Néophytes l'outrage qu'ils venoient de faire à sa Divinité.

On lui apprit au même moment qu'aussi-tôt après son départ *Tiruvaluvatheven* son beaufrere avoit contre sa défense visité l'Eglise des Chrétiens, & avoit participé à leurs mysteres. Cet avis, qui étoit véritable, redoubla les accès de sa fureur; il sortit du bain transporté de rage, & après avoir pris ses vêtemens, il prit la route de sa Capitale dans la résolution d'exterminer le Christianisme de ses Etats.

A peine fut-il entré dans son Palais, qu'il ordonna à ses soldats de se répandre dans l'étenduë

tenduë de ſa Principauté, de parcourir les maiſons des Chrétiens, & de leur enlever tout ce qu'ils y trouveroient de veſtiges du Chriſtianiſme. Cet ordre impie fut exécuté avec la derniere rigueur : il n'y eut aucun des Fideles qui pût échaper à l'exacte perquiſition des ſoldats : on leur arracha avec violence les Chapelets, les Croix, les Medailles, les Images, & les Reliques, qu'ils s'efforçoient inutilement de cacher & de dérober aux yeux de leurs perſécuteurs. Ces précieuſes dépoüilles furent apportées comme en triomphe aux pieds du Prince : il les fit mettre dans divers ſacs, & les fit jetter dans un étang public au milieu des applaudiſſemens & des cris de joye d'une multitude innombrable d'Idolâtres.

Non content de cette pre-

miere expédition qui jetta la consternation parmi les nouveaux Fideles, il tâcha de les effrayer encore davantage par la maniere impitoyable avec laquelle il sévit contre son propre sang. Il fit appeller *Tiruvaluvatheven* son parent, & jettant sur lui des regards menaçans, il lui signifia que pour conserver ses honneurs & sa vie, il n'avoit plus d'autre parti à prendre que d'abandonner à l'heure même l'infame Loi des *Pranguis*, (c'est le nom qu'il donnoit à la loi Chrétienne) & de sacrifier au grand *Chiven*; que s'il balançoit un moment, il alloit le méconnoître pour son parent, le dépoüiller de ses dignitez & de ses revenus, & lui faire souffrir un lent & rigoureux supplice; qu'enfin il lui ôteroit la vie, dont il se

rendoit indigne, par une mort également honteuse & cruelle.

Ces menaces n'intimiderent point le généreux Néophyte ; il répondit comme un autre Eleazar avec une fermeté respectueuse, que dès sa plus tendre enfance il suivoit la Loi de JESUS-CHRIST ; qu'elle avoit été jusqu'ici la regle de sa conduite ; qu'à son âge il ne lui étoit pas possible de l'abandonner ; qu'au reste ses biens & sa vie étoient entre les mains du Prince pour en disposer à son gré, mais que rien ne l'engageroit à deshonorer sa vieillesse par une aussi lâche désertion, que celle qu'on lui proposoit.

Une réponse si ferme irrita de plus en plus le Prince : au même instant il dégrada le Néophyte de son rang, il le destitua de ses emplois, & après

avoir éprouvé sa constance par diverses tortures plus cruelles les unes que les autres, il le confina dans une prison obscure, jusqu'au tems qu'il avoit resolu de le faire mourir.

Comme on n'avoit pû ébranler sa fermeté par la voye des supplices, on l'attaqua par un autre endroit qui lui fut très-sensible. On permit à sa femme & à ses enfans de l'aller trouver dans sa prison. Cette Famille désolée y entra dans le plus triste équipage : de vieux haillons leur servoient de vêtemens, & ils tenoient à la main quelques morceaux de pots cassez, tels qu'en ont aux Indes les Mendians qui vivent des aumônes qu'ils ramassent. Sa femme en l'abordant toute en pleurs, » Seigneur, lui dit-» elle, (car je n'ose plus vous

appeller du doux nom de ma- «
ri ;) vous voyez le déplora- «
ble état où votre imprudence «
nous a reduits : si vous n'avez «
pas compassion de vous-mê- «
me , du moins soyez tou- «
chez de ma misere, & de celle «
de ces infortunez gages de «
notre amitié conjugale : qu'- «
ont-ils fait ces chers enfans pour «
n'avoir pas même dequoi se «
couvrir ? Tout innocens qu'ils «
sont, ils portent la peine d'u- «
ne resistance aussi opiniâtre & «
aussi déraisonnable qu'est la «
vôtre aux volontez du Prince. «
Que deviendront-ils si vous «
vous obstinez à vouloir mou- «
rir ? serez-vous insensible au «
point de les laisser perir de faim «
& de misere ? «

Ces dernieres paroles furent entrecoupées de sanglots, & de cris lamentables qui percerent

juſqu'au vif le cœur du Néophyte. Cependant il eut la force de reſiſter à une tentation ſi délicate, & ſa fidelité au ſervice de Dieu l'emporta ſur les plus tendres ſentimens de la nature. Heureux s'il eût perſévéré juſqu'à la fin dans ſon attachement à la foi ! Mais ce courage qui n'avoit pû être ſurmonté ni par l'horreur des tourmens & de la mort, ni par la tendreſſe naturelle, ceda enfin à la ruſe & à l'artifice.

On introduiſit dans ſa priſon un de ces hommes adroits & ſubtils, qui ſçavent s'inſinuer dans les eſprits par une fauſſe éloquence, & qui ont l'art de colorer les actions les plus odieuſes en les faiſant paſſer pour indifferentes. Il commença dabord à ſe rendre agréable au priſonnier par des complaiſan-

ces affectées : ensuite il parut vivement touché de voir un homme de son rang traitté d'une maniere si indigne & si barbare : puis il lui demanda quel étoit donc le crime, qui lui avoit attiré une suite de châtimens si rigoureux ? Et ayant appris qu'il n'avoit irrité le Prince contre lui à cet excès, que pour n'avoir pas voulu abandonner la Loi de JESUS-CHRIST. » Ah ! Seigneur, lui dit-il d'un ton tendre & ra- « douci, est-il possible que vous « donniez dans cette erreur po- « pulaire ? c'est vouloir de gaye- « té de cœur vous perdre vous « & votre famille : Je suis Chré- « tien ainsi que vous, je sçai « quels sont les devoirs que m'im- « pose ma Religion, & je veux « certainement me sauver ; mais « il y a certaines conjonctures, «

» où je n'ai aucun ſcrupule de
» feindre & de diſſimuler, pour
» me mettre à couvert de la
» perſécution des Gentils : a-
» lors je ne fais nulle difficul-
» té de dire ſeulement de bou-
» che & à l'extérieur, que je
» renonce à la Foi : Dieu qui
» ſonde le cœur des hommes,
» ne s'arrête point à de vaines
» paroles ; il ſuffit qu'il connoiſ-
» ſe mes diſpoſitions ſécrettes,
» & qu'il ſçache que je conſerve
» ſa Loi gravée au fond du cœur :
» Faites de même ; ſoyez at-
» taché de cœur à la foi, & di-
» tes ſimplement de bouche
» que vous y renoncez : le Prin-
» ce ſera content, vous ſerez
» retabli dans vos premiers
» honneurs, & la perſécution
» ceſſera. Quel avantage n'en
» reviendra-t'il pas à la Reli-
» gion ? Il appuya ce diſcours

séduisant de tant de raisons apparentes & avec des termes si persuasifs ; que le malheureux Néophyte se laissa entamer, & crut que dans des occasions importantes, où il s'agissoit de procurer un grand bien à la Religion, il lui étoit permis d'user de feinte & de dissimulation. A la verité il ne fut pas long-tems sans reconnoître sa faute ; des Catechistes lui en representerent l'enormité, il en conçut une vive douleur, & il tâcha de l'expier par l'abondance de ses larmes, & par des pénitences extraordinaires. Mais son exemple ne laissa pas d'être pernicieux à quelques lâches Chretiens, dont le courage chancela à la vûë des tourmens, & qui prétexterent la même raison pour s'en délivrer.

Cette foibleſſe d'un petit nombre de Chrétiens affligea ſenſiblement le reſte des nouveaux fideles : l'horreur qu'ils en conçurent ne ſervit qu'à fortifier davantage leur foi, & à ranimer leur conſtance, que les outrages & les mauvais traittemens pouvoient affoiblir. Aux uns on coupa le nez & les oreilles, ce qui imprime parmi ces peuples un caractere d'infamie. Les autres furent contraints d'abandonner leurs maiſons & leurs biens, & de chercher un afile dans d'autres Etats plus paiſibles. C'étoit un triſte ſpectacle de voir de nombreuſes troupes d'hommes & de femmes ſuivis de leurs petits enfans, ou qui les portoient entre leurs bras, n'ayant pour tout bien qu'un méchant morceau de toile dont ils étoient

couverts, tombans en défaillance faute de nourriture au milieu des chemins, sans que qui que ce soit eût compassion de leur misere. Ce ne fut qu'après avoir gagné les terres du Royaume voisin, que ces généreux Confesseurs de JESUS-CHRIST trouverent dans la charité des Fideles quelque soulagement à leurs maux.

Au milieu d'une désolation si générale, on peut juger quelles furent les agitations du Missionnaire, & combien de mouvemens il se donna pour calmer l'esprit du Prince, & appaiser cette tempête. Il s'adressa dabord au frere du Prince, qui étoit son appui à la Cour & qui lui avoit permis de bâtir une Eglise sur ses Terres : il sollicita la protection de personnes puissantes, & entre autres d'un

Prince More intime ami du Prince de *Marava*. Le Prince More écrivit une Lettre fort preſſante, par laquelle il ſupplioit le Prince de *Marava* de traitter plus favorablement le Pere & ſes Diſciples. La réponſe qu'il fit au Prince More, fut qu'il le ſupplioit à ſon tour de l'excuſer, ſi dans cette occaſion il ne lui accordoit pas la grace qu'il lui demandoit, mais que la choſe ne lui étoit pas poſſible ; que ſes Etats étoient ſous la protection du grand *Chiven* ; qu'il ne lui étoit pas libre de tolerer une Religion, qui n'inſpiroit que de l'horreur & du mépris pour cette Divinité ; que le culte de ſes Dieux ſeroit bientôt anéanti, s'il donnoit plus de licence aux Chrétiens ; & que ſes propres ſoldats, qui s'étoient faits Diſ-

ciples de celui en faveur duquel il parloit, avoient si peu respecté sa presence, qu'à ses yeux ils avoient eu l'insolence de fouler aux pieds les cendres consacrées à *Chiven*.

Cette réponse qui fut communiquée au Missionnaire lui déchira le cœur. Il crut que, comme dans les grands maux on a recours aux remedes extrêmes, il devoit aussi tenter quelque moyen extraordinaire d'étonner le Prince Barbare, & d'amollir la dureté de son cœur. Il consulta Dieu par la priere, & il redoubla ses austéritez à cette intention. Enfin après quelques jours ayant assemblé ses Catechistes : *Que ceux-là me suivent*, leur dit-il, *qui sont prêts de verser leur sang pour la foi.*

Par ces paroles & par quel-

ques autres qui étoient échapées au Miſſionnaire, les Catechiſtes comprirent que ſon deſſein étoit d'aller droit à la Cour, de reprocher au Prince ſon impieté, & de lui remettre devant les yeux l'énormité du crime qu'il commettoit en ſe déclarant l'ennemi & le perſécuteur de la vraye Religion. Comme ils étoient anciens dans la Miſſion, & qu'ils avoient plus de connoiſſance des uſages du payis que le Miſſionnaire, qui ne gouvernoit cette Chrétienté que depuis peu d'années; ils lui repreſenterent que cette démarche ſeroit non ſeulement inutile, mais qu'elle auroit des ſuites funeſtes à la prédication de l'Evangile, & qu'elle avanceroit infailliblement la ruine du Chriſtianiſme, ſans lui laiſſer aucune reſſource pour l'a-

venir. Il ne ſe rendit point à leurs raiſons, & il les regarda comme un effet de leur timidité naturelle. Sur quoi les Catechiſtes dépêcherent ſécrettement un Courier au Supérieur général, pour l'inſtruire du deſſein qu'avoit pris le Miſſionnaire, & des inconveniens qui ne manqueroient pas d'en reſulter.

Le Pere Superieur qui avoit vieilli dans les travaux de cette Miſſion, & à qui une longue expérience avoit appris comment il falloit ſe comporter dans ces ſortes de perſécutions ſi ordinaires parmi les Idolâtres, ſçachant d'ailleurs que le Miſſionnaire naturellement vif & plein de feu, étoit capable de ſe laiſſer emporter au mouvement d'un zele peu diſcret, ſongea auſſi-tôt à en mo-

dérer l'activité : Il lui écrivit une Lettre honnête & consolante, mais par laquelle il lui ordonnoit deux choses : la premiere de revenir sur ses pas, & de ne point paroître à la Cour ; la seconde de sortir incessament du *Marava*, selon le conseil que lui avoit donné le frere du Prince.

En effet le frere du Prince qui honoroit le Missionnaire de son estime, lui avoit remontré que la prudence vouloit qu'il se retirât pour quelque tems sous une autre domination ; qu'on ne pouvoit maintenant appaiser la colere de son frere, que sa presence ne servoit qu'à l'aigrir davantage contre ses Disciples, que le tems pourroit adoucir cet esprit irrité ; qu'alors les conjonctures devenant plus favorables, il ne man-

queroit pas de l'en informer, & d'employer son crédit en sa faveur ; qu'il avoit un nombre de Catechistes prudens & zelez, lesquels en son absence pourroient sécretement & sans aucun risque consoler ses Disciples, & fortifier leur courage ; que d'ailleurs il ne devoit avoir nulle inquiétude pour son Eglise ; qu'il se faisoit fort de la garantir de toute insulte, & qu'il se promettoit de la lui rendre dans le même état qu'il la laissoit.

Le Missionnaire qui n'avoit pû goûter ce conseil, se soûmit sans hésiter aux ordres de son Superieur. Mais son obéïssance lui coûta bien des larmes ; il voyoit son troupeau désolé, sur le point d'être destitué de Pasteur, & de devenir la proye du plus cruel ennemi de la foi :

cette penſée l'accabloit de douleur. Il ſortit du *Marava* le cœur flétri d'amertume. L'accablement de triſteſſe où il étoit, joint aux fatigues qu'il venoit d'eſſuyer durant le cours de cet orage, lui cauſa pluſieurs accez de fievre, dont il ne fut jamais bien rétabli. Cependant après pluſieurs Lettres qu'il écrivit à ſon Superieur, pour lui marquer l'affliction où il étoit de ſe voir ſéparé de ſon troupeau, il obtint la permiſſion d'aller s'établir ſur les confins du *Marava*, à condition neanmoins qu'il ne mettroit pas le pied ſur les terres de ce Royaume.

Cette Lettre, qui étoit ſi fort ſelon ſes deſirs, lui fit oublier ſes incommoditez preſentes. A l'inſtant il partit, & en moins de cinq jours de marche, il arriva dans une Peuplade de la

dépendance de Maduré, qui confine avec le *Marava*, & où y a une Eglise que de continuelles persécutions avoient fait abandonner depuis longtems. C'est-là qu'il s'établit dabord ; mais ensuite ayant découvert un lieu secret & retiré qui étoit beaucoup plus proche du *Marava*, il y fixa sa demeure. Ses Catechistes vinrent l'y joindre, & il y eut bien-tôt rassemblé ses Néophytes dispersez & fugitifs. Il n'écouta alors que l'ardeur de son zele, & il s'y livra avec excez. Il étoit sans cesse occupé à soulager leur affliction par des paroles consolantes, à les animer à la persévérance chrétienne, & à les affermir dans la foi par de continuelles exhortations & par la participation des Sacremens.

Ces travaux pris sans mena-

gement redoublerent la fievre dont il avoit eu pluſieurs accez, & lui cauſerent d'autres indiſpoſitions, qui le réduiſirent à une extrême foibleſſe. Il ſuccomba enfin à la violence du mal, & il fut obligé de garder le lit. Les Catechiſtes lui procurerent toute l'aſſiſtance dont ils étoient capables : Ils firent venir un Medecin Gentil, qui préſumant trop de ſon habileté promit de le guérir. Mais ſoit que ce Médecin ne fût pas auſſi habile qu'il ſe vantoit de l'être, ſoit que la maladie fût plus forte que les remedes, il ſe trouva beaucoup plus mal après les remedes qu'on lui fit prendre, qu'il n'étoit auparavant, & on commença à déſeſperer de ſa guériſon.

Le P. Vieyra qui n'étoit éloigné que d'une journée & de-

mie du malade accourut pour le secourir dans ce danger extrême. Il entendit sa confession, il lui administra le saint Viatique, que le moribond malgré sa foiblesse reçut à genoux avec de tendres sentimens de pieté, il lui donna enfin l'Extrême-Onction, & ne le quitta point qu'il n'eût rendu le dernier soupir. Le Memoire Portugais dont on a tiré cette Relation ne marque point le nom de ce Missionnaire. Le P. Vieyra ne survêcut pas longtems à celui auquel il venoit de donner les dernieres preuves de sa charité.

Son Eglise étoit située sur les Terres d'un Raja qui avoit conçu une aversion mortelle contre le Christianisme. Cette aversion ne lui étoit pas naturelle, mais elle lui avoit été inf-

pirée par un Brame, qui lui ſervoit de *Gourou*, * & qui s'étant rendu maître abſolu de ſon eſprit, le gouvernoit deſpotiquement. Le Brame avoit rendu ſon Diſciple ſi dévot à *Vichnou*, qu'il ne pouvoit ſortir du Temple conſacré à cet Idole, & que par un reſpect ridicule pour un lieu qui lui ſembloit ſi ſaint, il ſe faiſoit un devoir d'en balayer le pavé avec ſa langue. Plus le Raja ſe perfectionnoit dans les folles pratiques du culte ſuperſtitieux qu'il rendoit à ſa fauſſe Divinité, plus ſa haine s'allumoit contre la Religion Chrétienne. Le Brame qui avoit diſpoſé inſenſiblement ſon cœur à cette haine, n'eut pas de peine à lui perſuader qu'il falloit détruire l'Egliſe des Fi-

* C'eſt ainſi que les Indiens appellent leur Pere ſpirituel.

deles, & chasser le Missionnaire. Un autre Raja plus humain donna au P. Vieyra une retraitte sur ses Terres, & lui accorda la permission d'y bâtir une Eglise qui subsiste encore aujourd'hui.

Le Pere ne se trouva pas peu embarrassé dans sa nouvelle Eglise : l'entrée du Payis qui dépend de ce *Raja*, étoit entierement fermée aux Indiens de basse Caste, parmi lesquels il comptoit un grand nombre de fervens Chrétiens. Il ne put pas se resoudre à laisser sans secours spirituels cette portion de son troupeau, qui lui étoit d'autant plus chere, que la naissance la rendoit plus mépriſable aux Gentils de haute Caste. Il chercha pour cela un expédient, & il y réüssit.

Non loin des Terres dépendantes du Raja, étoit un bois solitai-

re & peu frequenté des Indiens: c'eſt-là qu'il ſe retira pour quelque tems. Il ſe logea dans une étable à chevres à demi ruinée, qui ne pouvoit le défendre ni de l'humidité de la nuit, ni de la roſée du matin, dont la malignité eſt fort contagieuſe aux Indes. Pendant deux mois qu'il y demeura, il fut continuellement occupé à inſtruire ou à baptiſer les Catechumenes, & à adminiſtrer les Sacremens aux anciens Fidelles. Après avoir rempli de ce côté-là ſon miniſtere, il prit la route de *Camien-naikempati* pour y reparer ſes forces, & pour ſe remettre d'une fievre lente, qui le minoit à vuë d'œil, & qui le menaçoit d'une prochaine phtiſie. Se ſentant un peu mieux, il alla exercer les mêmes fonctions à *Uttimapaleam*, & enſuite il

ſe

se tourna du côté de Maduré, La pluye qui le prit en chemin, & qu'il essuya durant une journée entiere dans des lieux déserts & dépourvûs de tout abri, renouvella ses indispositions & sa langueur. On lui conseilla d'aller se rétablir sur la côte, & il se rendit à Ponticheri, où le repos & tout ce que les Jesuites François firent pour lui rendre la santé, furent inutiles. Son extenuation étant toujours la même, il passa à Meliapor, où il crut trouver un meilleur air; mais à peine y fut-il trois jours, qu'il sentit approcher sa derniere heure: il se fit administrer les derniers Sacremens, & il finit sa course apostolique par une mort sainte & édifiante.

La Mission établie dans le Royaume de Tanjaor n'a pas

été plus tranquille que celle du Marava. Un Gentil chef de la Peuplade nommée *Vallam*, où le Pere Emmanuel Machado avoit son Eglise, fut le principal auteur de l'orage, qui s'éleva contre les Chrétiens. Il étoit extrêmement attaché au culte de ses Idoles, & dans le dessein qu'il eut de leur élever un Temple, il voulut engager les Chrétiens, ainsi que les Idolâtres, à y contribuer de leur argent & de leur travail en charriant les pierres destinées à la construction de l'édifice. Ayant trouvé de la resistance dans les Chrétiens, qui refuserent constamment de prêter leur ministere à un pareil ouvrage, il tâcha de les y contraindre à force de coups & de mauvais trattemens.

Tirumularavam Viceroi de la Province qui aimoit le P. Machado, fut bientôt informé de

l'injuste vexation que le Gentil faisoit aux nouveaux fideles : il lui envoya ordre de venir rendre compte de sa conduite, & après lui avoir fait une severe reprimande, il l'obligea d'aller faire ses excuses au Missionnaire, & de lui promettre que désormais il laisseroit en paix ses Disciples.

Cette demarche étoit humiliante pour un homme rempli de fierté & d'orgueil, tel qu'étoit ce Gentil. Il dissimula pour lors son ressentiment, parce que le P. Machado, outre l'affection dont le Viceroi l'honoroit, avoit encore à la Cour une protection puissante dans la personne du premier Ministre du Roi de Tanjaor. Mais s'il sçeut se contrefaire dans cette conjoncture, son cœur n'en fut pas moins ulceré, &

il n'attendoit que l'occaſion de faire éclater ſa vengeance. Cette occaſion ſe préſenta bientôt, & il s'empreſſa de la ſaiſir. A peine l'année fut-elle écoulée, que la mort enleva au P. Machado ſon protecteur de la Cour ; & en même tems *Tirumularavam* ſon ami fut dépoſſedé de ſa Viceroiauté. Elle fut donnée à un autre Brame ſon ennemi, & qui par cette ſeule raiſon étoit diſpoſé à haïr & à perſécuter ceux, que ſon predeceſſeur affectionnoit.

Le perfide Gentil attentif aux moyens de ſe venger, vit bien que le changement du miniſtere étoit favorable à ſon reſſentiment. Il alla viſiter le nouveau Viceroi ; & après les premiers complimens, » Il eſt » important pour vous & pour » le bien de la Province, lui

dit-il, que vous y signaliez vo- « tre entrée par la destruction « de l'Eglise des Chrétiens. Lais- « sez la subsister encore quel- « que tems, vous verrez tom- « ber tout-à fait le culte de nos « Divinitez, & elles seront bien- « tôt sans adorateurs. Suivez « donc un conseil utile, car je « n'ai en vuë que votre repos « & votre gloire; commencez « par vous assurer de la per- « sonne du Missionnaire : je « sçai, à n'en pouvoir douter, « que vous trouverez chez lui « plus de dix mille pataques : « cette somme n'est pas indiffe- « rente au commencement d'une « administration. »

Il n'en falloit pas tant pour reveiller la cupidité du nouveau Viceroi : Il partit sur l'heure pour la Cour, & promit au Roi 4000. pataques si

Sa Majesté lui permettoit de renverser l'Eglise des Chrétiens à *Vallam*, & si elle abandonnoit le Missionnaire à sa disposition. C'est ainsi qu'il partageoit entre le Prince & lui un trésor imaginaire. Le Roi oubliant les marques d'estime qu'il avoit données peu auparavant au P. Machado ; *Que les pataques viennent*, répondit-il au Brame, *du reste disposez à votre gré & du Missionnaire & de son Eglise.*

Une permission si ample combla de joye le Viceroi ; il confera aussi-tôt avec le Gentil sur les mesures qu'ils devoient prendre pour se saisir sûrement du P. Machado : mais la chose ne ne fut pas si secrette, qu'elle ne vint aux oreilles de *Tirumulavaram*. Cet ami fidele dépêcha deux exprès au Pere, pour

lui donner avis des desseins qu'on tramoit contre sa personne, & pour faciliter son évasion dans quelque endroit inconnu à ceux qui avoient comploté de l'arrêter. Mais soit que le P. Machado comptât sur les démonstrations encore recentes d'estime & d'affection que lui avoit donné le Roi, soit qu'il jugeât que rien n'étoit plus triste pour un homme apostolique, que d'être sans cesse errant & fugitif, il ne profita pas de l'avis, & il demeura dans son Eglise. Mais il ne fut pas longtems sans reconnoître la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre cet avis.

Un Vendredi le Viceroi parut à la tête de deux cens soldats, qui environnerent l'Eglise & la maison du Pere : une partie des soldats se saisit de sa personne & de trois Catechis-

tes qui étoient avec lui. Les autres se mirent à démolir l'Eglise, & en peu de tems elle fut abbatuë. Le Viceroi de son côté furetoit des yeux tous les coins & recoins de la chambre du Missionnaire, & dans l'impatience de trouver les pataques, à chaque pas qu'il faisoit, il demandoit au Gentil où étoit le trésor. Mais nonobstant les plus exactes recherches ce prétendu trésor ne paroissoit point. Le Gentil honteux du mauvais succès de son entrepriſe, & entrevoyant dans les yeux du Viceroi la colere dont il commençoit à s'enflammer, songea sérieusement à la retraitte: il disparut en un instant; & se déroba au juste châtiment qu'il devoit attendre, par la fuite & par l'abandon de la maison & des biens qu'il possedoit dans la

Peuplade. Le Viceroi de son côté s'en retourna bien confus à Tanjaor.

Quand le P. Machado fut pris, il n'avoit eu que le tems de mettre à couvert les ornemens de l'autel : les vases, tant ceux qui renfermoient les saintes huiles, que ceux qui servoient à l'Eglise, furent enlevez par les soldats, portez au Roi, & exposez à la profanation de ce Prince & des Idolâtres.

C'est une opinion constante de cette aveugle Gentilité, que nous tirons les saintes huiles des ossemens des Défunts, & que nous nous en servons pour ensorceler les Peuples, & les transformer en d'autres hommes. Ce qui a fait naître aux Gentils cette pensée ridicule, c'est que d'un côté ils sçavent

que nous employons l'Onction ſainte dans l'adminiſtration du Baptême, & que d'un autre côté ils voyent qu'effectivement ceux qui ſont baptiſez changent auſſi-tôt de mœurs & de couſtumes ; qu'ils abhorrent les Idoles pour leſquelles ils étoient auparavant pleins de veneration ; qu'ils ſe contentent d'une ſeule femme après avoir entretenu un grand nombre de concubines ; qu'enfin ils menent après le Baptême une vie toute contraire à celle qu'ils menoient avant leur converſion au Chriſtianiſme. C'eſt ce qui leur fait dire, que nous troublons l'eſprit des peuples par des ſecrets magiques, & que nous les enchantons de telle ſorte, qu'ils ne peuvent ſe défendre d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Le Roi fut curieux de voir faire en sa presence de ces sortes de métamorphoses. C'est pourquoi il ordonna à quelques soldats Gentils de se frotter le corps de cette huile dont les effets étoient si surprenans. Cet ordre les fit trembler de peur, & après avoir balancé pendant quelque tems sans oser répondre, enfin ils supplierent Sa Majesté de ne pas exiger d'eux une chose qui leur seroit si préjudiciable, puisque si cette huile touchoit seulement leur chair, ils deviendroient tout autres qu'ils ne sont, & seroient forcez malgré eux d'embrasser la Loi des *Pranquis*. Quelques Mores moins timides que les soldats, s'offrirent d'eux-mêmes à en faire l'épreuve; & comme par cette Onction plusieurs fois réïterée il ne se fit

aucun changement dans leur perſonne, le Prince ſe déſabuſa d'une erreur ſi extravagante, & témoigna de l'indignation contre le Brame & contre les auteurs d'une ſemblable impoſture. Un Catechiſte qui étoit preſent, prit de là occaſion de parler en faveur de la Religion Chrétienne, & il montra avec une éloquence naturelle mais vive & animée, qu'on ne pouvoit l'attaquer que par des menſonges & des calomnies. Son diſcours fut applaudi, mais il ne produiſit aucun effet; car en cette Cour, comme parmi tous ceux qui gouvernent dans l'Inde, dès qu'il ſe preſente une lueur d'intérêt, il n'y a ni veritez ni raiſonnemens qui prévalent.

Le Brame doublement mortifié & du mécontentement que

le Roi venoit de témoigner, & de l'inutilité de son entreprise contre le P. Machado, eut recours à un artifice, lequel s'il eut réüssi, auroit mis le Christianisme à deux doigts de sa ruine. Son dessein étoit d'avoir un témoignage autentique que le Pere étoit *Prangui*, * & qu'il ne differoit en rien des Europeans qui habitent les Côtes. Un Protestant Anglois qui s'étoit enfui de Madras, avoit trouvé accès auprès du Roi de Tanjaor, & étoit parvenu à être son Ecuyer. Ce fut de lui que le Brame voulut tirer un aveu du Pranguinisme du Mis-

* C'est ainsi que les Indiens appellent les Europeans. On a souvent expliqué dans les précédens Recueils quelle est la source de l'aversion que les Peuples de l'Inde ont pour les Europeans.

ſionnaire. Il le fit venir chez lui, & après des démonſtrations extraordinaires de politeſſe & d'amitié, comme à deſſein de reparer une offenſe qu'il lui auroit faite ſans le ſçavoir : » Vous êtes ſans doute » fâché, lui dit-il, & vous me » voulez du mal, parce que j'ai » fait mettre en priſon un hom- » me de votre Caſte, & qui eſt » même, à ce qu'on m'a aſſu- » ré, votre *Gourou* : mais ſi à » cette occaſion vous gardiez » quelque reſſentiment contre » moi, certainement vous n'au- » riez pas tout-à-fait raiſon : je » n'ai eu juſqu'ici nulle con- » noiſſance de l'interêt que vous » prenez à ce priſonnier : je vous » honore & je vous affectionne » trop, pour ne pas reſpecter vos » inclinations ; & ſi vous m'aſ-

furez qu'il est de votre Caste « & que vous l'honorez de vo- « tre protection, à l'heure mê- « me je le fais sortir de prison « avec honneur, & je le remets « entre vos mains. «

La Providence permit que le Protestant, qui ne pouvoit ignorer que nous fussions les mêmes que les Missionnaires de la Côte, fit une réponse telle qu'on auroit pû l'attendre du Catholique le plus sage & le plus discret. » Je vous proteste, lui dit-il, que je n'ai jamais ni vu « ni entretenu le *Gourou* dont « vous me parlez : ainsi je ne « puis vous dire s'il est *Prangui* « ou non ; mais c'est un fait « qu'il vous est trés-aisé de ve- « rifier. Si comme moi il mange « de la viande, s'il boit du vin, « s'il frequente les *Parias*, il « n'y a point à douter qu'il ne «

» ſoit de ma Caſte. Mais ſi au
» contraire il obſerve toutes vos
» coûtumes, s'il n'a à ſon ſer-
» vice que des gens de haute
» Caſte, on ne peut pas raiſon-
» nablement le ſoupçonner d'ê-
» tre *Prangui*, & de la même
» Caſte que moi.

Le Brame ne s'attendoit pas à une réponſe qui lui ôtoit un moyen preſent de juſtifier ſa haine contre le Miſſionnaire & contre ſes Diſciples. L'artifice lui ayant ſi mal réüſſi, il en vint à des voyes de fait & à des executions cruelles. Il fit venir en ſa preſence deux des Catechiſtes priſonniers, & leur ordonna de renoncer à la Loi des *Pranquis* & de ſacrifier aux Idoles, ſinon qu'il alloit les faire expirer ſous les coups de foüet. Ces genereux Chrétiens répondirent d'une voix haute & fer-

me, qu'on leur arracheroit plûtôt mille fois la vie que de consentir à ce crime. Aussi-tôt on leur ôta leurs vêtemens, & on les battit d'une maniere cruelle. Leur constance lassa enfin le Brame, il eut honte de sa barbarie, & sans parler des pataques qui lui tenoient plus au cœur que tout le reste, il mit les Catechistes en liberté, & les renvoya dans leurs maisons.

Peu après il se fit amener le troisiéme Catechiste dont il crut venir plus aisément à bout. C'étoit un jeune homme âgé de 18. ans plein de ferveur & de courage nommé *Xinâmutu*. Le Brame n'épargna rien pour le gagner : détours, artifices, caresses, flatteries, promesses, menaces, il mit tout en œuvre pour lui faire découvrir l'endroit où le P. Machado avoit

enterré son prétendu trésor. Toute la réponse qu'il tira, fut que la pauvreté du Missionnaire étoit extrême, & qu'il manquoit même des choses les plus nécessaires à la vie.

Le Brame chagrin & mécontent de cette réponse s'emporta contre le jeune homme, & éprouva sa fermeté par plusieurs sortes de tourmens qu'il lui fit souffrir durant quelques jours & à plusieurs reprises ; mais il ne put vaincre sa constance & son amour de la verité. *Xinamutu* répondit toujours la même chose, sçavoir que le Pére étoit un pauvre *Sanias* * qui n'avoit rien à lui, & qu'il ne recevoit rien de ses Disciples : » On peut, ajouta-» t'il, me trancher la tête, mais

* Penitent des Indes.

on ne me forcera pas à re- « « preſenter des treſors imagi- « « naires & qui n'éxiſterent ja- « « mais. »

Le Brame voyant ſes efforts inutiles, tourna toute ſa rage contre le P. Machado. Ce Pere étoit detenu dans une priſon trés-incommode, qui n'avoit que cinq à ſix pieds de longueur ſur deux de largeur : elle étoit remplie de toutes ſortes d'inſectes, qui ne lui permettoient pas même de ſommeiller, & il ne commença à prendre du repos, qu'après que de charitables Chrétiens eurent trouvé le ſecret de faire paſſer en cachette juſques dans ſa priſon des ſacs de cendre, dont il couvrit la terre, afin d'y repoſer moins durement, & de ſe garantir des piquûres importunes de ces animaux. Le matin & le ſoir on

ne lui donnoit pour toute nourriture qu'une porcelaine de ris cuit à l'eau avec un peu de lait. Les Gentils même ne pouvoient comprendre comment il vivoit si long-tems dans une abstinence si rigoureuse. Enfin on lui fit endurer deux sortes de supplices.

Le premier se nomme *Catté* en langue Indienne ; c'est une torture tres-cruelle. On fait joindre les mains au patient, & on lui insere entre les doigts des morceaux de bois qu'on lie étroitement ensemble : on le fait asseoir ensuite les jambes croisées à la maniere du payis, & lui posant les mains à terre, on les presse violemment avec des planches & des pierres tres-pesantes, de telle sorte que le sang sort de tous côtez par les ongles. Il suppor-

ta durant une demie heure un supplice si douloureux, mais enfin les forces lui manquerent, & il tomba en defaillance. Alors les soldats, soit par un effet de la compassion naturelle, soit par la crainte de le voir expirer dans ce tourment, lui dégagerent les mains, & cesserent de le tourmenter. Il y en a qui assurent que ce fut un More dont le cœur s'attendrit à ce spectacle, qui donna de l'argent aux soldats pour obtenir sa délivrance.

L'autre supplice qu'on lui fit souffrir, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'étoit guéres plus supportable. On le dépoüilla de ses vêtemens, ne lui laissant qu'un morceau de toile au milieu du corps; & au tems que le soleil darde ses rayons avec le plus de

violence, on le mit sur un mur qui s'élevoit en forme de talut, de même que le chevalet, & on lui attacha deux grosses pierres aux pieds. Ceux qui sçavent jusqu'à quel point le Ciel est brûlant aux Indes, peuvent juger de la rigueur de ce supplice. Il fut exposé de la sorte à un soleil trés-ardent pendant trois heures : & comme il commençoit à s'affoiblir, on le reconduisit en prison.

Je ne parle point des insultes & des outrages auxquels il fut journellement exposé pendant deux ans moins 20. ou 22. jours que dura sa prison : chaque jour on l'en tiroit pour le promener honteusement dans une Peuplade voisine, où il servoit de joüet à une populace insensée qui l'accabloit à l'envi de tou-

te sorte d'injures. Plusieurs fois il pensa être assommé par une grêle de pierres, qu'une soldatesque insolente lui jettoit de toutes parts. Il s'attendoit de finir enfin sa vie par la rigueur de sa prison, ou par les mains des ennemis de JESUS-CHRIST ; mais il n'eut pas ce bonheur après lequel il soupiroit. La liberté lui fut renduë par les soins charitables de Monsieur de Saint Hilaire, qui sert si utilement la Religion par le credit que son merite lui donne auprès du Nabab, * auquel le Roi de Tanjaor paye tous les ans le tribut qu'il doit au Mogol. On devroit, ce semble, raconter ici la maniere dont le Pere Machado fut élargi ;

* Viceroi pour le Mogol dans le Carnate.

mais on s'en dispensera pour ne pas repeter ce qui en a déja été dit dans le XIV Recueil, * où les circonstances de son élargissement sont détaillées.

* Pag. 469.

LETTRE

LETTRE DU PERE LE CARON, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Mesdames ses Sœurs Religieuses Ursulines.

De la Mission de Carnate aux Indes, ce 20. Novembre 1720.

La P. de N. S.

JE cherche, comme vous voyez, à vous contenter, mes cheres Sœurs, & la distance des lieux ne me fait pas oublier

ce que vous me demandâtes si instamment, lorsque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs & des coûtumes de ces Nations éloignées, & je m'étendrai un peu plus au long sur ce qui regarde les fonctions du saint Ministere auquel la divine Providence m'a appellé.

La Religion des Indiens est un composé monstrueux de toute sorte de fables. Ils admettent, selon ce qu'on voit dans leurs Livres, jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont differentes. Ils attribuent à l'un la Création du monde, à l'autre la Conservation, & au troisiéme le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux sont indépendans les uns des autres, ils ont chacun leur Pa-

radis ; souvent ils se sont fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous differentes figures, sous celle de poisson, de pourceau &c. Tout ce qui a servi à ces Dieux est divinisé. C'est pourquoi on voit presque dans tous les Temples la figure d'un Bœuf, auquel on offre des sacrifices, parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un Dieu nommé *Chrisnen* né à minuit dans une étable & adoré par des Bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête, qu'ils célebrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infames.

C'est dans ce tintamare que consiste toute la solemnité de

la Fête: boire, manger, chanter, se divertir ; ce sont là leurs exercices de pieté. Ils ne s'assemblent gueres dans leurs Temples qui sont de vrayes demeures de Demons. Il ne vient de jour dans ces Temples que par une porte tres-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particuliere aux Dieux, envoyent au Sacrificateur dequoi faire le Sacrifice : Ce sont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du ris, & des légumes. Personne n'assiste au Sacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces Sacrifices, je puis vous en faire le recit.

Dans un Voyage que je fis le mois passé, je me retirai le soir dans un Temple à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des Idoles qui se dis-

posoit à leur faire son Sacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du ris, & des legumes. Je pris de-là occasion de lui faire sentir quel étoit son aveuglement d'adorer des Dieux insensibles ; je l'entretins assez longtems du vrai Dieu, & je m'apperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit, il convint même de la verité de ce que je lui disois. Après quoi prenant la parole : » Vous avez tort, me dit-il avec amitié, de « passer ici la nuit : cette Con- « trée est remplie de voleurs qui « pourroient vous faire insulte ; « croyez-moi, retirez-vous dans « le prochain Village, vous y se- « rez plus en sûreté. » Comme je ne deferois pas à ses conseils, & que ma presence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée si épaisse, qu'elle me

contraignit de gagner la porte. Ce fut de là que je contemplai son manege. Il prépara le repas au coin du Temple, puis il versa sur ses Idoles plusieurs cruches d'eau, & les frotta longtems, il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il presenta au nez de chaque Idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousuës ensemble, le ris & les legumes, après quoi se promenant autour des Idoles, il leur fit plusieurs reverences, comme pour les inviter au festin. Puis il se mit à manger avec grand appetit ce qu'il avoit presenté à ses Dieux. Ainsi se termina le Sacrifice.

Presque tous les Princes de

ces Contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célebrer la fête des Idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & penibles voyages pour porter des sommes d'argent considerables à quelque Divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du Payis. Dans la Ville de *Ballabaram* où nous avons une Eglise, le Prince regnant fait porter continuellement un de ses Dieux sur un Palanquin, qui est précédé d'un Cheval & d'un Elephant richement caparaçonnez, dont il lui a fait present. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'Infideles, qui viennent adorer l'Idole. Par intervalle un Herault fait faire silence, & il recite les

loüanges de la Divinité.

L'année derniere la Princeſſe regnante ſe trouva fort mal. Le Prince ſon mari eut recours à toutes les Idoles, & leur fit faire des Sacrifices pour obtenir ſa guériſon ; & afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge ſur les deux épaules de cette Princeſſe, la figure d'une de ſes principales Divinitez. La douleur abregea ſans doute ſes jours, car elle mourut après cette cruelle operation. Le Prince en fut ſi irrité contre ſes Dieux, qu'il ceſſa entierement de faire des Fêtes en leur honneur. Sa colere s'eſt enfin radoucie, & le mois dernier il commença une nouvelle Fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces Peuples ſont diviſez par Caſtes ou tribus, comme étoit

autrefois le Peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce ; car dans leurs coûtumes, dans leurs cérémonies, dans leurs Sacrifices on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi, qu'ils ont défigurez par une infinité de fables. Cette distinction de Castes est un grand obstacle au progrès de l'Evangile, sur tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa Caste & même dans sa Parenté ; un Idolâtre qui a dessein de se convertir, dit souvent : » Si je me fais Chrétien il faut renoncer « à tout établissement, il n'y « a point encore de Chrétiens « dans ma famille, j'en devien- « drai l'opprobre, & mes parens « ne voudront plus communi- « quer avec moi. » Ainsi il faut

que ces Infideles commencent par l'acte du monde le plus heroïque, pour se faire instruire d'une Religion, contre laquelle ils sont déja prevenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur par sa misericorde infinie a sçu applanir ces difficultez.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan*, (c'est une figure qu'ils portent au col pour marquer leur dévoüement à un de leurs Dieux) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des Sacrifices. Les *Gouroux* ont sçû leur persuader, que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lû dans un Livre Indien L'Histoire suivante : Un de ces Linganistes ayant perdu son *Lin-*

gan, alla s'accuser de sa faute à son *Gourou* : celui-cy lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, & que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'appaiser le courroux des Dieux, & en même tems il le conduisit vers les bords d'un Etang pour l'y précipiter. Le Linganiste parut y consentir, mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le *Lingan* qu'il portoit, afin de lui faire pour la derniere fois son Sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau. Nous voila tous deux sans *Lingan*, lui dit-il, ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'Etang, pour appaiser la colere de nos Dieux ; & déja il le tiroit par les pieds pour s'y jetter ensemble, lorsque le *Gourou* lui prenant la main, » Attendez,

» mon fils, lui dit-il, il ne faut » pas vous presser, je puis vous » dispenser de la peine que vous » avez meritée, je reparerai vo- » tre faute en vous donnant un » autre *Lingan.*

Il regne ici une coûtume assez extraordinaire dans la Caste des Laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligez de se faire couper deux doigts de la main, & de les presenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au Temple comme en triomphe. Là en presence de l'Idole on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, & aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie, quand on fait présent de deux doigts d'or à la Divinité D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attra-

per : leur Prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, & on les suspend à la porte d'une de leurs Déesses.

En France on applique la fleur de Lys aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du Démon vont en foule chez le *Gourou* qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs, ni prieres ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinitez, sans que durant ce tourment ils fassent pa-

roître le moindre ſentiment de douleur. Vous voyez par là juſqu'à quel point le Demon ſe fait obéïr.

Le Gouvernement n'eſt gueres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raiſon du plus fort tiennent lieu de toute juſtice. Les peuples y vivent dans une eſpece de ſervitude : ils ne poſſedent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ſes ſujets : au tems de la recolte il fait enlever le grain, & laiſſe à peine dequoi ſubſiſter à ceux qui ont cultivé les terres. C'eſt un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec ſoin, autrement ſous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'é-

xercent ces vexations sur leurs Peuples, que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes, levent sur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils sont obligez de fournir, sans quoi le Payis seroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort; pourvû qu'on fourniſſe de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme & sa fille. Une femme qui avoit tué son mari, fut conduite dans la place publique, où on lui couvrit le visage de bouë : ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le tréſor du Prince de *Ballabaram*, en fut quitte pour quelques coups de baton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol : au lieu de le punir, on le garda à vuë

comme une perſonne utile à l'Etat, & qui dans l'occaſion pouvoit lui rendre un ſervice important. Ce ſervice étoit qu'en cas de ſiege dont la Ville étoit menacée, on pourroit employer un homme ſi adroit à enlever la caiſſe militaire des ennemis, & par là déconcerter leurs projets.

En Europe ce ſont les meilleures Familles qui occupent les trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connois pas un ſeul qui ſoit de la premiere Caſte : quelques-uns même ſont d'une Caſte fort obſcure. De là vient qu'il y a des Princes dont les Cuiſiniers ſe croiroient deſhonorez, & le ſeroient effectivement, s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils ſervent : leurs Parens les chaſſeroient de leurs Caſtes comme des gens perdus

d'honneur. C'eſt ici un noble emploi que de ſe faire la cuiſine à ſoi-même. C'eſt pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : C'eſt-vous ſans doute, mon Pere, qui vous faites votre cuiſine : voulant par là me faire entendre qu'il n'y avoit perſonne d'une naiſſance, ni d'un mérite aſſez diſtingué pour me la faire.

On eſt ici fort à plaindre quand on eſt malade. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait grand nombre de Medecins : mais ce ſont de vrais charlatans, fort ignorans, & qui font leurs experiences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traittent. Leurs drogues & leurs remedes ſe trouvent dans les bois : ce ſont quelques ſimples dont ils expriment le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans les fievres, du-

raſſent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime eſt de chaſſer le mal en affoibliſſant la nature. Si le malade meurt, c'eſt, diſent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce regime lorſque j'entrai dans la miſſion, mais ayant vû mourir trois ou quatre de nos Catechiſtes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou ſeize jours d'abſtinence, je changeai de ſentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la premiere Caſte, étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fiévre le quitta le 27. jour de ſa maladie; & comme il avoit encore un peu de for-

ce, on ne lui donna à manger que de trois jours, de crainte que la fievre ne le reprit. Le 30. & les cinq ou six jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de ris. Il s'est tout-à-fait retabli, & je le fais actuellement instruire pour lui donner le Baptême.

Il n'y a parmi ces Peuples ni Academie ni Science : ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, & ils predisent les éclypses avec assez de justesse. Quoique leur Payis ait été sujet a de fréquentes révolutions, dont la memoire meritoit d'être transmise à la Posterité ; on n'en trouve rien dans leurs Livres, qui ne sont remplis que de contes & de fables.

Voilà, mes cheres Sœurs, un precis de ce qui regarde la Religion & le Gouvernement

des Peuples du Carnate : Vous ſouhaittez quelque choſe de plus particulier ſur ce qui me regarde, & ſur les benedictions que le Seigneur verſe ſur cette Chrétienté naiſſante : c'eſt à quoi je vais ſatisfaire.

J'entrai dans cette Miſſion le 20. du mois de Mars de l'année 1719. Je n'y fus pas trois ſemaines qu'il penſa m'arriver un petit accident. La nuit du Samedi Saint on vint m'avertir qu'un Miſſionnaire qui demeutoit à trois lieuës, étoit tombé malade, & hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis ſur l'heure, & j'arrivai à ſon Egliſe le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la campagne étoit couverte, ſe tenoient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avoient

pillé cette Eglise. Comme ils me prirent moi & mes Catechistes pour ces voleurs, ils s'armerent de pierre & de batons poussans des cris affreux, & je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là 28. personnes : à dix heures du soir, je commençai dans une vaste pleine une belle Procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la Statuë de la sainte Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux, & par quantité de feux d'artifice qui joüoient sans discontinuer. Une grande multitude de Chrétiens & d'Idolâtres furent charmez de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de

ces sortes de Fêtes contribuë beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos Mysteres.

Vous ne sçauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fideles s'approchent des Sacremens. Dès que le Missionnaire est arrivé dans une Eglise, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux Saints Mysteres. Après avoir voyagé tout le jour sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de ris froid, ils arrivent sur le soir accablé de sueurs & de fatigues. Ils boivent pour tout soulagement un peu d'eau, & passent la nuit couchez sur la terre. Ils fondent en larmes & sont inconsolables en s'accusant des fautes les plus légéres. A la priere du soir lorsqu'on recite

l'acte de Contrition, ils se frappent la poitrine, & ne s'expriment que par des sanglots réïterez.

Aux Fêtes solemnelles les Chrétiens les plus aisez mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, & par là ils entretiennent entre eux cet esprit d'union & de charité qui édifie les Payens même. C'est ordinairement à ces Fêtes qu'on administre le saint Baptême. Les Catechistes nous amenent par troupe ces pauvres Idolâtres, qui n'ont pas plûtôt connu le vrai Dieu qu'ils secoüent avec joïe le joug du Demon qui les a tenus si long-tems captifs. J'admire quelque fois les miracles de la grace dans certains vieillards, qui nonobstant les plus forts préjugez touchant

leurs Divinitez, reçoivent le ſaint Baptême, ſans que la foi de nos Myſteres trouve dans leurs eſprits la moindre reſiſtance.

Ceux qui ſe convertiſſent à la foi, ont ſouvent de cruelles contradictions à ſoûtenir du côté de leurs Parens Idolâtres, qui les maltraitent, & les chaſſent de leurs familles ſans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le recit de leurs peines. » Mon Pere, » diſent-ils, avec une foi vive, » je ſouffre infiniment, mais je » ſuis content pouvû que la vo- » lonté de Dieu s'accompliſſe, » & que le Ciel devienne le » prix de mes ſouffrances. J'ai vû pluſieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux Idolâtres, &

& qui l'ayant refusé constamment, ont été exposez aux plus indignes traittemens: quelques-uns sont morts de miseres, tous furent chassez de leur Payis: leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution, avec une fermeté, une foi, & un courage dignes des heros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parens, leurs amis, sans se plaindre, ni murmurer, chargez de leurs petits enfans, obligez de chercher un asile dans une terre étrangere, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque dans de nouveaux Fidelles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer

dans la voye du ſalut, & nous rempliſſent d'une joye pure & ſolide.

A la derniere fête de Noël le Seigneur glorifia ſon ſaint Nom d'une façon ſinguliere dans les Etats d'un Prince, où l'Evangile n'avoit pû encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que ſept perſonnes y étoient cruellement tourmentées du Démon : deux moururent dans l'obſeſſion : les cinq autres n'ayant plus d'autre reſſource que dans le vrai Dieu, furent amenez à l'Egliſe de *Chruchſnabouram* les fers aux pieds, & les mains liées derriere le dos. Dès qu'ils furent arrivez, je chargeai un Catechiſte d'aller enlever de ſa maiſon & de celle de ſes parens toutes les Idoles & toutes les marques de ſuperſtition qu'ils y trouveroient. Le lendemain

après la Messe, je commençai l'exorcisme : j'avois fait illuminer l'Eglise pour rendre la Fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avoit attiré une grande foule de Chrétiens & d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du Demon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouverent tranquilles & tout-à-fait affranchis d'une si cruelle servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs Compatriotes étoient étonnez de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pû moderer la fureur.

Le Prince qui avoit été témoin de l'obsession & qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres qui étoit son Intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint

en effet le jour de Noël en grand cortege sur les quatre heures du soir. C'est un vieillard âgé de 65. ans. Dans mon entretien j'insistai fort sur la délivrance de ces possedez, comme sur une preuve de la verité de la Religion, que j'étois venu de six mille lieuës lui annoncer pour le salut de son ame. Le Prince & ceux de sa suite convinrent qu'un Dieu si puissant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demie heure d'entretien, il se retira auprès de l'Eglise, & il me fit dire qu'il vouloit me parler en secret. Il se fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la Divinité; & de tems en tems il se recrioit : c'est ici la pure verité.

L'Eglise étoit assez bien ornée : quand l'heure de la prie-

re eut sonné, le Prince y assista, & il parut trés-édifié de la piété & de la modestie des Fidelles. La priere finit : » Qu'on reste ici, dit-il à ceux de sa « Cour, je vais prendre con- « gé du Pere. » Il vint seul dans un endroit où je l'attendois, & là durant un quart d'heure je l'entretins du vrai Dieu, du Paradis, de l'Enfer, de la fausseté des Divinitez qu'il adoroit. Il convint de tout : » Je veux, dit-il, embrasser votre Re- « ligion, admettez-moi, je « vous prie, dès ce moment « au nombre de vos Disciples. « Alors il me salua en portant les deux mains jointes sur la tête, qui est la marque du plus grand respect, & il se retira. Le lendemain je lui envoyai un Catechiste avec des Livres où nos Mysteres sont expliquez.

Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer, & il n'a point encore fait paroître qu'il voulût soûtenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce Prince a parmi ses Courtisans grand nombre de Brames, qui nous traversent presque dans toutes les Cours où ils ont les premieres charges. J'ai appris qu'ils avoient persuadé à ce Prince que j'étois le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes, & que ce n'étoit que par la vertu de mes enchantemens, que les cinq personnes avoient été délivrées du Demon. Ce Prince est trés-foible sur cet article : il entretient même à sa Cour un Magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jetter sur lui. J'ai invité ce Magicien à me venir voir,

afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avoit donné sa parole, mais il ne l'a pas tenuë.

Six ou sept jours après la visite du Prince, je lui envoyai un panier de raisins auquel j'avois appliqué quelques cachets : c'est un fruit rare en ce Payis. Les Brames qui étoient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. » Voyez-vous ces cachets, dirent-ils, ils couvrent « quelque sortilege, & si vous « y touchiez il vous arriveroit « quelque malheur. » Le Prince trop credule n'osa toucher au raisin, quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après un de mes Catechistes étant allé le saluer de ma part : Ôtez les cachets de ce panier, « lui dit-il, le respect que j'ai « pour le Pere m'empêche de «

les lever moi-même. » Le Catechiſte obéït, & le Prince mangea des raiſins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertez de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai ſaluer un autre Prince par un Catechiſte, je lui ordonnai de porter ſur ſon bras un Livre de la Religion d'une forme particuliere, afin de piquer ſa curioſité. Cet innocent ſtratageme réüſſit : le Prince demanda au Catechiſte quel étoit ce Livre ; & ayant appris que c'étoit la Loi du vrai Dieu, il ſe le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Aſtrologue ſouffrant avec impatience que le Prince prît goût à cette lecture, vint avec ſon Livre d'Aſtrologie à la main : » Prince, lui dit-il avec » une eſpece d'entouſiaſme, » ſelon le cours preſent des é-

toiles, il ne vous est plus « permis de rester ici ; retirez- « vous au plûtôt. Le Prince o- « béït, & congedia son Lecteur.

La seconde semaine de Carême, comme je finissois ma retraite annuelle ; il m'arriva une petite humiliation. Un parti considérable de Mores vint pour m'enlever dans l'Eglise de *Chruchsnabouram*. Dès le matin ils demanderent à me parler : on leur répondit que j'étois en prieres, & que je ne voyois personne. Ce refus les surprit : ils entrerent dans l'enceinte de la maison, & ce fut toute la journée un flux & reflux continuel de ces gens-là, sans rien communiquer de leur dessein. Ils avoient deux Brames à leur tête, qui, comme je crois, étoient les auteurs de cette entrepriſe. Comme ils craignirent que les Chrétiens

ne prissent ma défense, ils s'adressèrent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garnison de la forteresse pour tenir mes Disciples en respect. Le Prince qui m'affectionnoit, s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un Prince son voisin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessein de m'enlever dans l'obscurité de la nuit & sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain. Je ne sçai comment le Commandant de la forteresse de *Chruchsnabouram* eut connoissance de leur dessein : il vint me trouver à cinq heures & demie du soir pour me donner avis que les Mores tramoient un complot contre ma person-

ne, qu'ils s'étoient déja emparez de toutes les avenuës de ma maison ; & il me conseilla de me réfugier dans la forteresse. Je suivis son conseil, je sortis par une issuë inconnuë aux Mores, & je me retirai dans la Forteresse où je passai la nuit. Les Mores s'étant apperçus de quelque mouvement, & ayant appris ensuite que j'étois dans la Forteresse, se retirerent à leur camp. A huit heures du soir ils m'envoyerent inviter à me rendre au camp, où leur Commandant souhaittoit avec passion de me voir. Je leur fis réponse qu'un pénitent & un solitaire comme moi, ne voyoit pas volontiers le grand monde. Comme ils décamperent le lendemain matin, je retournai dans mon Eglise, où mes Chrétiens m'accompagnerent.

Je ne ſçai quel étoit le deſſein de ces Mores, ni quel parti ils m'euſſent fait, ſi j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je ſçai, c'eſt que les Brames nous ont ſouvent ſuſcité de facheuſes perſécutions, en leur perſuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'eſt ſous cette fauſſe accuſation qu'ils maltraittent quelquefois les Indiens d'une maniere cruelle; & que tout recemment ils retinrent un de nos Miſſionnaires deux ans entiers dans une rude priſon, & qu'ils l'appliquerent deux fois à la torture.

Quelque tems avant que les Mores entrepriſſent de m'enlever, j'admirai des effets bien ſenſibles de la Providence de Dieu ſur ſes Elus. Un Idolâtre étant venu par hazard de fort loin dans le Village où je me

trouvois, y tomba dangereusement malade : des Chrétiens lui parlerent du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvoit le permettre, je lui conferai le Baptême qu'il demandoit avec ferveur, & il mourut le lendemain dans de grands sentimens de pieté.

Quatre autres Adultes furent favorisez presque en même tems de la même grace. Il y avoit parmi eux un Brame qui seroit mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fut resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grace, tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle étoit âgé de 65. ans, & contre la coutume de ceux de sa Caste, il aimoit assez les Prédicateurs de l'Evangile : il a-

voit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Egliſe. Dieu a voulu ſans doute récompenſer cette bonne œuvre : il arriva de trente lieuës loin dans une Egliſe où j'étois, il tombe malade, il envoye à deux heures après minuit me demander quelque ſoulagement. Je lui portai de l'eau de meliſſe qui le fortifia. Bien qu'il eût toute ſa preſence d'eſprit, je m'apperçus qu'il étoit dans un danger extrême, & comme il étoit aſſez inſtruit de nos Myſteres, je lui adminiſtrai le ſaint Baptême qu'il me demanda, & une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miſericorde du Seigneur dont nous ſommes témoins, nous dédommagent au centuple des

croix que nous avons à souffrir, & de la penitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austere, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions & les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposez. Vous sçavez sans doute que le ris, quelques légumes, & de l'eau sont toute notre nourriture : cette austerité est absolument nécessaire en ces Contrées, sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la Religion. Les Castes honorables ne vivent que de ris & de légumes, & on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le Démon a aussi ses martyrs, observent cette austerité de vie. Nous avons auprès de

nous un Chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Penitent ne mangeoit à midi que du ris & des légumes, & que le soir il se contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reste de la journée à reciter les loüanges de ses faux Dieux. Si nôtre vie étoit moins austere que la leur, & le Missionnaire, & la Religion qu'il prêche, tomberoient dans le mépris.

Nos voyages sont penibles: on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à present j'ai presque passé toutes les nuits sous un arbre exposé aux vents & à la pluye. Quelquefois je me retire dans un Temple d'Idoles, quand il s'en trouve sur le chemin: mais on y est d'ordinaire mangé d'in-

sectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me preparent un peu de ris & des legumes, je recite mon Office, & après quelques heures d'un repos assez interrompu, je continuë mon voyage. Je n'en fais gueres que je n'aye le visage, les mains & les pieds tout brûlez, sans trouver une seule goutte d'eau pour appaiser une soif ardente. C'est par une protection particuliere de Dieu qu'il nous arrive si peu d'accidens dans ces voyages : car outre que le payis est rempli de voleurs, nous avons par tout des ennemis du nom Chrétien, qui sçavent les routes que nous tenons, & qui pourroient aisément nous égorger pendant la nuit.

Voila, mes cheres Sœurs, un recit vrai dans toutes ses circonstances de la vie que je me-

ne depuis 16. mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette Miſſion. Je vous demande plus que jamais le ſecours de vos prieres, c'eſt ce que j'attends de votre amitié. Je ſuis, &c.

LETTRE DU PERE LE GAC, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Monsieur le Chevalier HEBERT *Gouverneur de Pontichery.*

A Chruchsnabouram ce 10. *Decembre* 1718.

MONSIEUR;

La P. de N. S.

LE desir que vous avez d'être instruit des bénédictions que Dieu répand sur nos travaux,

eſt l'effet de votre zele pour le progrès de la foi dans ces Contrées idolâtres. Le devoir auſſi bien que la reconnoiſſance me portent également à ſatisfaire une inclination ſi digne de votre pieté. D'ailleurs les dernieres paroles que vous me dites, lorſque je partis de Pontichery pour retourner dans les Terres, ſont pour moi des ordres, auſquels je me feroís ſcrupule de manquer. C'eſt donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui eſt arrivé de plus conſidérable depuis deux ou trois ans dans notre Miſſion de Carnate.

L'experience que vous avez, Monſieur, de ce qui ſe paſſe dans l'Inde, ne vous laiſſe pas ignorer combien il s'y trouve d'obſtacles à la propagation de l'Evangile. Un des plus grands

vient de la part des *Gouroux*, que les Indiens regardent à peu près ici de même que nous regardons en Europe les Directeurs & les Peres Spirituels, avec cette difference que ces *Gouroux* n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent, & d'en tirer par toute sorte de voyes de ceux qui s'abandonnent à leur conduite.

Mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens qui la plûpart sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus Directeurs, & qui même sont souvent les témoins & les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, & de regarder comme un peché énorme les plus légeres fautes qu'ils commettroient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent en apparence le celibat, tandis qu'en ſécret ils ſe livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres ſont mariez, & c'eſt des vexations faites à leurs Diſciples qu'ils entretiennent leur nombreuſe famille. L'argent qu'on leur preſente, ce n'eſt point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent : ils le regardent, comme une dette, à laquelle on ne peut manquer de ſatisfaire ſans mériter les plus cruelles inſultes. Ils ont une liſte exacte de leurs Diſciples : ils ſçavent en quel lieu ils demeurent, & ſur tout s'ils ſont riches. Il y en a qui envoyent de tems en tems quelque Domeſtique pour viſiter leurs Diſciples, & pour lever le tribut ordinaire : mais comme la preſence du *Gourou* a quelque cho-

se de plus imposant, la plûpart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en personne les Villes & les Bourgades où demeurent leurs dévots & dévotes. Ils marchent presque toujours accompagnez de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs Domestiques. On juge de leur mérite & de la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Quand le *Gourou* est prêt d'arriver en un lieu, on a soin d'en donner avis à ses Disciples : les principaux de ce lieu vont le recevoir, & le conduisent au son des instrumens, dans le logement qu'on lui a préparé. on le défraye lui & sa suite durant son séjour, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu : car il n'y a point de cré-

dit à eſperer, il faut vendre ou emprunter dequoi le ſatisfaire. Si quelqu'un refuſe de payer ſa taxe, il eſt cité auſſi-tôt devant le *Gourou*, qui lui reproche ſon peu de zele & de pieté. Si ces reproches ſont inutiles, il le fait battre en ſa preſence ; ou bien, ce qui eſt le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le viſage de fiente de vache, il le déclare retranché de ſa Caſte ; & il n'eſt réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces *Gouroux* qui impriment un fer rouge ſur les épaules de leurs Diſciples : mais c'eſt là une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons. * En d'autres endroits ils tien-

* Un fanon vaut cinq ſols de notre monnoye.

nent

nent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervens Disciples de tout sexe. Là après avoir bû abondamment de la raque, & s'être remplis de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infames excès. Tels sont les Ministres dont le Demon se sert pour retenir ces peuples dans l'Idolâtrie, & pour arrêter le progrès de l'Evangile.

Un de ces *Gouroux* vint il y a peu de tems à *Cotta Cotta*, où quelques-uns de ses Disciples avoient embrassé la Loi Chrétienne. Il se déchaîna fort contre eux & contre la Religion qu'ils professoient. Ces généreux Néophytes allerent le trouver, & lui demanderent si c'étoit un crime de reconnoître & adorer le seul vrai Dieu. Le *Gourou* qui n'avoit point de rai-

ſons ſolides à leur oppoſer, eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur Caſte. Les Néophytes donnerent avis de ce qui ſe paſſoit aux Chrétiens des Villages voiſins : ceux-cy s'aſſemblerent en foule dans cette petite Ville, & là ſous les yeux du *Gourou*, ils paſſerent la plus grande partie du jour & de la nuit à reciter leurs prieres, à chanter des Cantiques ſpirituels, & à lire publiquement les Livres qui traittent des veritez de la foi, & qui refutent les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte qu'excitoit le *Gourou*, le blâma de ſon imprudence, & lui conſeilla de ſe retirer le plus ſecrettement qu'il lui ſeroit poſſible. Il ſuivit ce conſeil, & perdant l'eſperance de

reduire ſes anciens Diſciples, il ſortit de la Ville à petit bruit. Les Chrétiens qui ſe douterent, qu'il iroit publier ailleurs que ſa preſence avoit confondu les déſerteurs d'entre ſes Diſciples & qu'il les avoit punis, comme ils le méritoient, le ſuivirent de Bourgade en Bourgade, & enfin s'étant trouvez dans une petite Ville où le *Gourou* s'étoit retiré, & où ils l'avoient encore pourſuivi, ils aſſemblerent les principaux habitans, & en leur preſence, celui des Chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, refuta d'abord avec autant de modeſtie que de force les calomnies que répandoit effrontément le *Gourou*, & il expoſa enſuite en peu de mots l'excellence de la Religion Chrétienne, & les raiſons qu'ils avoient

euës de l'embraſſer. Dieu donna tant de bénédictions à ſes paroles, que les Gentils même ſe déclarerent en faveur des Chrétiens : ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens euſſent pû lui reprocher ſa vie ſcandaleuſe, mais un reſte de reſpect qu'ils conſervoient pour lui, les empêcha de reveler publiquement ſes honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un infidele nommé *Rangappa* de la Caſte des Tiſſerans, & qui avoit la réputation d'un homme d'eſprit & de probité, ſe détermina à ſe faire inſtruire des veritez du Chriſtianiſme. Son exemple fut imité de pluſieurs Idolâtres. On s'aſſembloit chez lui tous les ſoirs, la priere s'y faiſoit en commun, & elle étoit ſuivie de

l'explication de nos Mysteres que faisoit le Catechiste. Le *Gourou* qui n'étoit qu'à trois lieuës de là, fut averti du dessein de *Rangappa*, & il se rendit aussi-tôt au Village, ne pouvant se resoudre à perdre un de ses plus fideles Disciples, c'est-à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il assembla ses autres Disciples, & leur déclara le dessein qu'il avoit de punir d'une maniere éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrerent modestement que le Catechiste étoit chez *Rangappa*; qu'il ne manqueroit pas de le défier à la dispute en presence des principaux du Village; que selon les apparences il n'en sortiroit pas à son honneur; que du caractere dont étoit son ancien Disciple on ne

devoit pas eſperer qu'il changeât de réſolution ; que d'uſer contre lui de violence & d'en venir aux voyes de fait, c'étoit s'expoſer à être cité devant le Prince ; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zele & les liberalitez de ſes Diſciples ; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le preſent, c'étoit d'uſer de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit : il menaça, il invectiva contre le Miſſionnaire, & il ſe livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La maniere dont ce *Gouron* reçoit ſes aumônes, eſt tout-à-fait riſible. Il s'entoure le corps d'une ſimple toile : il tient d'une main une petite bequille, & de l'autre un panier d'ozier. Il a ſur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet.

Dans cet équipage il marche à grands pas chantant les louanges de son Dieu : il ne s'arrête point pour demander l'aumône : ceux qui la doivent faire, se presentent à la porte de leur maison, & lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'ozier : quand ce bonnet est presque plein, il le vuide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute sorte d'infamies. Pour toute instruction il lui avoit donné une demie aulne de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours un sacrifice à cette toile. C'étoit, disoit il, un moyen infaillible d'expier ses pechez, & d'obtenir le Ciel. Ce prétendu sacrifice consistoit à étendre la toile par terre, à y jetter quel-

ques fleurs, & à brûler de l'encens. C'eſt ainſi que le Démon ſe jouë de ces pauvres Idolâtres. *Rangappa* cherchoit depuis long-tems la verité, depuis qu'il l'a trouvée, il eſt rempli d'un ſaint zele pour la faire connoître aux autres.

On ne commence gueres à faire des Inſtructions dans une Bourgade, que l'ennemi du nom Chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la verité de notre ſainte Religion, avoient fait prier un de mes Catechiſtes de venir dans leur Village pour les inſtruire. A peine y fut-il arrivé, que deux ſoldats Maures entrerent dans la maiſon où les Proſelytes étoient aſſemblez. » Nous venons icy, dirent-ils, de » la part du Brame à qui ap-

partient ce Village : il a ap- « pris qu'un espion s'y étoit « refugié, & nous avons ordre « de nous saisir de sa personne. « Le Catechiste qui est encore jeune, mais qui a beaucoup de fermeté : C'est à moi, « leur répondit-il, que vous « en voulez : C'est volontiers « que j'irai trouver le Brame. « Incontinent il suivit les soldats.

Lorsqu'il fut en presence du Brame, il lui dit d'un ton ferme ; » Vous souhaittez sçavoir « qui je suis & ce que je viens « faire dans votre Village : j'y « viens enseigner la verité à « ceux qui veulent la connoî- « tre. » Le Brame après quelques railleries, chercha à l'intimider, supposant toujours qu'il étoit l'espion d'une Ville voisine avec laquelle il étoit en

guerre ; & le faisant dépoüiller de ses vêtemens il étala avec affectation les divers instrumens dont on se sert pour punir les criminels. Le Catechiste parut peu touché de cet appareil : » La Religion que je » prêche , dit-il , est connuë » dans plusieurs villes voisines : » le principal Brame qui les » gouverne a reçu avec estime » le *Saniassi** dont j'exécute les » ordres : j'arrive d'une Bourga- » de qui n'est qu'à une demie » lieuë d'ici , où j'ai demeuré » quelques jours : ceux qui y sont » les plus distinguez par leur rang » ne pouvoient se lasser d'enten- » dre la lecture des Livres qui » expliquent les veritez que » j'enseigne.

Ces paroles ne firent nulle

* C'est le nom qu'aux Indes on donne aux Missionnaires.

impression sur le Brame, & il ordonna que le Catechiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, & il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catechiste faisoit à haute voix des Livres qui contiennent l'explication de nos saints Mysteres. Le Brame le fit comparoître le lendemain : Deux principaux habitans d'un Village voisin qui se trouverent presens, & qui connoissoient le Catechiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence & à sa vertu ; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté ; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les Terres de sa dépendance. » Vos Terres, repliqua le Catechiste, ne s'étendent tout au plus «

» qu'à deux ou trois lieuës d'i-
» ci : tout l'univers eſt de la dé-
» pendance du vrai Dieu que
» j'adore : c'eſt à ſon tribunal
» que je vous cite, pour y rendre
» compte des obſtacles que vous
» apportez à la prédication de
» ſa ſainte Loi. Ce qui eſt à
craindre, c'eſt que ces pauvres
Infideles qui témoignoient tant
d'ardeur de ſe ſoumettre à l'E-
vangile ne perſeverent dans leur
infidelité. C'eſt ce qui arrivera,
à moins que Dieu par ſon infi-
nie miſéricorde ne leur inſpi-
re le courage d'aller ailleurs
pour achever de ſe faire inſ-
truire.

L'oppoſition que ces peuples
ont à la verité eſt ſi grande, que
ce qui devroit produire dans
leurs eſprits de l'eſtime pour la
Religion, ne ſert ſouvent qu'à
leur en donner plus d'horreur.

La lumiere ne semble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne assistoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre qui étoit malade, & que ses plus proches avoient abandonnée : son dessein étoit de sauver son ame en la soulageant dans les besoins de son corps. Dieu benit ses intentions ; & elle eut la consolation de lui faire administrer le saint Baptême, auquel elle l'avoit disposée depuis long tems. Après sa mort qui suivit de près son Baptême, elle aida à l'ensevelir, & à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens Gentils au lieu d'applaudir, comme ils le devoient, à une action si charitable, prétendirent que par cette action même elle étoit déchuë de sa Caste, & qu'il

falloit la chaſſer non ſeulement de leur maiſon, mais encore du Village. En effet comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre Chrétienne, les Chefs du Village ſe preſenterent à elles, & les yeux étincellans de fureur les menacerent de les lier avec le cadavre dont elles venoient de faire les obſeques. » Ce ſeroit un grand » honneur pour nous, répondi- » rent-elles, ſi Dieu nous ju- » geoit dignes de ſouffrir la mort » pour la foi que nous avons » embraſſée.

La conſtance des nouveaux Chrétiens & des Proſelytes eſt ſouvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur ſurviennent. C'eſt alors qu'ils ont à ſoûtenir les reproches des Infideles, qui ne manquent pas de regarder ces diſ-

graces comme un châtiment de leurs Dieux abandonnez. J'en ai vû qui étant sur le point de recevoir le Baptême auquel on les avoit long-temps préparez, se sont replongez dans l'idolâtrie, & toute la raison qu'ils apportoient de leur inconstance, c'est que leurs Dieux leur avoient apparu en songe, & les avoient menacez de les exterminer eux & leur famille, s'ils renonçoient à la Religion de leurs Peres.

Depuis peu un Gentil qui a des parens Chrétiens, & qui n'attend que la conclusion d'un mariage pour suivre leur exemple, étant assis à la porte de sa maison au clair de la lune, vit un homme tel qu'on represente un de leurs faux Dieux qui vint s'asseoir auprès de lui : il tenoit d'une main un trident,

& de l'autre une petite cloche avec une calebaſſe dont on ſe ſert pour demander l'aumône. Le Spectre jetta ſur lui un regard menaçant : mais le Proſelyte qui avoit oüi parler de la vertu du ſigne de la croix, fit ſur ſoi-ce ſigne adorable, & le Spectre diſparut.

Cette Miſſion de *Chruchſnabouram* eſt nouvellement établie, & cependant c'eſt une de celles où la Religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la reception honorable que le Prince de *Tatimini* fit il y a quelques mois au P. de la Fontaine, n'y ait beaucoup contribué. Ce Prince qui eſt jeune, mais qui a plus de maturité d'eſprit qu'on en a d'ordinaire à ſon âge, envoya prier le Miſſionnaire de le venir trouver. Il lui aſſigna un logement, de-

vant lequel il fit dresser une grande tente pour ses Catechistes. A peine le Pere y fut-il arrivé, que le Prince vint le saluer : Il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avoit appris de sa réputation, de son désintéressement, & de la pureté de la Loi qu'il enseignoit. Le Pere prit de là occasion de lui exposer les veritez de la Religion ; & l'attention du Prince ne laissa pas douter du plaisir qu'il prenoit à l'entendre.

Pendant les trois jours que le Pere demeura à *Tatimini*, le Prince lui rendit plusieurs visites. Il l'invita le troisiéme jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faisoit bâtir dans son Palais ; & il lui donna des marques de bonté & même de respect qui surprirent

toute sa Cour. Enfin ayant appris que le Missionnaire vouloit se rendre le lendemain à son Eglise éloignée de 4. à 5. lieuës, il ordonna que douze porteurs de Palanquin coucheroient auprès de son logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaitteroit. Ces marques publiques d'estime de la part du Prince, ont fort accrédité la Religion dans cette Contrée.

La conversion du Chef d'un gros Village, de la Caste des *Rettis*, a été accompagnée de circonstances si singulieres & si édifiantes, que je ne puis me dispenser de vous en faire le recit. Depuis deux ans il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, & que quelques-uns attribuoient à un malefice. Comme il est riche, il n'y a point de remedes

qu'on n'ait tenté inutilement pour sa guérison. Les Brames, selon leur coûtume, l'ont exhorté à appaïser la colere des Dieux par des Sacrifices & sur tout par de grosses aumônes. Le malade fatigué de tant de remedes & de tant de vaines dépenses, se livra à la plus noire mélancolie. Le désespoir même le porta jusqu'à demander du poison pour terminer avec sa vie les maux qu'il souffroit.

Un zelé Chrétien vint alors dans le Village pour des affaires domestiques. Le *Retti* eut la curiosité de le voir: le fruit de plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble, fut que le malade demanda avec instance qu'on lui fît venir un Catechiste pour lui expliquer la doctrine Chrétienne. Il y en avoit un à *Darmavaram*. Le plus jeu-

ne des freres du malade nommé *Condappa* se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune Gentil s'est toujours déclaré contre les fausses Divinitez : Il ne pouvoit souffrir qu'on leur fît des Sacrifices, ni qu'on leur rendît dans sa maison aucun culte : » Quelle » vertu, disoit-il, peuvent avoir » des Statuës de pierres & de » bois ! Comment exauceroient-» elles des vœux qu'elles n'en-» tendent point ? Comment re-» medieroient-elles à des maux » qu'elles ne connoissent point ? » Peut-on mettre au rang des » Dieux, des hommes dont la vie » infame feroit rougir les plus » grands scelerats ? C'étoit là le sujet ordinaire des contestations domestiques. Il avoua, depuis qu'il eût reçu le Baptême, que cette aversion des faux Dieux lui étoit comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catechiſte à *Darmavaram*, & il le pria de venir à ſon Village. Le Catechiſte s'en excuſa d'abord ſur divers prétextes : enfin ne pouvant réſiſter aux prieres réïterées du Gentil, il s'y rendit ſécrettement, mais il n'y reſta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catechiſte : il ſçavoit que dans le Payis où eſt le Village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un ſujet aſſez frivole, & il craignoit le même ſort, pour peu qu'on vînt à ſçavoir la raiſon qui l'avoit amené dans le Village.

Peu de jours après ſon départ, l'inquietude du *Retti*, & l'empreſſement qu'il avoit de ſe faire inſtruire, obligerent *Condappa* à aller trouver une ſeconde fois le Catechiſte, pour

l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à ſon arrivée que le Miſſionnaire étoit de retour dans ſon Egliſe de *Chruchſnabouram*, tranſporté de joye il partit dès le lendemain pour cet endroit accompagné du Catechiſte & d'un de ſes Parens. Il expoſa au Miſſionnaire tout ce qui s'étoit paſſé durant ſon abſence, le deſir ardent qu'avoit ſon frere d'apprendre les veritez de la foi, & il le pria de permettre qu'on tranſportât le malade à ſon Egliſe, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le Baptême & de mourir à ſes pieds.

Le Pere blâma la timidité du Catechiſte, & conſentit avec plaiſir à la propoſition que lui faiſoit le jeune Gentil. » Mais, ajouta-t'il, faites reflexion que ſi vous ne » cherchez que la ſanté de vo-

tre frere, je ne vous réponds « pas de sa guérison : notre pro- « fession n'est pas de donner des « remedes, mais d'enseigner la « Loi du vrai Dieu. «

Condappa étant de retour à son Village, assembla tous les parens du malade, & il fut conclu qu'on le transporteroit au plûtôt à *Chruchsnabouram.* » Il faut vous avertir, dit *Condappa*, « que le Prédicateur de la Loi « Chrétienne commencera par « nous demander si nous avons « dans notre maison des Sta- « tues des faux Dieux, ou quel- « que autre signe d'Idolatrie : « & si cela est, il ne se fiera point « à nos paroles, il se persuade- « ra au contraire, que nous n'a- « vons en vuë que le rétablis- « sement de la santé de mon « frere. » Les parens du malade avoient de la peine à se laisser enlever leurs Divinitez, dans la

crainte qu'elles ne se vengeaſſent de cet affront. Je me » charge, dit *Condappa*, de la » colere de ces prétendus Dieux. Après quoi les ayant mis dans un ſac, il alla les jetter dans un puits hors du Village.

Le lendemain on tranſporta le malade dans un brancart. Vingt de ſes parens l'accompagnerent, & en deux jours de marche ils arriverent à *Chruchſnabouram*. L'état du *Retti* excitoit la compaſſion Outre la fiévre continuë, il étoit tourmenté d'une toux ſi violente, qu'on eût dit dans ſes fréquens accès qu'il étoit prêt d'étouffer : ſes mains & ſes pieds étoient couverts d'ulceres qui lui cauſoient des douleurs trés-aiguës. On le logea dans la maiſon du Miſſionnaire avec trois de ſes parens pour le ſoigner. Il n'y avoit qu'environ huit

huit jours qu'il y étoit arrivé, lorsque sur le minuit il cria au secours : le Pere y accourut, & le trouvant dans les convulsions d'un homme mourant, il lui jetta de l'eau benite & fit sur lui le signe de la Croix. Le malade revenant à soi : » Ah ! mon Pere, s'écria-t'il, ils me « tenoient à la gorge, je vous « conjure de ne pas differer plus « long-tems à m'accorder la « grace du Baptême. » On le porta le lendemain à l'Eglise & il y fut baptisé.

Depuis que le Néophyte eut été régénéré dans les eaux du Baptême, sa maladie diminua de jour en jour, & on commença à bien esperer de sa guérison. Ce fut alors que les Chrétiens de *Ballabaram* dépêcherent un exprès au Missionnaire afin de l'avertir que sa pre-

ſence étoit néceſſaire pour les conſoler & pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur Ville d'être aſſiégée par l'armée du Prince de *Maiſſour*. Le Miſſionnaire partit à l'inſtant, & à ſon arrivée il confera le Baptême à quatorze Catechumenes. Il en avoit baptiſé dix-huit deux mois auparavant. Après un aſſez long ſéjour qu'il fit dans cette Ville, comme il ſe diſpoſoit à aller viſiter les Chrétientez de *Devandapallé* & de *Ponganour*, il apprit que le *Retti* étoit tout-à-fait déſeſperé. C'eſt ce qui l'obligea de retourner à *Chruchſnabouram* dans l'eſperance de convertir à la foi pluſieurs parens du malade. Il y en avoit déja huit qui avoient reçu le Baptême, & vingt autres ſe diſpoſoient à le recevoir.

Lorſqu'on ſçut dans le Vil-

lage du *Retti* qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, son frere aîné qui est *Dasseri*, c'est-à-dire, entierement dévoüé au culte de *Vichnou*, vint le trouver pour lui persuader de retourner dans sa maison. Le Neophyte lui répondit d'un ton ferme en presence de plusieurs Gentils, qu'il ne consentiroit jamais qu'on le tirât de l'Eglise du vrai Dieu, qu'il avoit mis en lui toute sa confiance, qu'il étoit le maître d'ordonner de sa vie & de sa mort, & qu'il étoit entierement soûmis à ses volontez. Alors *Condappa* adressant la parole à son frere aîné: Vous êtes témoin, lui dit-il, des sentimens où est mon frere: j'ai apporté ici ses os, il est vrai, non pas pour lui procurer la santé, mais pour le mettre dans la voïe du salut; & vous voudriez les re-

» porter dans notre village pour » le précipiter dans l'enfer ! C'eſt » à quoi je m'oppoſerai de toutes » mes forces. Et ſur ce que dit le *Daſſery* que ſes parens étoient dans l'impatience de voir le malade avant ſa mort ; » Ils » peuvent venir ici, répondit » le moribond, comme ils y » ſont déja venus. Pour moi » je ne ferai jamais ce deshon- » neur à la Religion du vrai » Dieu que j'ai embraſſée. Puis parlant des ſoins que le Miſ- ſionnaire avoit pris de lui : » Où » trouverois-je un Pere, dit- » il, qui eût pour moi une éga- » le tendreſſe ? C'eſt à ſes pieds » que je veux mourir.

Il mourut en effet la veille de Noël : ſes parens Gentils qui arriverent peu d'heures avant ſa mort, & qui avoient été preparez au Baptême par le Catechiſte, le demanderent

avec empressément. » Ne seroit-il pas à propos, leur dit le « Missionnaire, d'éprouver encore quelque tems votre constance ? Vous croyiez trouver « votre parent en meilleure santé, & vous le voyez prêt de « mourir. Votre foi n'en est-elle « pas ébranlée, & n'auroit-elle « pas besoin d'être affermie ? « Comme ils redoublerent leurs instances, le Pere ne crut pas devoir leur refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur ? Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme il faisoit le même jour son instruction aux Fideles dans l'Eglise, il fut obligé de la quitter pour venir faire la récommandation de l'ame du *Retti* qui agonisoit. Tous les Chrétiens le suivirent, & la douleur fut génerale. Les larmes que le Ministre du Sei-

gneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux sanglots des nouveaux Fideles, interrompirent plusieurs fois les prieres. Enfin le malade mourut entre les bras du Missionnaire, comme il l'avoit souhaitté.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venoit de témoigner, se changea tout à coup en des transports de joye. » Que je m'estimerois heu-» reux, s'écrioit-on, de mourir » de la sorte, muni des Sacremens » de l'Eglise, & parmi le con-» cours de tant de Fideles qui » feront monter leurs prieres & » leurs aumônes vers le Ciel » pour l'ame du Défunt. La cérémonie des obsèques qui se fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ses parens nouvellement baptisez. Le corps étoit porté sur un

brancart couvert de toiles peintes, & orné de festons de fleurs & d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens suivoient deux à deux recitant à haute voix les prieres de l'Eglise. Les Gentils même en furent surpris & édifiez : car toute la piété des Infideles en de pareilles cérémonies, se réduit à accompagner le corps du Défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à se frapper les jouës & la poitrine, & à mettre un peu de ris cuit auprès du Cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de retour dans leur Village, ils eurent à essuyer des reproches amers de leurs Compatriotes. » Qu'étoit-il nécessaire, disoient-ils, de porter si « loin le cadavre d'un mourant ? « N'étoit-il pas plus à propos «

» de le laiſſer mourir au milieu
» de ſa famille, que d'aller inu-
» tilement implorer le ſecours
» d'un étranger ! ſa mort n'eſt-
» elle pas une preuve de la co-
» lere des Dieux auſquels vous
» l'avez fait renoncer ? Vous
» parlez en aveugles, répondi-
» dirent les Fideles, c'eſt le ſa-
» lut de l'ame de notre frere
» que nous ſommes allez cher-
» cher, & non pas la ſanté de
» ſon corps. Si vous aviez été
» témoins comme nous, de la
» charité avec laquelle on l'a
» traitté pendant quatre mois
» qu'a duré ſa maladie, vous
» prendriez des ſentimens plus
» favorables à la Loi chrétienne,
» & vous vous garderiez bien
» de blâmer notre conduite.

Ces reproches mêlez de rail-leries & d'inſultes que les Gen-tils faiſoient aux *Rettis* Chré-

tiens, les porterent à écrire au Missionnaire pour le prier de venir dans leur village : & afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurerent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le Baptême. Le Missionnaire se rendit à leurs prieres. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux Fideles allerent au devant de lui, escortez de soldats & des principaux de la Bourgade, avec des flambeaux & de la simphonie. Comme on avoit publié son arrivée dans les Bourgades circonvoisines, une foule de peuples se rendit au village, soit par curiosité, soit par le désir de connoître la nouvelle Loi dont ils avoient si souvent entendu parler.

Ce fut alors que les Neophytes fortifiez par la presence du

Miſſionnaire, reprocherent à leur tour aux Infideles leur aveuglement. » Nous paſſons dans vo-
» tre eſprit pour des inſenſez,
» leur dirent-ils, parce que nous
» ſuivons la Religion du vrai
» Dieu : Voilà celui qui nous l'a
» enſeignée : il eſt bien diffé-
» rent de vos Gouroux qui ne
» cherchent que votre argent.
» Celui-ci ne demande rien, & ce
» n'eſt que le déſir de nous pro-
» curer un bonheur éternel qui
» l'a attiré de ſi loin dans nos
» Contrées. Qu'avez-vous à ré-
» pondre aux ſalutaires inſtruc-
» tions qu'il nous fait ? Eſt-ce
» donc une folie de n'adorer
» qu'un ſeul Dieu ? & quelle eſt
» votre ſageſſe de croire que des
» Idoles de bronze & de pier-
» re ſoient de veritables Divi-
» nitez ? C'eſt ainſi qu'ils con-
fondoient les Idolâtres. Mais

sur tout ils ne pouvoient contenir leur joye, lorsqu'ils voyoient que les Brames qui passent pour les plus habiles du Payis, n'avoient rien à répondre aux questions que leur faisoit le Missionnaire sur divers points de Religion & de science. Pendant le peu de jours que le Pere demeura avec ses Néophytes, il baptisa plus de cinquante personnes.

Peu de jours après son départ, un mariage qui se fit dans le voisinage, mit les Fideles à une nouvelle épreuve. Le mari étoit Chrétien, & il obtint des parens de la fille qu'il épousoit, qu'on n'observeroit dans son mariage que les cérémonies prescrites par l'Eglise, sans y mêler aucune de celles qui s'observent parmi les Idolâtres : ce qui fut exécuté ponctuellement.

Le *Gourou* nommé *Chivalingam* le perſécuteur le plus déclaré du Chriſtianiſme, ſe rendit auſſi-tôt au village avec une ſuite nombreuſe de ſes Diſciples. Son deſſein étoit de faire caſſer le mariage, parce qu'il s'étoit fait ſans ſa permiſſion ; ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réüſſir, de tirer une groſſea mende. Après bien des invectives contre la Religion, il menaça de porter cette affaire au Tribunal du Prince ; il ne ſe promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux Fideles, & de faire proſcrire le Chriſtianiſme.

Praſappa-Naidou (c'eſt le nom de celui qui gouverne tout ce Payis qu'on appelle l'*Andevarou*) paſſoit pour un Prince également éclairé & infléxible. Deux exemples de ſévérité lui avoient acquis cette réputation,

Comme il visitoit une de ses forteresses, des mécontens prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours, & de lui substituer son frere dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre sa personne, & il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à *Anantabouram* qui est sa Ville Capitale. Son retour précipité rompit les mesures des Conjurez, qui furent tous mis à mort à la reserve de son frere. Une autre fois qu'il étoit en voyage, ses porteurs le croyant endormi dans son Palanquin, s'échaperent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa Cour, & il leur demanda quel châtiment méritoient

des ſerviteurs qui parloient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutez. Une juſtice ſi rigide n'eſt pas ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne ſont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de parler, alla donc à *Anantabouram* pour préſenter au Prince ſa Requête contre les Chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il ſe donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le Prince alloit à la promenade, il parut devant ſon Palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nuë à la main, & déclamant de toutes ſes forces contre les Prédicateurs de la Loi chrétienne. Le

Prince l'écouta assez froidement, & il lui fit dire que les *Saniassis Romains* ne demeuroient pas dans ses terres, qu'ils resident dans le payis de *Ballabaram* & que c'étoit là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du *Gourou*, qui ne laisserent pas d'inquiéter les nouveaux Fideles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des Marastes dont le Payis est vers la hauteur du Goa, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde, qui est habitée par les *Rettis* : elle y a porté le ravage tout récemment, & les Chrétiens y ont fait de grosses pertes soit en grains soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrace à un Chrétien, les Gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont

quitté la Religion de leurs Peres : » C'eſt, diſent ils, une pu-» nition manifeſte de nos Dieux » irritez. » Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent inſenſiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aſpirer aux ſeuls biens ſolides & veritables qui ſont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils, c'eſt de voir que les Chrétiens, nonobſtant leurs pertes, ſoulagerent par de groſſes aumônes, ceux que le fleau de la guerre avoit reduits à une extrême indigence.

Dans de ſi triſtes conjonctures ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vuë le deſſein qu'ils avoient de bâtir chez eux une Egliſe. Ils députerent deux

Néophytes à *Chruchsnabouram* Ville éloignée de 12. lieuës de leur Payis, pour representer au Missionnaire combien il étoit difficile qu'eux & leurs familles se rendissent de si loin à l'Eglise ; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre & la ferveur des Fideles augmenteroient d'une maniere sensible. C'est dequoi le Missionaire étoit bien convaincu : mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince, & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Pere se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catechiste pour lui presenter des raisins de sa part : Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il y est extrêmement rare. Le Prince reçut le present avec de grands témoignages d'estime pour le Pere, & il lui fit dire

qu'il ſeroit ravi de le voir. Ce favorable accueil raſſura les eſprits, & le Miſſionnaire après avoir imploré le ſecours de Dieu par l'interceſſion de ſaint Joſeph, ne ſongea plus qu'à ſe rendre dans le payis de *l'Andevarou.*

Le Prince ne fut pas plûtôt informé de ſon arrivée, qu'il dépêcha ſon premier Miniſtre pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flambeaux & au ſon des inſtrumens. Des *Maldars* (ce ſont des ſoldats Maures) ſe trouverent ſur ſa route pour le prier de hâter ſa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le Prince étoit dans ſa grande ſalle d'audience : c'eſt une eſpece de théatre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toict qui eſt

une platteforme, est soûtenu par de hautes colomnes : le parterre qui est vaste & à découvert, est embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théatre, & l'autre à 60. pieds environ plus loin au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le Prince étoit assis, appuyé à la maniere des Orientaux sur un grand coussin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard & une épée dont les poignées étoient d'agathe enrichies d'or : ses parens & ses principaux Officiers l'environnoient : les Brames occupoient le fonds de la salle, & le parterre étoit rempli de soldats & de bas officiers.

Aussi tôt que le Prince apperçut le Missionnaire, il se le-

va, & après l'avoir salué, il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le Pere refusa cet honneur, & prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catechistes qui l'accompagnoient mirent aux pieds du Prince une Sphere, une Mappemonde, & d'autres semblables curiositez. Puis le Pere fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute puissance du premier Etre, sur son immensité, son éternité, & sur la fin qu'il s'est proposée en creant l'homme raisonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement suggera aux Brames de questionner le Missionnaire sur ce qu'il pensoit de leurs Sacrifices. » Dans vos Sa-» crifices, répondit le Pere, » j'ai oüi dire que vous égorgez » des Victimes, & que vous pre-» sentez à vos Divinitez du ris,

du beure, & d'autres choſes « de cette nature. Croyez-vous « de bonne foi que Dieu ſe nour- « riſſe du ſang de ces victimes, « & qu'il ait beſoin des choſes « que vous lui offrez ? Dieu eſt « un pur eſprit, c'eſt en eſprit « & en verité qu'il veut être a- « doré : l'honneur, la loüan- « ge, l'amour, voilà le tribut « qu'il exige de ſes Créatures. « C'eſt-à-dire, interrompit le « Prince, que nos Sacrifices ne « conviennent pas à la Majeſté « de Dieu. Mais je voudrois « bien ſçavoir, pourſuivit-il, « quel eſt votre ſentiment ſur « les métamorphoſes de nos « Dieux. Commençons par cel- « les de *Rama*. «

On trouve dans vos Hiſtoi- « res, répondit le Pere, que « *Vichnou* s'eſt métamorphoſé « en un homme que vous appel- «

» lez *Rama*, pour tuer le Geant
» *Ravenen*. Sans entrer dans les
» abſurditez que renferme cette
» fable & qui choquent le bon
» ſens, quelle idée auriez-vous
» d'un puiſſant Roi qui ſe met-
» troit à la tête d'une nombreu-
» ſe armée pour aller combat-
» tre une mouche ! Dieu qui
» d'une ſeule parole peut faire
» rentrer ce vaſte Univers dans
» le néant d'où il l'a tiré, avoit-
» il beſoin de tant d'appareil
» pour ſe défaire d'un ſeul hom-
» me ? à quoi bon cette multi-
» tude d'Ours & de Singes que
» vous donnez pour eſcorte à
» votre *Rama* ?

» Comprenez-vous ce qu'il
» dit, répliqua le Prince en s'a-
» dreſſant aux Brames ; puis re-
» gardant le Miſſionnaire, en ſera-
» t'il, dit-il, de même des autres
» métamorphoſes ? Prince, ré-

pondit le Pere, ma réponse « ne sera pas du goût de bien « des personnes, & elle pourra « peut-être les aigrir. Que cela « ne vous inquiéte point, re- « partit le Prince; je sçai que « vous faites profession de dire « la verité : expliquez-vous li- « brement. Peut-on se persua- « der, poursuivit le Missionnai- « re, qu'un Dieu se soit méta- « morphosé en Lion, en Pois- « son, en Pourceau ? Telle est « donc la majesté des Dieux « que vous adorez ! » Il s'éleva alors un murmure confus dans l'assemblée : le Prince de son côté affectoit un air sévere, & gardoit un profond silence. » J'ose me promettre, continua le Pere en regardant le Prince, que vous serez de mon « sentiment : N'examinons « point quelle créance méritent « ceux qui ont composé l'His- «

» toire de ces Métamorpho-
» ſes : que la ſeule verité ſoit no-
» tre regle : ſi pour vous don-
» ner quelque idée de ce que je
» ſuis, je paroiſſois devant vous
» ſous la figure d'un pourceau,
» & affectant les geſtes de cet
» animal, pour qui paſſerois-je
» dans votre eſprit ? Le Prince fit ſigne au Pere d'en demeurer là. Puis ſe tournant vers les Brames qui ne pouvoient diſſimuler leur embarras, » Paſſez,
» leur dit-il, à l'article des *Ve-*
» *dams*, c'eſt-à-dire, des Loix
» divines. Les Indiens en reconnoiſſent quatre, qu'ils ſuppoſent être ſorties des quatre viſages de leur Dieu *Brama*.

» Vous me feriez plaiſir, dit
» le Miſſionnaire en parlant aux
» Brames, de m'expliquer ce
» que vous entendez par Loi di-
» vine. Votre malheur, ou plûtôt

tôt votre orgueil fait que vous « n'examinez rien à fond : « vous vous contentez de re- « citer quelques vers que vous « avez appris dans les écoles, « & dont le sens vous est le plus « souvent inconnu. Les plus sin- « ceres d'entre vous avoüent de « bonne foi qu'il y a plusieurs « choses dans vos *Vedams* qui « blessent la raison, & qu'un « homme d'honneur ne peut li- « re sans rougir. De telles infa- « mies peuvent-elles sortir de « la bouche d'un Dieu ? mais, « ajouta-t'il, voici le point « décisif : une de vos loix « apprend à faire des malefi- « ces, à jetter des sorts, « & à les lever : une pareil- « le loi peut-elle venir du « vrai Dieu ? » Les Brames se recrierent, disant que leur Loi ne contenoit pas des secrets magi-

ques. » La choſe eſt vraie, dit » le Prince, & il ſeroit inutile » de la déſavoüer. On agita pluſieurs autres queſtions qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience le Pere s'adreſſant au Prince: » Je ne » ceſſerai point, lui dit-il, de » prier Dieu pour votre perſon- » ne : je ne vous ſouhaite point » de plus grands biens tempo- » rels, le Ciel vous en a com- » blé. Mais il y a des biens d'u- » ne autre nature & qui ſont » éternels : ce ſont ceux-là que » je conjurerai la divine Provi- » dence de ne pas vous refuſer. Un Brame croyant faire ſa cour, dit ſur cela en interrompant le Pere ; » Que ces prétendus biens » ſoient votre partage ; pour » nous, nous ſouhaitterons dans » ce monde au Prince une for- » tune encore plus floriſſante

que celle dont il joüit. Vous « avez tort, reprit le Prince, « ce partage seroit trop inégal : « je souhaitte avec le secours « de ses prieres d'avoir quelque « part aux biens du Ciel. » Il y avoit plus d'une heure & demie que duroit la dispute : le Pere prit congé du Prince qui se leva en joignant les mains devant la poitrine, & faisant une profonde inclination de tête. Le Pere se retira dans le Logis qui lui avoit été assigné, & il y passa la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le chercher pour le conduire au Palais : il y alla accompagné de ses Catechistes. Le Prince sortit de son appartement & vint au devant de lui. Je suis un étranger, dit le Pe- « re, & je ne mérite pas cet « honneur. Un étranger, reprit «

» le Prince ! ce n'eſt pas ainſi » que je vous regarde: je vous ho- » nore comme je ferois mon pro- » pre *Gourou*. Il fallut pour obéïr » au Prince que non ſeulement le Pere, mais encore les Catechiſtes entraſſent les premiers dans la ſalle d'audience. L'aſſemblée y étoit encore plus nombreuſe que le jour précédent. La diſpute avec les Brames roula preſque toute ſur les même points de controverſe. Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que le Prince refuta lui-même les raiſonnemens des Brames, & il le fit avec vivacité & ſans nul menagement.

A ces marques d'affection que témoignoit le Prince : » Sei- » gneur, lui dit le Pere, il faut que » vous ſoyez bien convaincu de » la bonté de la cauſe que je » ſoûtiens, puiſque vous me ſuſ-

citez tant d'adversaires : je me « promets de vos lumieres & de « votre équité que vous vous « intereſſerez pour ma défenſe. « Je vous ſeconderai, repliqua le « Prince avec un viſage ouvert. « Enſuite s'adreſſant aux Bra- « mes, vous convenez avec le « *Saniaſſi-Romain*, dit-il, de la « neceſſité d'un ſeul premier « Etre, & cependant vous ne « pouvez nier que nous admet- « tons trois Dieux. Vous, pour- « ſuivit-il, s'adreſſant à un *Vich-* « *nouviſte*, vous dites que ce pre- « mier Etre eſt *Vichnou* : & vous, « parlant à un autre, vous ſoû- « tenez que c'eſt *Brama* : moi « ſelon les principes de ma ſec- « te je maintiens que c'eſt *Iſſou-* « *ren*. Convenons d'abord entre « nous quel eſt ce ſouverain E- « tre, & nous diſputerons en- « ſuite contre le *Saniaſſi*. Ces «

» trois Divinitez, reprirent les » Brames, n'en font qu'une seule. Cela ne peut pas être, dit » le Prince, nous lisons dans » nos Histoires que de cinq têtes que vous attribuez à *Brama*, *Issouren* lui en a coupé » une, & nous ne sçavons pas » qu'il ait eu le pouvoir de reproduire cette tête coupée. » De pareilles absurditez, reprit le Pere, ne prouvent-elles pas manifestement la fausseté de ces chimeriques Divinitez ?.

On reprit ensuite ce que le Pere avoit dit le soir précédent, que les quatre *Vedams* ne pouvoient pas être appellez des Loix divines. » Quelle est donc cette » Loi que vous dites être la seule divine, demanderent les » Brames ? Le Prince sans donner au Pere le tems de ré-

pondre : Ecoutez, leur dit-il, « mettons-nous vous & moi au « rang de ses Disciples, & il « nous l'enseignera ; sans quoi « quel fruit retirerions-nous de « ce qu'il prendroit la peine de « nous dire ? » Le Pere fit à son tour quelques questions aux Brames sur la nature de l'ame : Le Prince qui s'apperçut que ces questions les embaraſſoient : » Vous leur demandez, dit-il, ce que « c'est que l'ame, faites-les con- « venir d'abord qu'ils en ayent « une : du moins je sçai que « toute l'occupation de leur a- « me est d'inventer des moyens « d'abuser les Peuples & d'en « tirer des aumônes. Vous vou- « lez dire sans doute, ajouta le « Pere, que leur ventre leur « tient lieu d'ame & de Divi- « nité. »

Ce n'est point pour disputer, «

» reprit le Prince, que je vous ai
» fait appeller aujourd'hui : c'eſt
» pour vous demander une gra-
» ce : faites-moi le plaiſir de vous
» établir dans ma Ville capitale,
» je ſerai bien aiſe de vous entre-
» tenir de tems en tems. Le Pere
après l'avoir remercié de ſes
bontez, lui témoigna que ſa
profeſſion de *Saniaſſi* ne s'accor-
doit pas avec le fracas & le tu-
multe d'une grande Ville. »Vous
» ne ſerez importuné, dit le
» Prince, qu'autant que vous le
» voudrez, j'y donnerai bon or-
» dre, & moi-même quand j'i-
» rai vous voir, ce ſera ſans au-
» cune ſuite : cependant je ne
» veux pas vous gêner, & vous
» êtes le maître de choiſir dans
» toute l'étenduë de mes Etats
» le lieu qui vous conviendra
» le mieux ; mon inclination
» ſeroit que vous demeuraſſiez

dans ma Capitale. » Le Pere le pria de trouver bon que pour le present il bâtît une Eglise à *Madigoubba* où il avoit plusieurs Disciples, que ce Village n'étant qu'à deux lieuës de la Capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le tems de cette audience le Prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, & voyant le Missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vû assis. C'est par ces distinctions qu'un Prince idolâtre témoignoit à toute sa Cour, le respect qu'il avoit pour la Loi du vrai Dieu & pour le dernier de ses Ministres. Avant que de le congédier, il lui fit voir quelques curiositez qu'il avoit dans son Palais, & il fit promener

ſes chevaux richement caparaçonnez. Il allâ enſuite à la promenade, & appercevant un des *Rettis* Chrétiens : » Faites bâ-» tir au plûtôt, lui dit-il, la » maiſon du *Saniaſſi-Romain* : je » vous permets de faire couper » tout le bois qui vous ſera né-» ceſſaire. Un moment après l'ayant fait rappeller : » Je n'ai » conſenti qu'avec peine, ajoû-» ta t'il, que le Miſſionnaire fi-» xât ſa demeure dans votre vil-» lage : puiſque vous avez le » bonheur d'être du nombre » de ſes Diſciples, je vous re-» garde come mes enfans : mais » joignez vos prieres aux mien-» nes, pour l'engager à demeu-» rer dans ma Capitale. J'ai » encore à lui parler, avertiſ-» ſez-le de ne pas partir ſi-tôt.

Au retour de la promenade, il renvoya au Palais la Princeſſe

avec ses Elephans, ses chevaux, & la plus grande partie de sa Cour, & il se rendit en palanquin accompagné de ses seuls Gardes au logis du Missionnaire. Après les avoir fait retirer pour être seul avec le Pere, il lui dit : » Il n'y a qu'un article qui m'arrête. Si vous me « le passez, je me fais dès-à- « present votre Disciple. Je porte le *Lingam*, comme vous « voyez ; « (c'étoit un bijou d'or enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingam* : il le portoit attaché à sa veste, comme les Chevaliers portent la Croix de leur Ordre) » Je suis bien éloigné de croire, ajoûta-t'il, « que ce soit une Divinité ; je « ne lui fais point de sacrifices ; « mais vous sçavez que c'est la « marque qui distingue ma Cas- «

» te : si je le quittois, je passerois
» pour un insensé, & je revol-
» terois contre moi toute ma
» famille.

» Prince, lui répondit le Mis-
» sionnaire, la chose vous pa-
» roît impossible, mais le Dieu
» que je vous prêche peut faire
» de plus grands miracles. Non,
» repliqua le Prince, le Dieu que
» vous adorez me sauvera ou
» me damnera avec le *Lingam*. Je
» regarde les Temples & les Ido-
» les comme de la bouë ; je les
» ferai renverser, si vous le ju-
» gez à propos, mais pour ce
» qui est du *Lingam*, je ne le
» quitterai jamais. Le Pere les larmes aux yeux prit les mains du Prince, & les serrant étroitement ? » Ce n'est pas encore, lui
» dit-il, dequoi il s'agit : don-
» nez-vous la peine & le loisir
» de réfléchir sur les importan-

tes veritez que je vous annonce : Dieu vous donnera la force d'exécuter ce qu'il vous inspire par le foible organe de son Ministre : il ne vous a pas créé pour vous précipiter dans les flammes de l'enfer : sa grace dissipera toutes vos craintes, si vous la demandez avec confiance : mes Disciples & moi nous le prierons sans cesse de vous accorder ce puissant secours. »

A ces paroles il parut s'appaiser : puis changeant de discours : » Pourquoi refusez-vous, dit-il, de fixer ici votre demeure : je vous l'ai déja dit que vous ne serez point interrompu dans vos saints exercices : votre plaisir, dites-vous, est d'être avec les pauvres, pour leur enseigner le chemin du Ciel ; sçachez que je ne regar-

» de pas cet éclat qui m'envi-
» ronne, ni ces biens que je
» poſſede, comme quelque cho-
» ſe qui m'appartienne : je ne les
» ai point apportez en naiſſant :
» ils ne me ſuivront point après
» ma mort : mon pere poſſe-
» doit ces biens, & ils ne l'ont
» point garanti du tombeau ;
» j'en jouis maintenant, & d'au-
» tres les poſſederont après moi :
» ainſi regardez-moi comme un
» pauvre, & ne me refuſez pas
» la grace je vous demande.

Des reflexions ſi chrétiennes de la part d'un Prince Idolâtre ſurprirent les Néophytes qui étoient préſens. » Le vrai Dieu,
» répondit le Pere, qui vous
» met dans le cœur de ſi gene-
» reux ſentimens, a ſans doute
» de grands deſſeins ſur votre
» perſonne. Vous voulez que je
» bâtiſſe ici un *Matam*, (c'eſt le

nom qu'on donne à nos Egli- « ſes) j'y conſens, & j'eſpere que « Dieu en tirera ſa gloire. Du « moins je pourrai vous entrete- « nir plus ſouvent de ſes divines « perfections, & de l'importan- « ce qu'il y a de travailler ſerieu- « ſement à votre ſalut. »

Le Prince ne pouvant diſſimuler ſa joye, renouvella aux *Rettis* Chrétiens la permiſſion qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois néceſſaires pour la conſtruction de l'Egliſe, ſans épargner même les arbres de ſon jardin de plaiſance qui eſt à *Madigoubba*. Plaiſe à la divine miſericorde de benir de ſi heureux commencemens, & de fortifier ce Prince contre les obſtacles qui s'oppoſeront à ſa converſion.

J'avois encore, Monſieur, d'autres particularitez à vous

mander : mais j'apprends à ce moment la mort du Pere de la Fontaine notre Superieur general. Quelle perte pour cette Miſſion ! Dieu nous l'enleve dans un tems où ſa preſence ſembloit être le plus néceſſaire. Sa douceur, ſon humilité, ſes manieres affables & obligeantes lui avoient gagné le cœur des François & des Malabares. Les Egliſes qu'il a fondées dans cette Miſſion, ſeront des monumens durables du zele dont il brûloit pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames. Madame la Vicomteſſe d'Harnoncourt ſa mere lui faiſoit tenir chaque année une aumône conſiderable, qui le mettoit en état de fournir aux frais qui ſont indiſpenſables, lorſqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Miſſion. La Miſſion de Carna-

te, sur tout celle qui est en deça des Montagnes, le regarde avec justice comme son Fondateur. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, & plus de tranquilité d'ame, qu'il en a fait paroître dans diverses persécutions qu'il a euës à soûtenir. Dans celle de *Ballabaram*, sa douceur charma tellement les soldats envoyez pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changez en d'autres hommes, & que se jettant à ses pieds, ils lui demanderent pardon des indignitez qu'ils avoient exercées à son égard. Dans une autre persécution où l'on avoit soulevé toute la Ville contre les Missionnaires & les Chrétiens, un seul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des veritez de la Religion; & sur le rapport qu'il en fit au Prince,

il y eut défenſe d'inquiéter les nouveaux Fideles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Egliſe de *Devandappallé* que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Superieur general, il ne penſoit qu'à ramener les eſprits prevenus, ſans perdre de vûë cette Miſſion qui étoit le principal objet de ſes ſoins. Il eſperoit l'affermir davantage, & il portoit ſes vûës encore plus loin afin d'étendre de plus en plus le Royaume de JESUS-CHRIST; ſi vous pouviez être le témoin de la douleur que reſſentiront les Fideles, lorſqu'ils apprendront la mort de leur cher Pere en JESUS-CHRIST, vous jugeriez mieux quelle eſt la grandeur de notre perte. Adorons les juſtes juge-

mens de Dieu ; & conformons-nous à sa trés-sainte volonté. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, &c.

SECONDE LETTRE DU PERE LEGAC,

Au même.

A Ballabaram, ce 12. Janvier 1722.

MONSIEUR,

La P. de N. S.

JE continuë à vous faire part du progrès que fait la Religion dans cette Miſſion naiſſante du Carnate. La connoiſſance que

j'ai de votre zele pour l'établissement de la Foi dans ces Contrées barbares me persuade, qu'en cela je reponds le mieux que je puis à vos intentions & aux bontez dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la Nation Françoise dans l'Inde.

Je finissois la derniere Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le recit de la protection dont *Prasappa-Naïdou* (c'est le Prince qui gouverne le Payis d'*Andevarou*) favorisoit les prédicateurs de l'Evangile. Je vous ai mandé que non seulement il avoit permis de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction de cette Eglise. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la Foi.

Auſſi les *Daſſeris*, fideles adorateurs de *Vichnou*, * ne cherchoient qu'une occaſion de faire éclater la fureur dont ils étoient tranſportez.

L'abſence du Miſſionnaire qui viſitoit les autres Chrétientez, fut le ſignal de leur revolte. Ils s'aſſemblerent en grand nombre à *Cloumourou*, où il y a pluſieurs familles de Chrétiens : ils prétendoient piller les Maiſons des Néophytes, aller enſuite à *Madigoubba*, qui n'eſt qu'à une demie lieuë de ce village, & mettre le feu aux materiaux qu'on employoit à bâtir l'Egliſe.

En effet le *Retti* qui eſt le Chef des Chrétiens de cette Contrée, revenant dans ſa maiſon, la trouva inveſtie par ces ſéditieux, & il eut bien de

* Fauſſe Divinité du Payis.

la peine à percer la foule. Sans entrer en de Vaines disputes il cita les plus distinguez d'entre les *Dasseris* devant les Brames du Village : puis interposant le nom du Prince, selon la coûtume du Payis ; » je remets, « leur dit il, mes biens entre « vos mains, vous en serez respon- « sables. »

Cet expedient réüssit : Les Brames firent comprendre aux *Dasseris*, qu'on ne leur demandoit que le tems nécessaire pour informer le Prince, qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du Prince, vint dès le soir même. Des Maures dépêchez de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allerent en foule : les *Dasseris* de la Ville se jo-

gnirent à ceux des villages : les Brames soit *Vichnouvistes*, soit *Linganistes*, qui sont en grand nombre, intervinrent dans la cause commune : les soldats & les marchands grossirent le parti : enfin le nombre s'accrut de telle sorte, que le Prince qui apperçut leur multitude, quitta le dessein d'aller à la promenade, & rentra dans son Palais.

Un Officier fut envoyé de sa part aux *Dasseris* : » Le Prince, leur dit-il, a connoissance des accusations que vous » formez contre les Chrétiens : » ils brisent vos Idoles, ils déclament contre vos Divinitez, » ils suivent une Religion qui » anéantit les coûtumes de vos » ancêtres : voila le sujet de vos » plaintes. Le Prince est trop juste pour ne pas reserver une

oreille

oreille aux accusez; faites venir « vos plus célebres Docteurs, & « dès que le *Saniassi Romain* sera « de retour, vos contestations se « termineront dans une dispute « reglée; le Prince veut lui-même en être le juge.

Le Missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à *Ballabaram*; il crut qu'il ne devoit pas differer de se rendre auprès de ses chers Néophytes. A son passage par *Darmavaram* qui est une ville considerable, les Chrétiens, à qui il communiqua le dessein où il étoit d'aller droit à la Capitale, lui repreſenterent qu'il n'étoit pas de la prudence dans une pareille conjoncture de se livrer entre les mains d'un Prince Gentil; que bien qu'il ait paru être dans des sentimens favorables à la Reli-

gion, il étoit à craindre qu'une émeute si generale n'eût changé les inclinations de son cœur; que du moins avant que de rien tenter dans une affaire si délicate, il sembloit être plus à propos d'en conferer avec les Chrétiens de *Madigoubba*, & de sonder la disposition presente du Prince. Le Pere répondit à ces representations que son parti étoit pris, & que le reste il l'abandonnoit aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram* : dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le Prince par un de ses Catechistes de lui accorder un moment d'audience. » Vous me trompez, dit le Prin» ce, il n'est pas possible que le » *Saniassi-Romain* soit icy. Il est » à la porte de la Ville, ré» pondit le Catechiste, où il » attend vos ordres. Lui faut-il

un ordre, repliqua le Prin- «
ce, pour venir dans sa maison? «
Ne sçait-il pas que ce qui m'ap «
partient est à lui: Allez, dit-il à «
un de ses Brames, lui marquer la «
joye que j'ai de son arrivée, & «
l'impatience où je suis de le «
voir.» Le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime & d'amitié plus grandes qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussi tôt appeller les Brames, & il engagea la dispute, où on traitta les mêmes questions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma premiere Lettre. Le Pere s'étendit fort au long sur les perfections du premier Etre, & il fit voir d'une maniere palpable, que nulle de ces perfections ne convenoit aux Divinitez adorées dans l'Inde.

N'entrez point, dit le Prin «
ce, dans un plus grand detail; «

» ce que vous me dites ſur ce-
» la il y a trois mois, m'eſt en-
» core preſent à l'eſprit. Vous
» êtes obligez, continua-t'il en
» s'adreſſant aux Brames, de
» convenir que *Vichnou* s'eſt
» métamorphoſé en pourceau :
» le *Saniaſſi-Romain* vous le re-
» procha dans la derniere diſ-
» pute. Faites-moi voir que cet-
» te métamorphoſe eſt bien-
» ſéante à la Divinité, & alors
» je conviendrai avec vous de
» tout le reſte. Mais comme
» cela n'eſt pas facile à prou-
» ver, avoüons de bonne foi
» que nos Hiſtoires ne ſont qu'un
» tiſſu de fables.

» *Vichnou* ſe metamorphoſa
» de la ſorte, répondirent les
» Brames, pour exterminer un
» fameux Geant. Ne prenons
» pont le change, dit le Miſ-
» ſionnaire ; il ne s'agit pas icy

de la cause de la metamorphose, mais de l'indecence ou « plûtôt de la folie qu'il y a « d'attribuer cette metamorphose à la Divinité. Ne les « pouſſez pas davantage, reprit « le Prince en ſouriant : puis « s'étant apperçu qu'un Brame *Vichnouviſte* parlant au Pere, « ſe ſervoit de termes peu reſpectueux ; il lui en fit une ſevere reprimande. Souvenez-vous, « lui dit-il, qui eſt celui à qui « vous parlez ; & ayez égard « au lieu où vous êtes. Le Pere « prit de là occaſion de toucher un point qui regarde ces « prétendus Docteurs : il eſt étrange, dit-il, de voir juſqu'où va l'orgueil des *Gouroux* « dans cette partie de l'Inde : « il y en a qui entrant dans la » maiſon de leurs Diſciples, ſe « font laver les pieds par le «

» chef de famille, & qui enſui-
» te diſtribuent cette eau à boi-
» re comme une choſe ſacrée.
» La ſainteté de mon état m'em-
» pêche de reveler icy certains
» Myſteres d'iniquité....

A ces paroles le Pere s'apperçut de quelque alteration ſur le viſage du Prince, parce que c'eſt ſur tout dans la Caſte des *Linganiſtes* que ces infames pratiques ſont en uſage; c'eſt-pourquoi il n'inſiſta pas davantage ſur cet article, d'autant plus qu'on comprenoit aſſez ce qu'il vouloit dire. » Il n'y a
» point d'artifice, pourſuivit-il,
» que vos *Gouroux* n'employent
» pour mettre à contribution
» leurs Diſciples. Que quelques-
» uns d'eux leur repreſentent
» leur miſere & leur pauvreté;
» n'ont-ils pas le front de leur
dire qu'ils n'ont qu'à emprun-

ter de l'argent, & mettre en « gage leurs femmes & leurs « enfans ? De tels Docteurs, « conclut le Missionnaire, ne « ressemblent-ils pas plûtôt à « des sergens qu'à des Peres ?

Vous avez raison, inter- « rompit le Prince, la qualité « de sergens leur convient ad- « mirablement bien, car ils en « font les fonctions. Puis adres- « sant la parole à un *Gourou* « Vichnouviste nommé *Aja-* « *rioulou*, pouvez-vous vous ins- « crire en faux contre ce que « dit le *Saniassi-Romain* ? Quoi « donc, répondit le Gourou a- « vec émotion, voudroit-il nous « réduire à la mendicité ? Non, « repliqua le Missionnaire, mais « je voudrois qu'une sordide a- « varice ne vous portât pas à « faire des vexations indignes « de votre ministere. »

Sur la fin de cette audience le Miſſionnaire voyant que le Prince ne lui diſoit mot de l'émeute que les Daſſeris avoient excitée à ſon occaſion, crut devoir le prevenir en général ſur les oppoſitions qu'on formoit de toutes parts contre le Chriſtianiſme. » Il n'eſt pas ſurprenant, lui dit-il, que la verité » trouve tant de contradicteurs. » L'homme naturellement ennemi de la contrainte, ne » peut ſouffrir qu'on s'oppoſe » au penchant qui l'entraîne » vers le mal : le vice, ainſi » que l'a dit un de vos Poëtes, » paroît à l'homme de l'ambroſie, & la verité lui ſemble du poiſon. Si la Religion du » vrai Dieu toleroit un ſeul des » vices qui ſont autoriſez par » les differentes Sectes de ce » Payis, je pourrois me promet-

tre de trouver un grand nombre de Partisans & de Disciples : mais comme cette Religion est si sainte & si pure, qu'elle condamne jusqu'à l'apparence même du vice, faut-il s'étonner qu'on s'efforce de la décrier, & que tant d'ennemis s'élevent contre ses Ministres ? Ma confiance est dans la protection du vrai Dieu que j'adore, & dont je publie la sainte Loi. C'est le seul intérêt de sa gloire qui m'a fait quitter mon Payis, pour venir vous enseigner le chemin du Ciel. C'est son bras puissant qui me soûtiendra contre les efforts de tant d'ennemis. Sans ce secours dont je m'appuye, aurois-je la temerité, seul comme je suis, d'entrer en lice avec une si grande multitude, & de m'exposer à un danger

» continuel de perdre la vie ?
» C'eſt le ſeul bien qu'on puiſſe
» me ravir, & je m'eſtimerois
» heureux de le ſacrifier mille
» fois en témoignage des veri-
» tez que je vous annonce. C'eſt
» ce vrai Dieu, Prince, dont je pu-
» blie les grandeurs, qui ſuſci-
» te des hommes amateurs de la
» verité, pour prendre en main
» ſa défenſe, & la ſoûtenir de
» leur autorité. C'eſt à ce ſeul
» vrai Dieu que je ſuis redevable
» des marques d'affection dont
» vous m'honorez, & de la per-
» miſſion que vous m'avez don-
» née de bâtir une Egliſe dans
» vos Etats. Que dites-vous, ré-
» pondit le Prince, quels avan-
» tages n'ai-je pas reçu moi-mê-
» me depuis que vous êtes ve-
» nu à ma Cour ? Votre entrée
» dans mes Etats n'a-t-elle pas
» été pour moi une ſource de

prosperitez & de bénédictions? «

Vous avez sçu, Monsieur, que dans le tems que les Dasseris nous enleverent notre Eglise de *Devandappallé*, M. de saint Hilaire qui s'intéresse avec tant de zele pour le progrès de la Foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcade qui nous fit rendre notre Eglise, & appaisa tout-à-fait l'orage. Le Missionnaire jugea à propos de montrer au Prince cette patente, dont voici la teneur.

Ladoutoulla Cam Nabab à tous les *Fosdars Rajas*, *Quelidars*, *Paleacandloux*, & autres Ordres. Les *Saniassis Romains* ont des Eglises dans le payis de Carnate, où ils sont obligez de voyager pour instruire leurs Disciples : ce sont des penitens qui font profession d'enseigner la verité, & dont la probité

nous eſt connuë. Nous les conſiderons & nous les affectionnons : c'eſt pourquoi notre volonté eſt qu'eux & leurs Diſciples ſoient traittez par tout favorablement, ſans qu'on leur faſſe aucune peine. Tel eſt l'ordre que nous donnons.

Le Prince en finiſſant la lecture de cette patente: »Quels ſe» roient les enfans du Demon, » dit-il, qui voudroient inquié» ter de ſi grands hommes ? Je » me flatte, répondit le Pere, » que quand vous connoîtrez » encore mieux la ſainteté de la » Loi Chrétienne, vous m'ho» norerez d'un ſemblable té» moignage. C'eſt à moi à en re» cevoir de vous, reprit le Prin» ce d'un air obligeant. Après quoi il réïtera ſes ordres afin qu'on continuât de fournir ce qui ſeroit néceſſaire pour la

construction dela nouvelle Eglise, & il ajoûta en congediant le Missionnaire qu'il vouloit assister à la premiere fête qui s'y célébreroit.

Comme le Pere étoit occupé à conduire le bâtiment de son Eglise, il reçut une Lettre que lui presenterent deux Députez d'un Prince Maure Gouverneur de *Manimadougou* petite ville éloignée de 18. à 20. lieuës de *Madigoubba*. Ce Gouverneur est homme d'esprit & curieux. Ayant appris qu'un *Saniassi-Romain* enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaittoit de le voir & de l'entretenir; c'est ce que contenoit sa Lettre qui étoit écrite sur du papier semé de fleurs d'argent. En voici à peu près les termes.

Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, *Cam*, Gouverneur de la Ville & Forteresse de *Manimadougou*,

je fais la réverence en preſence des pieds de celui qui brille de toute ſorte de belles qualitez, qui eſt dans la plus haute contemplation de la Divinité, qui enſeigne la Loi du ſouverain Maître de toutes choſes..... Il y a long tems que j'ai un extrême deſir de joüir de votre preſence : & il n'y a que vous qui ſçachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux perſonnes que je vous envoye tâcheront de découvrir quelle eſt votre volonté, je finis en faiſant pluſieurs profondes révérences.

Le Pere qui ſçavoit que cette démarche du Prince Maure n'avoit pour principe que ſa curioſité naturelle, & qu'il n'y avoit nulle eſperance de lui faire goûter les veritez du Chriſtianiſme, lui fit la réponſe ſuivante.

Le Docteur de la Loi du vrai Dieu donne sa bénédiction à *Secou - Aboulla - Rahimou* &c. J'ai reçu avec toute la joye de mon ame la Lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le Ciel & la Terre, & qui le gouverne par sa toute - puissance, je ne suis pas le maître de disposer de moi - même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerai par la priere, quels sont les ordres & la volonté du souverain Maître que j'adore, & alors je tâcherai de contenter pleinement le desir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour la conservation de votre personne.

Peu de jours après il reçut une autre Lettre de la femme

du Nabab de *Chirpi* : elle avoit déja envoyé deux fois le même exprès à *Ballabaram*, où elle croyoit qu'étoit le Miſſionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le Pere s'en excuſa ſur l'obligation où il étoit de viſiter ſes différentes Chrétientez. Cette réponſe ne l'ayant pas ſatisfaite, elle lui écrivit une ſeconde Lettre plus preſſante que la premiere, & pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une Egliſe dans l'étenduë de ſon Gouvernement, le laiſſant le maître de choiſir ou *Chirpi*, ou *Colalam*, ou *Cotta Cotta*, qui ſont de grandes Villes & fort peuplées.

Le Miſſionnaire ne crut pas devoir ſe rendre aiſément à ſes ſollicitations, ſoit parce qu'il y a toujours du riſque à ſe livrer entre les mains des Maures,

soit par le peu d'esperance qu'il y a de les convertir. Il prit le parti d'envoyer un de ses Catechistes pour la sonder, & pour découvrir, s'il pouvoit, quel étoit son dessein. Mais sans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit qu'elle avoit des choses à dire au *Saniassi-Romain* qu'elle ne pouvoit confier à personne ; qu'elle le prioit de considerer qu'il n'étoit pas de la bienséance, qu'une femme de son rang sortît du Palais sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le Pere touché de ces raisons se rendit le lendemain à *Cotta Cotta* & il fut aussi tôt conduit dans l'appartement de la Princesse Maure. C'étoit d'abord une pretenduë maladie sur laquelle elle vouloit le consulter. Il répondit qu'il n'avoit

nulle connoiſſance de la medecine, & que ſa profeſſion étoit d'enſeigner la verité. Une autre choſe lui donnoit de l'inquiétude, ſcavoir quelle étoit la ſituation de ſon fils aîné, qu'on retenoit à la Cour du Mogol, juſqu'à ce que ſon pere eût ſatisfait à une dette conſiderable. Enfin elle vint à la principale raiſon de ſon empreſſement à entretenir le Miſſionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant quelques Faquirs, (c'eſt le nom qu'on donne aux Penitens Maures) lui avoient fait dire qu'ils ſçavoient pluſieurs ſecrets, & entr'autres celui de faire de l'or. Elle les avoit fait venir, & ſur ce qu'ils dirent que malheureuſement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenſes néceſſaires pour

les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous eux : trois ou quatre mois se passerent à chercher diverses plantes, à les broyer, & à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition : ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils reduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils presenterent à la Dame deux ou trois morceaux d'or, ausquels il ne manquoit, disoient-ils, que quelques carats pour être dans sa perfection. Pour cela, ajoûterent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles & des pierres fines pendant deux

ou trois jours : mais il nous faut paſſer ce tems-là en prieres ſans manger, ſans boire, ſans parler à perſonne. La Dame eut la ſimplicité de leur confier ſes bijoux : ils paſſerent le premier jour en prieres. Mais la ſeconde nuit ils diſparurent, & emporterent les perles & les diamans qui leur avoient été confiez. La perte étoit grande, l'incertitude où étoit la pauvre Dame du traittement que lui feroit le Nabab à ſon retour, lui cauſoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laiſſée perſuader que le Miſſionnaire avoit le ſecret de faire de l'or, elle le conjuroit avec larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de ſon entêtement ſur le ſecret

imaginaire de la pierre philosophale. Le Pere eut beau dire qu'il n'entendoit rien dans cette Alchymie ; elle le pressoit encore davantage, & enfin elle fit appeller son fils qui commandoit en l'absence du Nabab, pour l'aider à vaincre sa resistance. Le fils plus raisonnable que la mere fut convaincu de la sincerité avec laquelle le Pere lui parloit, & il lui accorda la permission de se retirer.

Cependant nonobstant les bruits qui se repandoient d'une émeute nouvelle, que les Dasseris étoient prêts d'exciter, on se disposoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle Eglise de *Madigoubba*. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, le Pere envoya ses Catechistes pour le prier de sa part d'honorer la Fête de sa presen-

ce. Il y avoit quelques jours qu'il étoit dans les remedes, & qu'il ne donnoit point d'audience. Les Catechiſtes ſe retirerent dans un corps de garde à la porte de la fortereſſe, où ils paſſerent la nuit. Les *Daſſeris* s'y étoient aſſemblez, & pas un deux ne reconnut les Catechiſtes. Un de leurs *Gouroux* s'y étant rendu, ils prirent enſemble des meſures pour l'entrepriſe qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la diſpute : » Soit » enchantement, diſoient-ils, ſoit » quelque autre vertu ſecrette, » dès la premiere queſtion que » nous fait le *Saniaſſi-Romain*, il » nous ferme la bouche. Il en faut » venir à un coup de main : c'eſt » le moyen le plus court & le » plus ſeur de réüſſir. Allons en » foule à ſon Egliſe au tems de

la Fête. Ayons chacun un pe- «
tit pot de terre rempli de «
poudre (c'est ce que nous «
appellerions des grenades) «
jettons-nous tumultuairement «
dans sa maison en criant *Go-* «
vinda , *Govinda* : il est diffici- «
le que dans le désordre & la «
confusion le *Saniassi* nous é- «
chappe. Vous serez, dit le *Gou-* «
rou en leur applaudissant, vous «
serez de dignes enfans de *Go-* «
vinda, si vous réüssissez dans «
l'exécution d'un projet si bien «
concerté. »

Le Prince étoit au lit lorsqu'il aprit l'invitation qu'on lui faisoit : il voulut se lever & tenir sa parole : mais sur ce qu'on lui représenta que dans l'état où il étoit , il y avoit du danger de s'exposer au grand air, il fit venir un de ses parens avec qui il a été élevé, & il lui or-

donna d'assister à la Fête avec une nombreuse escorte de soldats, d'y tenir sa place, & d'obéïr en toutes choses au *Saniassi Romain.* Il ne laissoit pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenoient les *Dasseris* à la porte de la Forteresse ; mais il y fit si peu d'attention, que le lendemain de son propre mouvement & sans en avoir été prié, il envoya ses trompettes & ses timballes, avec quantité de feux d'artifice, pour rendre la Fête plus célebre.

Des témoignages si publics de son affection pour le Missionnaire, surprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait un grande fermeté d'ame, pour s'inquiéter si peu des mouvemens de ces séditieux : car ils sçavent se faire craindre par leur audace, par leur nombre, &

& par leur opiniâtreté à ne pas désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils employent pour cela est de faire un *Pavadam.* C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Dasseris* se fait une playe à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors & des plaques d'airain que ces mutins frappent à coups redoublez. On dresse une espece de tente pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire on le laisse là sans boire, sans manger, & même sans panser sa playe, jusqu'à ce que quelque fameux *Dassery* vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam.* Com-

me les Indiens ſont perſuadez que ſi l'on ne reſſuſcite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empreſſe à faire l'accommodement. Quand on eſt convenu de la ſomme qui doit ſe payer, les *Daſſeris* s'aſſemblent autour de la tente : les cris, les hurlemens recommencent, & on entend une multitude de voix confuſes qui appellent *Govinda*. Alors celui qui doit reſſuſciter le mort, après pluſieurs prieres, & diverſes ſingeries, comme s'il étoit poſſedé de ſon Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort ſe met auſſi-tôt à danſer avec les autres *Daſſeris* : on le conduit en triomphe dans la Ville, & la cérémonie ſe termine par un grand repas qu'on donne à ces ſéditieux, & par des pre-

sens qu'on leur fait de pieces de toile.

Les Maures ne se payent pas de ces impostures : car s'il arrive, ce qui est rare, que les *Dasseris* fassent de ces sortes de *Pavadams* dans les lieux où ils sont les maîtres, ce n'est qu'à coups de batons qu'ils font ressuscier le mort, & qu'ils dissipent le tumulte. Il seroit à souhaitter que les Indiens employassent le même remede. Jusqu'à present les *Dasseris* n'ont pas tenté la voye des *Pavadams* contre les Chrétiens, soit qu'ils craignent de ne pas réüssir par cet artifice ; soit qu'ils apprehendent, comme on le dit, que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques se passa avec un grand ordre & avec beaucoup d'édification. Le Pa-

rent du Prince assista à toute la cérémonie, après laquelle quarante personnes reçurent le Baptême. Quatre Chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Missionnaire le *Lingam*, & les autres signes d'Idolâtrie qu'ils portoient : on les instruit actuellement eux & leurs familles, & il y a lieu de croire qu'ils seront de fervens Chrétiens. Il n'y a gueres de Mission dans l'Inde où la Religion ait fait de si rapides progrès & en si peu de tems, & où les peuples paroissent plus disposez à l'embrasser. Certains engagemens les retiennent comme malgré eux dans l'Idolâtrie ; si cet obstacle peut une fois se lever, la moisson sera tres-abondante.

Aussi tôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à se mieux porter, le Missionnaire alla le

remercier de la bonté qu'il avoit euë de contribuer au bon ordre & à la célébrité de la Fête. Le Prince lui témoigna d'une maniere obligeante le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pû y assister, & il ajoûta, que les calomnies qu'on ne cessoit de répandre contre la Loi Chrétienne, se détruisoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la Cour que du fameux Sacrifice appellé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pû resister aux sollicitations des Brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la Ville, & le Prince se laissa persuader que la chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce Sacrifice. Peut-être serez-vous bien aise, Monsieur, de sçavoir les cérémo-

nies qu'on y obſerve.

Neuf jours de ſuite on ſacrifie un belier : le lieu où ſe fait le Sacrifice eſt hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, eſt aſſiſté de douze autres Miniſtres ou Sacrificateurs, tous Brames : Ils ſont habillez de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maiſon hors de la Ville dans l'endroit où le Sacrifice doit ſe faire : on y creuſe une foſſe, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raiſon, feu perpetuel : ils y jettent differentes ſortes de bois odoriferant ; ils y verſent du beurre, de l'huile, & du lait, en recitant certaines prieres tirées du livre de leur Loi. On procede enſuite à la mort du bélier : on lui lie les pieds & le

muſeau, on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la reſpiration : après quoi les plus robuſtes des Sacrificateurs lui donnent des coups de poings en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorſqu'il eſt à demi tué, le Grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, & en tire le peritoine avec la graiſſe qui ſe met ſur un petit faiſceau d'épines, qu'on ſuſpend au deſſus du feu perpetuel, en ſorte que la graiſſe venant à ſe fondre y tombe goutte à goutte. Le reſte du peritoine & de la graiſſe ſe mêle avec du beurre que l'on fait frire, & dont tous les Sacrificateurs doivent manger : on en diſtribuë pareillement aux plus conſidérables de l'aſſemblée comme une choſe ſainte. Le reſte de la victime eſt coupé par morceaux

qu'on fait boüillir, & qu'on jette par petites parties dans le feu : car il faut qu'il ne reſte rien de cette eſpece d'holocauſte. Le Sacrifice achevé on donne un feſtin à mille Brames : ce qui ſe pratique auſſi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuviéme jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville porté ſur un char qui eſt tiré par les Brames. La cérémonie ſe termine par des préſens qu'on fait aux Brames, & ſur tout au grand Sacrificateur & à ſes douze aſſiſtans. Ces preſens ſont des pieces de coton & de ſoye, & de grands pendans d'oreille d'or qui leur tombent preſque ſur les épaules : ce qui eſt la marque qui diſtingue le Grand Sacrificateur & le Grand Docteur de la Loi. La dépenſe que fit le Prince pour ce Sacrifice,

monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le Pere demanda aux Brames, quelle étoit leur intention en portant le Prince à faire cette dépense, & quel avantage elle pouvoit lui procurer. Hé quoi ! répondirent « les Brames, ne sçavez-vous « pas que le *Chorkam*, ce lieu de « délices, est la récompense de « ceux qui font faire le Sacri- « fice de l'*Egnam* ? Mais quelles « sont ces délices, reprit le Pe- « re, qu'on goûte dans votre « *Chorkam* ? Il y en a de toutes « sortes, répondirent les Bra- « mes ; mais sur tout il y a un « arbre qui fournit tous les mets « qu'on peut désirer. N'y a-t'il « rien de plus, dit le Pere ? A « cela les Brames ne répondi- « rent rien. Je vois bien, ajoû- «

» ta le Pere, que la honte vous
» retient, & vous empêche de
» me répondre. Faut-il que je
» revele icy les infamies que
» vos Hiſtoriens rapportent ſur
» ce *Chorkam* ? Croyez-vous que
» j'ignore les noms de ces qua-
» tre femmes proſtituées qui en
» font la félicité ? J'en dis aſ-
» ſez, & je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail :
» mais voulez vous ſçavoir l'i-
» dée que je me forme de vo-
» tre *Chorkam* ? je le regarde
» comme une aſſemblée d'im-
» pudiques, ou plûtôt de bêtes
» immondes, dont l'occupation
» eſt d'aſſouvir leurs brutales
» paſſions. C'eſt auſſi l'occupation
» de vos prétenduës Divinitez.
» L'hiſtoire de *Devendroudou* n'en
» eſt-elle pas une preuve auten-
» tique ? Le *Ramaïanam*, ce Li-
» vre ſi célebre parmi vous,

rapporte la malediction que le « Penitent *Caoutamoudou* lança « contre le premier Dieu du « *Chorkam* ? La métamorphose « d'*Emoudou* en chien que *Dar-* « *ma-Rasou* vouloit introduire « dans ce lieu de délices, n'est- « elle pas rapportée fort au long « dans le *Baratam*, ce quatrié- « me Livre de votre Loi ? Cent « autres histoires semblables ti- « rées de vos Livres, ne prouvent- « elles pas manifestement quel « est le caractere de vos Dieux ? « Falloit-il engager le Prince à « de si grands frais, pour le pla- « cer dans une si infame assem- « blée ? »

La fureur étoit peinte sur le visage des Brames, & fremissant de rage ils se regardoient les uns les autres, sans oser parler. Le Prince attentif à ce qui se disoit de part & d'autre, sem-

bloit ne prendre aucun parti. Sur quoi le Miſſionnaire lui adreſſant la parole : » Prince, lui » dit-il, je ne ſçaurois trahir mes » ſentimens ; votre ſilence ſur » une matiere ſi importante me » ſurprend. Je ne ſuis qu'un en- » fant, répondit le Prince, que » pourrois-je ajoûter à ce que » vous venez de dire? Puis ſe tour- » nant du côté des Brames, il » recita un vers dont le ſens é- » toit : Voila quelle eſt la ma- » jeſté des Dieux que nous ado- » rons.

» Que n'aurois-je pas encore » à vous dire, pourſuivit le Pe- » re, de ces prieres tirées du » Livre de la Loi que vous re- » citez en aſſommant à coups » de poings la victime, & de » celles que vous dites lorſqu'- » on l'écorche & qu'on lui fend » le ventre ? Un Brame qui tou

cheroit la chair du moindre « animal, passeroit chez vous « pour un infame, & cependant « c'est parmi vous un acte de Re- « ligion de manger la graisse du « bélier pendant le Sacrifice de « l'*Egnam* : vous la vendez mê- « me au poids de l'or. Que ne « dirois-je pas de ces mysteres « d'iniquité que vous cachez « avec tant de soin, & dont « j'ai une parfaite connoissan- « ce ? » Le Pere parloit d'un de leurs Sacrifices appellé *Satti pouja*, où le Démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui se pratiquoient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybele.

Ce discours qui confondoit les Brames ne pouvoit manquer de les irriter : c'est-pourquoi le Missionnaire, après avoir pris congé du Prince, leur parla

d'un ton plus affable : » Ne » croyez pas, leur dit-il, que le » reſſentiment ou l'animoſité » ait aucune part à ce que je » viens de dire. Si j'ai parlé a- » vec plus de véhémence que je » n'ai accoûtumé de faire, ne » l'attribuez qu'au deſir que j'ai » de vous faire entrer dans le » chemin du Ciel : le vrai Dieu » qui connoît mes intentions, » vous les manifeſtera un jour : » je vous regarde tous comme » mes freres, & je ſuis prêt à » donner ma vie pour le ſalut » de vos ames.

Ce fut-là la derniere diſpute du Miſſionnaire avec les Brames. Ils l'éviterent, quand l'occaſion s'en preſenta : du reſte il ne s'eſt paſſé rien de particulier juſqu'à la fête de Pâques de l'année 1720, ſi ce n'eſt quelques allarmes cauſées de tems en

cems par les *Dasseris* : car ils se sont souvent assemblez à dessein de renverser notre Eglise de *Madigoubba* : mais par la misericorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit gueres se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui étoit survenuë : mais peu après il se ravisa, dans la crainte de mortifier le Missionnaire, & il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortege de Cavaliers, de Soldats, & d'Elephans. Il avoit actuellement la fievre, & il ressentoit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies, après lesquelles il dit qu'il alloit prendre un peu

de repos, jusqu'au tems que devoit se faire la procession. On lui representa que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la procession de sa chambre. Mais tout malade qu'il étoit, il voulut par respect venir à l'Eglise.

La Procession commença sur les sept heures du soir au son des instrumens, & à la lumiere de quantité de flambeaux & de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Eglise en recitant à haute voix les Litanies du saint Nom de JESUS, de la sainte Vierge, du saint Sacrement, & de saint François Xavier. La fievre ne quitta point le Prince : cependant avant que de partir, il vint encore à l'Eglise, & en presence de ceux qui étoient à sa suite & des nouveaux Fideles, il parla de

la Religion Chrétienne en des termes pleins d'estime & de veneration. Le Pere lui presenta les *Rettis* Chrétiens, en le priant de les prendre sous sa protection. Ils me sont infiniment « chers, répondit-il, depuis « qu'ils ont le bonheur d'être vos « Disciples. »

Les douleurs que lui causoit son abcès, augmenterent de jour en jour, sans qu'on pût le soulager par aucun remede. Il se fit apporter un couteau, & il se l'ouvrit lui-même: Mais bien-tôt la playe parut incurable, & il se crut désespéré. Aussi-tôt il fit faire son tombeau, & il en donna le dessein. Tout mourant qu'il étoit, il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivoit le plan qu'il en avoit tracé. Plusieurs Princes du voisinage le visiterent : Il n'y eut

perſonne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faiſoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit ſans ceſſe. Belle leçon pour les Grands, qui même dans le Chriſtianiſme, ne peuvent ſouffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Pere dans cette triſte occaſion tâcha de lui donner des marques de ſa reconnoiſſance, & de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à ſa conſervation. Il lui envoya par un Catechiſte un peu de baume de *Capaïba*. » Ce n'eſt pas ici, dit le Prince, » un remede de mercenaire, c'eſt » un preſent d'ami. Dès le premier appareil il ſe ſentit ſoulagé, & le lendemain il dépêcha un Cavalier avec des ſoldats vers le Pere, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté ſon Palais : il étoit campé ſous des

Tentes hors de la Ville, sur un petit côteau au pied duquel etoit le mausolée qu'il faisoit construire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on descendoit par plusieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui se fermoit par une porte à deux battans, étoit destinée à mettre son corps. Sur le caveau étoit une platte-forme de pierres de taille, qui soûtenoit plusieurs colomnes, sur lequelles s'élevoit une piramide.

Il ne se peut rien ajoûter au respect & à la tendresse avec laquelle il reçut le Missionnaire. Après plusieurs honnêtetez, Ne pensez pas, lui dit-il, à « soulager mon corps : je me re- « garde déja comme enfermé « dans le tombeau. J'ai assez «

» vêcu : les maux que je ſouffre
» depuis deux ans m'ont dégoû-
» té de la vie : je ne ſuis plus
» occupé que de la penſée des
» biens éternels : c'eſt par vos
» prieres que j'eſpere les obte-
» nir. Faites-moi donc le plaiſir
» de demeurer quatre ou cinq
» jours avec moi. J'ai pourvû à
» tout, je ſçai que vous êtes
» ennemi du grand monde,
» vous ſerez dans un lieu retiré,
» où perſonne ne troublera vos
» ſaints exercices.

» C'eſt le vrai Dieu, reprit le
» Miſſionnaire, qui met dans vo-
» tre cœur de ſi ſaintes diſpoſi-
» tions. Ces preſſentimens que
» vous avez du bonheur de l'autre
» vie, ſont des graces qu'il vous
» fait & que vous devez crain-
» dre de rejetter. J'eſpere de ſon
» infinie bonté qu'il vous rendra
» la ſanté du corps, & qu'il

vous donnera le courage de « vaincre les obstacles qui s'op- « posent à la possession du veri- « table bonheur que vous dési- « rez. Ces obstacles, Prince, « ne vous sont pas inconnus : « vous avez besoin de fermeté « pour les surmonter. » Après ces paroles le Pere fut conduit dans le logement qu'on lui avoit préparé : c'étoit une grande Tente qui pouvoit contenir cinquante personnes. On l'avoit dressée sur une petite coline, vis-à-vis de celle où le Prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'estime que ce Prince avoit conçuë de la Religion Chrétienne & de ses Ministres. Le Missionnaire profita de ces dispositions favorables pour briser le reste des liens qui le retenoient dans l'Idolâ-

trie. » Ne vous y trompez pas, » Prince, lui dit-il dans un au- » tre entretien, ſans la con- » noiſſance du vrai Dieu dont » je vous ai ſi ſouvent parlé, » vous ne parviendrez jamais à » ce bonheur éternel après le- » quel vous aſpirez. Je ne re- » connois, répondit le Prince, » qu'une ſeule Divinité : eſt-il » poſſible que vous en doutiez » encore ? & incontinent après » il prononça le nom de *Chiva*. » Ah ! Prince, interrompit le » Miſſionnaire en lui ſerrant la » main, ce *Chiva* n'eſt rien » moins que le veritable Dieu : » ce qui vous abuſe, eſt que vous » lui donnez le nom de Maître » ſouverain, & c'eſt un nom qui » ne lui convient nullement : » c'étoit autrefois un homme » mortel comme vous, que vous » avez érigé en Divinité. Ce

Chiva a eu des femmes & des « enfans : & le ſouverain Maî- « tre de toutes choſes, comme « vous l'avoüez vous-même, « eſt un être ſpirituel & inviſi- « ble. Cela eſt inconteſtable, « repartit le Prince. »

Le Miſſionnaire inſiſta enſuite ſur le *Lingam* qui eſt le Symbole de cette fauſſe Divinité, & auquel ce Prince eſt ſi fort attaché. Tandis que vous le « porterez, dit-il, n'eſperez pas « d'avoir part aux biens du « Ciel ; c'eſt une verité que je « ſuis prêt de ſceller de mon « ſang. » Le Prince à ces paroles, qui devoient naturellement l'aigrir, répondit avec douceur : Hé quoi ! Croyez-vous qu'on « me ſouffrît un moment dans « le poſte que j'occupe, ſi je « quittois le *Lingam* ? Qüi Prin- « ce, reprit le Pere, du ca- «

» ractere dont je vous connois, » j'eſpere qu'avec le ſecours de » Dieu vous n'auriez rien à crain- » dre. Les Gardes qui la plûpart ſont Linganiſtes, prêtoient l'oreille à cet entretien, & le Catechiſte avoüa depuis qu'il trembloit, lorſqu'il entendit le Miſſionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le Prince y fit réflexion, car il interrompit le diſcours, & le faiſant tomber ſur ſa maladie, il dit au Pere pluſieurs fois: Vous m'avez ſauvé la vie. La mauvaiſe odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus inſupportable que mes douleurs: la ſeule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque ſorte reſſuſcité: je ne ſens plus de douleur.

En effet l'abcès s'étoit entierement vuidé: la playe étoit belle,

le, & les chairs commençoient à ſe réünir, en ſorte qu'on ne doutoit plus de ſa prochaine guériſon. Le Pere demanda la permiſſion de ſe retirer dans ſon Egliſe, mais ce ne fut que ſix jours après que le Prince ſe rendit à ſa priere avec des témoignages de la plus tendre reconnoiſſance.

Quatre jours étoient à peine écoulez, qu'il envoya un exprès au Miſſionnaire, pour lui dire que ſa ſanté ſe rétabliſſoit de jour en jour, & qu'il ſe recommandoit à ſes prieres. Ce jour là même il alla à la promenade. Au retour il voulut aller coucher au Palais, mais ſur ce qu'on lui repreſenta qu'il étoit tard, & que difficilement les équipages pourroient être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit après que les Officiers se furent retirez & qu'on eût posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta dans la tente du Prince qu'une concubine, & un jeune garçon dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant son sabre lui en déchargea un coup qui lui porta sur la joue. Le Prince s'éveilla & jetta un grand cri : elle, sans s'épouvanter, revint à la charge, & lui coupa le col. Au bruit qui se fit les Gardes entrerent dans la tente, & trouvant le Prince nageant dans son sang, ils saisirent la Concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fiere, & dit au Général des Troupes qui mettoit

la main sur elle : » Est-ce donc ainsi que vous faites la garde ? on vient d'égorger le Prince ; vous en répondrez. «

Cette femme étoit une espece de Comedienne que le Prince affectionna après l'avoir vû danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parens, il la fit consentir à demeurer dans le Palais, où il lui fit prendre le *Lingam*. Comme sa premiere femme étoit stérile, il l'épousa, & il en eut quatre enfans. Elle étoit plûtôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit donné le titre & les honneurs de seconde femme, & il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de

vie. La maladie dangereuſe du Prince lui avoit donné l'eſperance de recouvrer bientôt ſa liberté. Cette eſperance s'étant évanouïe par le rétabliſſement de ſa ſanté, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage la porterent à acheter ſa liberté par un ſi noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'eſt contenté de l'enfermer pour le reſte de ſes jours.

La mort de ce Prince fut un coup ſenſible pour le Miſſionnaire & pour les nouveaux Fideles. Il aimoit la verité, & bien qu'il fût naturellement imperieux & colere, il l'écoutoit avec docilité & avec plaiſir. Quelques uns même ſe perſuadoient qu'il avoit embraſſé la foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, ſon naturel s'étoit radouci, & qu'on ne voyoit plus de

ces exemples d'une justice sévere, avec laquelle il punissoit auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la derniere conversation que le Pere eut avec lui, le discours tomba sur le pardon des injures ; & le Missionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, & que les Princes, qui sont ses images sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. » Vous me faites plaisir, répondit-il, « je vous assure que je vais m'at- « tacher plus que jamais à ac- « quérir de la douceur & à u- « ser de clemence. Dieu vous a « donné un fonds de droiture, « lui dit le Pere dans le même « entretien, qui est une grande « disposition pour connoître & « embrasser la verité : mais à « cette connoissance vous mêlez «

» quelquefois des idées de Gen-
» tiliſme qui alterent beaucoup
» ces heureuſes ſemences. J'eſ-
» pere que quand vous ſerez par-
» faitement rétabli, vous lirez
» volontiers les Livres qui trait-
» tent de la vraie Religion : nous
» agiterons enſemble certains
» points ſur leſquels il eſt im-
» portant qu'il ne vous reſte au-
» cun doute : la diſpute les é-
» claircira. Moi, répondit-il,
» diſputer contre vous ? Je ne
» ſuis pas aſſez téméraire pour
» l'entreprendre. J'écouterai a-
» vec la ſimplicité d'un enfant
» tout ce que vous voudrez bien
» me dire pour mon inſtruc-
» tion.

On avoit raiſon de craindre que la perte de ce Prince ne fût fatale à la Religion, & que les Brames & les *Daſſeris* ne profitaſſent de cette conjoncture

pour susciter quelque nouvel orage : ceux-là parce qu'ayant été regardez jusqu'alors comme les Oracles de la Nation, ils sentoient chaque jour que leur crédit & leur réputation s'affoiblissoient : ceux-ci, parce que le nombre de leurs Disciples diminuoit, c'est-à-dire, que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frere successeur du Prince défunt, a entierement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de *Cadappa*, & qu'il passoit auprès de *Chruchsnabouram*, où il sçavoit que nous avions une Eglise, il fit demander si le *Saniassi-Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la Peuplade à un Prince étranger, répondirent fausse-

ment qu'il étoit allé à *Ballabaram*. Le Pere qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le Prince qui s'étoit arrêté à une de ses Fortereſſes peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement ſenſible à cette démarche du Miſſionnaire, & il l'aſſura que lui & les Chrétiens pouvoient compter ſur ſon affection, comme ils avoient compté ſur celle de ſon frere. Un mois après ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute ſa Cour, & il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une ſymphonie pour l'Egliſe, & de fournir les bois néceſſaires pour conſtruire un grand char, où l'on porte en proceſſion les ſtatuës de Notre Seigneur & de la ſainte Vierge.

Quelques jours après cette vi-

site, il envoya prier le Missionnaire de venir à la Capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le Pere s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir. Le Pere qui en fut averti, alla le recevoir dans la ruë. Aussi-tôt que le Prince l'apperçut, il descendit de cheval, & s'approchant du Missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ses deux mains à terre, puis les portant sur la tête. Après les civilitez ordinaires, il le pria de venir au Palais, & il le conduisit à l'appartement de la Princesse.

Une fiévre continuë accompagnée de la dissenterie, d'un rétrecissement de nerfs, & de fréquens vomissemens avoit presque réduit cette Dame à l'extrémité. Vous voyez, lui « le Prince, quelle est mon af-

» fliction : nous avons épuiſé
» vainement toute ſorte de reme-
» des : mais j'ai une entiere con-
» fiance en vos prieres. Je ſçai
» que vous n'êtes pas méde-
» cin ; mais auſſi je ne puis
» ignorer que vous avez tiré
» mon frere des portes de la
» mort, & que ſans le malheu-
» reux accident qui lui eſt arri-
» vé, il joüiroit d'une ſanté par-
» faite. Aurez-vous moins de
» bonté pour nous que pour
» lui ? Le Miſſionnaire fut tou-
ché : il lui donna de la théria-
que & quelques paſtilles cordia-
les qu'il benit par le ſigne de
la Croix. Dieu permit que la
confiance de ce Prince Gentil
ne fut pas confonduë : en peu
de jours la Princeſſe ſe trouva
tout à fait guérie. Il en a ſi ſou-
vent témoigné ſa reconnoiſſan-
ce, que nous eſpérons trouver en

lui, comme en son prédécesseur, une protection, qui anéantira les ruses & les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être trés-respectueusement, &c.

LETTRE
DU
PERE GAUBIL,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS ;

A Monseigneur DE NEMOND *Archevêque de Toulouse.*

De la Province de Quan-tong à la Chine ce 4. Novembre 1722.

MONSEIGNEUR,

IL n'y a que peu de mois que je suis arrivé à la Chine, & en

y arrivant j'ai été infiniment touché de voir le triste état où se trouve une Mission qui donnoit il n'y a pas long-tems de si belles esperances. Des Eglises ruinées, des Chrétientez dissipées, des Missionnaires exilez, & confinez à Canton premier port de la Chine, sans qu'il leur soit permis de pénétrer plus avant dans l'Empire, enfin la Religion sur le point d'être proscrite; Voila, Monseigneur, les tristes objets qui se sont presentez à mes yeux à mon entrée dans un Empire, où l'on trouvoit de si favorables dispositions à se soumettre à l'Evangile.

Deux de nos Missionnaires qui sont retenus à Canton, ont profité de leur exil pour faire un bien solide, & qui mérite l'attention de ceux qui ont du ze-

le pour le salut des ames : il n'y a point d'années qu'ils ne baptisent un grand nombre d'enfans moribons.

Connoissant, comme je fais, les sentimens de V.G. j'ai crû qu'elle verroit avec plaisir les bénédictions dont le Seigneur a favorisé l'industrie & les soins de ces deux Missionnaires. L'un d'eux nommé le Pere Du Baudori m'en a fait le détail dans une Lettre qu'il m'a écrite, & que je prends la liberté d'envoyer à Votre Grandeur : je le fais d'autant plus volontiers, Monseigneur, que j'ai été le témoin du zele dont vous êtes rempli pour tout ce qui concerne l'avancement de la Religion : je m'en rappelle sans cesse le souvenir, pour m'animer moi-même à soûtenir les travaux attachez au Ministere Apostolique, auquel

Dieu par son infinie misericorde a bien voulu me destiner. Je pars incessamment pour Pekin, où je suis appellé, & c'est avant que de partir que je donne à Votre Grandeur cette legere marque de mon respect & de mon dévouëment. Ce qui suit, est la Lettre du Pere du Baudory, telle qu'il me l'a écrite depuis peu de jours.

Vous m'avez témoigné que je vous obligerois sensiblement de vous donner un détail exact de la bonne œuvre, que Dieu nous a inspiré de faire à Canton, en assistant les enfans exposez, & en leur procurant le Batême. C'est une consolation que je n'ai garde de vous refuser. Il y a ici deux sortes d'enfans abandonnez : les uns se portent à un hôpital que les Chinois appellent *Yo gin tang*,

c'eſt-à-dire, *maiſon de la miſéricorde.* Ils y ſont entretenus aux frais de l'Empereur. L'Edifice eſt vaſte & magnifique : l'on y trouve tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien de ces pauvres enfans ; des nourrices pour les allaiter, des Médecins pour les traitter dans leurs maladies, & des Directeurs pour veiller au bon ordre de la maiſon. Les autres enfans expoſez ſont portez dans notre Égliſe ; on les batiſe, & on les confie à des perſonnes ſûres pour les nourrir, ainſi que je vous l'expliquerai dans la ſuite de cette Lettre.

Les enfans de l'hôpital ne ſe batiſent que lorſqu'on les voit prêts de mourir ? on en donne avis à mon Catechiſte qui demeure dans le voiſinage de l'hôpital, & qui va auſſi-tôt leur

conferer le saint Batême. C'est, comme vous voyez, un Chinois qui est chargé de cette fonction. Il ne seroit pas de la bienséance qu'un Européan, & sur tout un Missionnaire entrât dans une maison remplie de femmes : d'ailleurs les Mandarins ne manqueroient pas d'en être informez, & l'experience nous a appris qu'il est important que les Mandarins ignorent l'accès que nous avons dans cette maison. Ce que je ne puis donc faire par moi-même, je le fais par le moyen d'un Catechiste zélé, qui est bien instruit de la maniere d'administrer le Sacrement de Batême. On a soin d'écrire les noms de ceux qu'on batise, & qui meurent après le Batême.

Vous me demanderez peut-être à quoi montent les frais

que je ſuis obligé de faire pour ſoûtenir cette bonne œuvre. Ils ne ſont pas auſſi conſiderables que vous pourriez l'imaginer. Il s'agit d'entretenir un Catechiſte, de faire quelques preſens aux Directeurs & aux Medecins, de payer deux perſonnes qui ont ſoin d'avertir le Catechiſte, dès qu'il ſe trouve quelque enfant dans un preſſant danger de mort, de donner auſſi quelque choſe aux Nourrices qui ont ſoin d'apporter & de remporter les enfans qu'on batiſe. Le tout ne monte à gueres plus de 20. taëls qui font cent francs de notre monnoye ordinaire, & avec une ſi legere ſomme diſtribuée de la ſorte, on a la conſolation de placer chaque année un grand nombre d'enfans dans le Ciel.

Ce fut l'année 1719. qu'on commença à établir cette œuvre de charité, & on conféra le Batême à 136. enfans. Depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin du mois de Décembre on en batisa 114. on en baptisa pareillement 241 en l'année 1721. & en cette année de 1722. je compte déja 267. enfans qui sont morts après avoir reçu le Bateme. Comme il y a encore deux mois pour arriver à la fin de l'année, j'espere que le nombre de ces prédestinez ira au-de-là de 300. Ce nombre des enfans régénérez dans les eaux du Baptême qui augmente chaque année, est une preuve assez sensible du soin que la divine Providence prend de ces pauvres orphelins.

Un autre trait de cette même Providence ne vous touchera

pas moins : lorſqu'on tourna ſes vûës du côté de cet hôpital, on crut que le moyen d'y réüſſir, étoit de s'adreſſer au Mandarin qui en avoit l'adminiſtration. On le viſita, on lui fit des preſens, on lui propoſa le deſſein qu'on avoit. Il parut l'approuver, il promit tout ce qu'on voulut, & ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Nous commencions déja à perdre toute eſperance, lorſqu'une prompte mort enleva tout à coup le Mandarin. Nous jugeâmes à propos de prendre d'autres meſures, & au lieu de nous adreſſer à ſon ſucceſſeur, nous fîmes parler aux Directeurs de l'hôpital. Nous convînmes avec eux d'une ſomme que nous leur donnerions chaque année, moyennant quoi l'entrée dans l'hôpital nous a été libre. Dieu pu-

nit sans doute la mauvaise foi du Mandarin, pour nous apprendre à ne faire aucun cas des contradictions des hommes, lorsque nous n'avons en vuë que les intérêts de sa gloire.

Une difficulté se presente d'abord à l'esprit, sur laquelle je dois vous donner quelque éclaircissement. Quoiqu'on ne batise à l'hôpital que les enfans moribons, il est vrai-semblable que tous ces enfans ne meurent pas après le Batême reçu, & qu'il y en a quelques-uns qui échapent à la mort. En ce cas-là que deviennent ils ? s'ils passent entre les mains des Infideles, la grace du Batême leur est inutile : marquez du sang de l'Agneau, il est difficile qu'ils profitent de ce bienfait, puisque apparemment ils n'en connoîtront jamais le prix.

Cet inconvenient eſt grand, je l'avouë, mais il n'eſt pas ſans remede. Le Catechiſte & moi nous avons une liſte exacte des enfans batiſez & de ceux qui meurent après le Baptême : on examine de tems en tems cette liſte, & s'il y a quelques-uns de ces enfans qui reviennent de leur maladie, les œconomes qui ont pareillement leurs noms, ſont avertis de ne les pas donner aux Infideles qui viendroient les demander. Nous avons ſoin de les retirer de l'hôpital, & de les placer chez des Chrétiens. Ce ſont de nouveaux frais qu'il faut faire, mais ils ſont indiſpenſables. Par là on met le ſalut de ces enfans en ſûreté, & l'œuvre de Dieu ſe fait ſans inquiétude & ſans ſcrupule.

Les enfans expoſez qu'on nous apporte, ne ſont pas à beau-

coup près en si grand nombre : cependant la depense qu'on est obligé de faire pour leur entretien, est incomparablement plus grande. Je batisai l'année derniere dans notre Eglise 45. de ces enfans qui moururent peu de jours après la grace qu'ils venoient de recevoir. J'en ai batisé cette année 30. en dix mois. Au commencement nous n'en batisions gueres que cinq ou six par an, mais j'ai lieu de croire que désormais le nombre montera tous les ans à soixante & davantage.

Si j'avois des fonds suffisans, j'entretiendrois des Catechistes, comme on fait à Pekin, & je les envoyerois dans tous les quartiers de la Ville, où l'on a accoûtumé d'exposer les enfans. Je pourrois même avec une somme assez modique pro-

curer le Batême aux enfans des Infideles qui ſont ſur le point d'expirer. Ce ſont-là les ſeules occaſions où ma pauvreté me fait une veritable peine.

Dès qu'on apporte un enfant, on le batiſe, & on lui cherche une nourrice. On ne donne que 25. ſols par mois à chaque nourrice : outre cela il faut fournir le linge, & les remédes quand ils ſont malades. Au commencement c'étoit une affaire que de chercher des nourrices : maintenant j'en trouve plus que je n'en veux. De même il falloit autrefois envoyer chercher les enfans dans les endroits où on les expoſe ; au lieu qu'à preſent les Infideles nous les apportent eux-mêmes, parce qu'ils voyent que leur peine eſt payée. Cela n'empêche pas que pluſieurs n'échapent

pent à notre vigilance. Rien de plus ordinaire que de les voir flotter sur la riviere, ou entraînez par le courant. Les uns sont secourus, les autres sont abandonnez. Il y a quelques mois que je fus témoin d'une chose en ce genre assez singuliere. On portoit un enfant qui étoit encore en vie pour l'enterrer : un Chrétien qui s'en apperçut, demanda l'enfant, & promit de le nourrir : on n'eut pas de peine à le lui livrer : il l'apporte aussi-tôt à l'Eglise, on le batise, & au bout de deux jours il meurt.

Ce n'est pas assez de placer ces enfans & de leur procurer des nourrices : il faut de tems en tems les visiter, & sur tout s'assurer de la probité & de la bonne foi de ceux à qui on en confie le soin. Faute

de cette précaution, on s'exposeroit quelquefois à de facheux inconvéniens.

Quand un enfant se porte bien, & qu'il y a lieu d'espérer qu'il vivra, je m'en délivre le plûtôt qu'il m'est possible, soit en le donnant à quelqu'un qui veut bien s'en charger, soit en l'engageant par quelque gratification à le prendre. Mais ce n'est qu'aux Chrétiens que je le confie, & par là je suis moralement seur que lorsqu'il croîtra en âge, il sera élevé dans les principes de notre sainte Religion.

Je ne vous marque point ce qu'il en coûte par an pour l'entretien des enfans qu'on nous apporte, & il ne seroit pas aisé de le faire : cela dépend de leur nombre, & de certains frais qui surviennent de jour à autre

auſquels on ne s'attend pas. Mais comment fournir à ces frais, me direz-vous ? Ah, mon cher Pere, qu'il eſt difficile qu'en ces occaſions un Miſſionnaire ne donne pas une partie de ſon néceſſaire! D'ailleurs quelques perſonnes pieuſes qui cherchent à s'attirer des protecteurs dans le Ciel, procurent par leurs liberalitez à ces petits Innocens l'application du ſang de l'adorable Rédempteur : & vous m'avoüerez que leurs aumônes ne ſçauroient être plus ſûrement employées.

Comme je mets toute ma confiance en la divine Providence, je ne refuſe aucun des enfans qu'on m'apporte, & actuellement j'en ai dix-huit que je fais nourrir. Ce qu'il y a de conſolant dans une occupation ſi ſainte, c'eſt que l'on pratique

en même tems les œuvres de miſericorde ſpirituelle & corporelle, & que la charité qui s'exerce à l'égard de ces infortunées victimes de la cruauté de leurs Parens, regarde directement la perſonne du Fils de Dieu, ainſi qu'il nous l'aſſure lui même en nous diſant : » Toutes les fois que vous avez » fait ces choſes à l'un de mes » freres que voilà, vous me les » avez faites à moi-même. * » *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis, mihi feciſtis.*

Ici, Monſeigneur, finit la Lettre du P. Du Baudori. Comme je ſuis nouveau venu à la Chine, je n'ai encore rien fait dont je puiſſe vous rendre compte. J'y ſupplée par ce petit Détail que j'ai l'honneur de vous en-

* *Matt. cap. 25. v. 40.*

voyer. Je me flatte que V. G. voudra bien l'agréer : du moins je tâcherai par-là de lui persuader que je porte jusqu'à l'extrémité du monde le souvenir & la reconnoissance des bontez dont elle m'a honoré, & de l'assurer que je ne cesserai jamais d'être avec le plus profond respect, &c.

LETTRE DU PERE D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au P.... de la même Compagnie.

A Kim te tchim le 25. Janvier 1722.

MON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Quelque soin que je me sois donné pour m'instruire de la maniere dont nos ouvriers Chi-

nois travaillent la porcelaine, je n'ai garde de croire que j'aye entierement épuisé la matiere ; vous verrez même par les nouvelles observations que je vous envoye, que de nouvelles recherches m'ont donné sur cela de nouvelles connoissances. Je vous les exposerai, ces observations, sans ordre, & telles que je les ai tracées sur le papier, à mesure que j'ai eu occasion de les faire, soit en parcourant les boutiques des Ouvriers, & en m'instruisant par mes propres yeux ; soit en faisant diverses questions aux Chrétiens qui sont occupez à ce travail.

Du reste comme je ne dis rien de ce que j'ai déja expliqué assez au long par une de mes Lettres que vous avez inserée dans le XII. Recueil, il sera bon

de la relire avec un peu d'application ; autrement on auroit peut-être de la peine à comprendre beaucoup de choſes, dont je ſuppoſe avec raiſon qu'on a déja la connoiſſance.

I. Comme l'or appliqué ſur la porcelaine s'efface à la longue, & perd beaucoup de ſon éclat, on lui rend ſon luſtre en moüillant d'abord la porcelaine avec de l'eau nette, & en frottant enſuite la dorure avec une pierre d'agathe. Mais on doit avoir ſoin de frotter le vaſe dans un même ſens, par exemple, de droit à gauche.

II. Ce ſont principalement les bords de la porcelaine qui ſont ſujets à s'écailler : pour obvier à cet inconvenient, on les fortifie avec une certaine quantité de charbon de bambou pilé, qu'on mêle avec le vernis

qui se donne à la porcelaiine : ce qui rend le vernis d'une couleur de gris cendré. Ensuite avec le pinceau on fait de cette mixtion une bordure à la porcelaine déja seche en la mettant sur la rouë ou sur le tour. Quand il est tems, on applique le vernis à la bordure, comme au reste de la porcelaine, & lorsqu'elle est cuite, ses bords n'en sont pas moins d'une extrême blancheur. Comme il n'y a point de bambou en Europe, je crois qu'on pourroit y suppléer par le charbon de saules, ou encore mieux par celui de sureau, qui a quelque chose d'approchant du bambou.

Il est à observer 1°. qu'avant que de réduire le bambou en charbon, il faut en détacher la peau verte, parce qu'on assure que la cendre de cette peau

fait éclater la porcelaine dans le fourneau. 2°. que l'Ouvrier doit prendre garde de toucher la porcelaine avec des mains tachées de graisse ou d'huile : l'endroit touché éclateroit infailliblement durant la cuite.

III. En parlant des couleurs qu'on appliquoit à la porcelaine, j'ai dit * qu'il y en avoit d'un rouge soufflé, & j'ai expliqué la maniere d'appliquer cette couleur : mais je ne me souviens pas d'avoir dit qu'il y en avoit aussi de bleu soufflé, & qu'il est beaucoup plus aisé d'y réüssir. On en aura vû sans doute en Europe. Nos ouvriers conviennent que si l'on ne plaignoit pas la dépense, on pourroit de même souffler de l'or & de l'argent sur de la porcelai-

* Pag. 307. du XII. Recueil.

ne, dont le fond seroit noir ou bleu ; c'est-à-dire, y repandre par tout également une espece de pluye d'or ou d'argent. Cette sorte de porcelaine qui seroit d'un goût nouveau, ne manqueroit pas de plaire.

On souffle le vernis de même que le rouge. Il y a peu de tems qu'on fit pour l'Empereur des ouvrages si fins & si déliez, qu'on les mettoit sur du coton, parce qu'on ne pouvoit manier des pieces si délicates, sans s'exposer à les rompre : & comme, il n'étoit pas possible de les plonger dans le vernis, parce qu'il eût fallu les toucher de la main, on souffloit le vernis, & on en couvroit entierement la porcelaine.

J'ai remarqué qu'en soufflant le bleu, les ouvriers prennent une précaution pour conserver

la couleur qui ne tombe pas sur la porcelaine, & n'en perdre que le moins qu'il est possible. Cette précaution est de placer le vase sur un piedestal, & d'étendre sous le piedestal une grande feuille de papier qui sert durant quelque tems. Quand l'azur est sec, ils le retirent en frottant le papier avec une petite brosse.

IV. On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matiere propre à entrer dans la composition de la porcelaine. C'est une pierre, ou une espece de craye qui s'appelle *hoa che*, dont les Medecins Chinois font une sorte de ptisanne qu'ils disent être déterstive, aperitive, & rafraichissante. Ils prennent six parts de cette pierre & une part de regliſſe qu'ils pulverisent : ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans

une grande tasse d'eau fraîche qu'ils font boire au malade, & ils prétendent que cette ptisanne rafraîchit le sang & tempere les chaleurs internes. Les Ouvriers en porcelaine se sont avisez d'employer cette même pierre à la place du *Kao lin*, dont j'ai parlé dans mon premier Ecrit *. Peut-être que tel endroit de l'Europe où l'on ne trouvera point de *Kao lin*, fournira la pierre *hoa che*. Elle se nomme *hoa*, parce qu'elle est glutineuse, & qu'elle approche en quelque sorte du savon.

La porcelaine faite avec le *hoa che* est rare & beaucoup plus chere que l'autre : elle a un grain extremement fin ; & pour ce qui regarde l'ouvrage du pinceau, si on la compare à

* Voyez la page 173. du XII. Recueil.

la porcelaine ordinaire, elle eſt à peu près ce qu'eſt le velin comparé au papier. De plus cette porcelaine eſt d'une légereté qui ſurprend une main accoûtumée à manier d'autres porcelaines : auſſi eſt-elle beaucoup plus fragile que la commune, & il eſt difficile d'attraper le veritable dégré de ſa cuite. Il y en a qui ne ſe ſervent pas du *hoa che* pour faire le corps de l'ouvrage, ils ſe contentent d'en faire une colle aſſez déliée, ou ils plongent la porcelaine quand elle eſt ſeche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs & le vernis. Par là elle acquiert quelques dégrez de beauté.

Voici de quelle maniere on met en œuvre le *hoa che* : 1° lorſqu'on l'a tiré de la mine, on le lave avec de l'eau de riviere

ou de pluye, pour en séparer un reste de terre jaunâtre qui y est attachée. 2°. on le brise, on le met dans une cuve d'eau pour le dissoudre, & on le prepare en lui donnant les mêmes façons qu'au *Kao lin.* On assure qu'on peut faire de la porcelaine avec le seul *hoa che* préparé de la sorte & sans aucun autre mélange : cependant un de mes Neophytes qui a fait de semblables porcelaines, m'a dit que sur huit parts de *hoa che*, il mettoit deux parts de *petun tse*; & que pour le reste, il procedoit selon la méthode qui s'observe quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *petun tse* & le *Kao lin.* Dans cette nouvelle espece de porcelaine le *hoa che* tient la place du *Ka olin*; mais l'un est beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte

que 20. sols ; au lieu que celle de *hoa che* revient à un écu. Ainsi il n'est pas surprenant que cette sorte de porcelaine se vende plus cher que la commune.

Je ferai encore une observation sur le *hoa che*. Lorsqu'on l'a preparé, & qu'on l'a disposé en petits carreaux semblables à ceux du *petun tse*, on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux, & on en forme une colle bien claire : ensuite on y trempe le pinceau, puis on trace sur la porcelaine divers dessein, après quoi lorsqu'elle est seche, on lui donne le vernis. Quand la porcelaine est cuite, on apperçoit ces dessein qui sont d'une blancheur differente de celle qui est sur le corps de la porcelaine : il semble que ce soit

une vapeur deliée répanduë sur la surface. Le blanc de *hoa che* s'appelle blanc d'ivoire, *siam ya pe.*

V. On peint des figures sur la porcelaine avec le *Chekao*, * de même qu'avec le *hoa che*, ce qui lui donne une autre espece de couleur blanche; mais le *Chekao* a cela de particulier, qu'avant que de le préparer comme le *hoa che*, il faut le rôtir dans le foyer; après quoi on le brise, & on lui donne les mêmes façons qu'au *hoa che*: on le jette dans un vase plein d'eau, on l'y agite, on ramasse à diverses reprises la crême qui surnage, & quand tout cela est fait, on trouve une masse pure qu'on employe de même que le *hoa che* purifié. Le *Chekao* ne

* Pierre ou mineral semblable à l'alun. Voyez le XII. Recueil, pag. 281

ſçauroit ſervir à former le corps de la porcelaine : on n'a trouvé juſqu'ici que le *hoa chè* qui pût tenir la place du *Kaolin*, & donner de la ſolidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *petun tſe* ſur huit parts de *hoa che*, la porcelaine s'affaiſſeroit en ſe cuiſant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plûtôt, que ſes parties ne ſeroient pas ſuffiſamment liées enſemble.

VI. Je n'ai point parlé d'une eſpece de vernis qui s'appelle *tſe kin yeou*, c'eſt-à-dire, vernis d'or bruni. Je le nommerois plûtôt vernis de couleur de bronze, de couleur de caffé, ou de couleur de feuille morte. Ce vernis eſt d'une invention nouvelle : pour le faire, on prend de la terre jaune commune, on lui donne les mêmes façons qu'au *petun tſe*, &

quand cette terre est préparée, on n'en employe que la matiere la plus déliée, qu'on jette dans de l'eau, & dont on forme une espece de colle aussi liquide que le vernis ordinaire appellé *pe yeou* *. Ces deux vernis le *tsekin* & le *pe yeou* se mêlent ensemble, & pour cela ils doivent être également liquides. On en fait l'épreuve en plongeant un *petun tse* dans l'un & l'autre vernis. Si chacun de ces vernis pénétre son *petun tse*, on les juge également liquides & propres à s'incorporer ensemble. On fait aussi entrer dans le *tsekin* du vernis ou de l'huile de chaux & de cendres de fougere préparée comme nous l'avons dit ailleurs & de la même liquidité que le *peyeou*: mais on

* Vernis qui se fait de quartiers de roche.

mêle plus ou moins de ces deux vernis avec le *tsekin*, selon qu'on veut que le *tsekin* soit plus foncé ou plus clair. C'est ce qu'on peut connoître par divers essais : par exemple, on mêlera deux tasses de la liqueur *tsekin* avec huit tasses du *peyeou* : puis sur quatre tasses de cette mixtion de *tsekin* & de *pe yeou*, on mettra une tasse de vernis fait de chaux & de fougeres.

Il n'y a, dit-on, que vingt ans ou environ qu'on a trouvé le secret de peindre avec le *tsoui* ou en violet, & de dorer la porcelaine. On a essayé de faire une mixtion de feüille d'or avec le vernis & la poudre de caillou, qu'on appliquoit de même qu'on applique le rouge à l'huile : mais cette tentative n'a pas réüssi, & on a trouvé que le vernis *tsekin* avoit plus de

grace & plus d'éclat.

Il a été un tems qu'on faisoit des tasses auſquelles on donnoit par dehors le vernis doré, & par dedans le pur vernis blanc. On a varié dans la suite, & sur une tasse ou sur un vase qu'on vouloit verniſſer de *tsekin*, on appliquoit en un ou deux endroits un rond ou un quarré de papier moüillé, & après avoir donné le vernis, on levoit le papier, & avec le pinceau on peignoit en rouge ou en azur cet eſpace non verniſſé. Lorſque la porcelaine étoit séche, on lui donnoit le vernis accoûtumé, soit en le soufflant, soit d'une autre maniere. Quelques-uns rempliſſent ces eſpaces vuides d'un fond tout d'azur ou tout noir, pour y appliquer la dorure après la premiere cuite. C'eſt sur quoi

on peut imaginer diverſes combinaiſons.

VII. On m'a montré cette année pour la premiere fois une eſpece de porcelaine qui eſt maintenant à la mode : ſa couleur tire ſur l'olive, on lui donne le nom de *long tſiven*. J'en ai vû qu'on nommoit *tſim ko* : c'eſt le nom d'un fruit qui reſſemble aſſez aux olives. On donne cette couleur à la porcelaine en mêlant ſept taſſes de vernis *tſekin* avec quatre taſſes de *peyeou*, deux taſſes ou environ d'huile de chaux & de cendres de fougere, & une taſſe de *tſoui yeou* qui eſt une huile faite de caillou. Le *tſoui yeou* fait appercevoir quantité de petites veines ſur la porcelaine : quand on l'applique tout ſeul, la porcelaine eſt fragile, & n'a point de ſon lorſqu'on la frappe ; mais quand

on la mêle avec les autres vernis, elle est coupée de veines, elle resonne, & n'est pas plus fragile que la porcelaine ordinaire.

Je dois ajoûter une particularité dont je n'ai point parlé & que j'ai remarqué tout récemment : c'est qu'avant qu'on donne le vernis à la porcelaine, on acheve de la polir, & d'en retrancher les plus petites inégalitez: ce qui s'execute par le moïen d'un pinceau fait de petites plumes fort fines. On humecte ce pinceau simplement avec de l'eau, & on le passe par tout d'une main legere. Mais c'est principalement pour la porcelaine fine qu'on se donne ce soin.

VIII. Le noir éclatant ou le noir de miroir appellé *ou kim* se donne à la porcelaine, en la plongeant dans une mixtion liquide composée d'azur prépa-

ré : il n'eſt pas néceſſaire d'y employer le bel azur, mais il faut qu'il ſoit un peu épais & mêlé avec du vernis *peyeou* & du *tſekin*, en y ajoûtant un peu d'huile de chaux & de cendres de fougeres : par exemple, ſur dix onces d'azur pilé dans le mortier, on mêlera une taſſe de *tſekin*, ſept taſſes de *peyeou* & deux taſſes d'huile de cendres de fougeres brûlées avec la chaux. Cette mixtion porte ſon vernis avec elle, & il n'eſt pas néceſſaire d'en donner de nouveau. Quand on cuit cette ſorte de porcelaine noire, on doit la placer vers le milieu du fourneau, & non pas près de la voute, où le feu a le plus d'activité.

IX. Je me ſuis trompé lorſque j'ai dit * que le rouge à l'hui-

* XII. Recueil pag. 302.

le

le appellé *yeou li hum*, se tiroit du rouge fait de couperose, tel qu'on l'employe pour peindre en rouge la porcelaine recuite. Ce rouge à l'huile se fait de la grenaille de cuivre rouge, & de la poudre d'une certaine pierre ou caillou qui tire un peu sur le rouge. Un Medecin Chrétien m'a dit que cette pierre étoit une espece d'alun qu'on employe dans la médecine. On broye le tout dans un mortier, en y mêlant de l'urine d'un jeune homme, & de l'huile de *peyeou:* mais je n'ai pû découvrir la quantité de ces ingrédiens : ceux qui ont ce secret, sont attentifs à ne le pas divulguer. On applique cette mixtion sur la porcelaine, lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on ne lui donne point d'autre vernis. Il faut seulement prendre

garde que durant la cuite la la couleur rouge ne coule point au bas du vaſe. On m'a aſſuré que quand on veut donner ce rouge à la porcelaine, on ne ſe ſert point de *petun tſe* pour la former, mais qu'en ſa place on employe avec le *kao lin* de la terre jaune préparée de la même maniere que les *petun tſe*. Il eſt vrai-ſemblable qu'une pareille terre eſt plus propre à recevoir cette ſorte de couleur.

Peut-être ſera-t'on bien aiſe d'apprendre comment cette grenaille de cuivre ſe prepare. On ſçait qu'à la Chine il n'y a point d'argent monnoyé ; on ſe ſert d'argent en maſſe dans le commerce, & il s'y trouve beaucoup de pieces qui ſont de bas alloi. Il y a cependant des occaſions où il faut les reduire en argent fin ; comme par exem-

ple, quand il s'agit de payer la taille ou de semblables contributions. Alors on a recours à des ouvriers dont l'unique métier est d'affiner l'argent dans des fourneaux faits à ce dessein, & d'en séparer le cuivre & le plomb. Ils forment la grenaille de ce cuivre, qui vraisemblablement conserve quelques parcelles imperceptibles d'argent ou de plomb. Avant que le cuivre liquefié se durcisse & se congele, on prend un petit balai, qu'on trempe légerement dans l'eau, puis en frappant sur le manche du balai, on asperge d'eau le cuivre fondu : une pellicule se forme sur la superficie, qu'on leve avec de petites pincettes de fer, & on la plonge dans de l'eau froide où se forme la grenaille qui se multiplie autant qu'on

réïtere l'opération. Je crois que ſi l'on employoit de l'eau forte pour diſſoudre le cuivre, cette poudre de cuivre en ſeroit plus propre pour faire le rouge dont je parle. Mais les Chinois n'ont point le ſecret des eaux fortes & regales ; leurs inventions ſont toutes d'une extrême ſimplicité.

X. On a exécuté cette année des deſſeins d'ouvrage qu'on aſſuroit être impraticables. Ce ſont des urnes hautes de trois pieds & davantage, ſans le couvercle qui s'éleve en pyramide à la hauteur d'un pied. Ces urnes ſont de trois pieces rapportées, mais réunies enſemble avec tant d'art & de propreté, qu'elles ne font qu'un ſeul corps, ſans qu'on puiſſe découvrir l'endroit de la réunion. On m'a dit en me les montrant, que de quatre-vingts urnes qu'on avoit

faites, on n'avoit pû réüssir qu'à huit seulement, & que toutes les autres avoient été perduës. Ces ouvrages étoient commandez par des Marchands de Canton qui commercent avec les Européans: car à la Chine on n'est point curieux de porcelaines qui soient d'un si grand prix.

XI. On m'a apporté une de ces pieces de porcelaine qu'on appelle *yao pien* ou transmutation. Cette transmutation se fait dans le fourneau, & est causée ou par le défaut ou par l'excès de chaleur, ou bien par d'autres causes qu'il n'est pas facile de conjecturer. Cette piece qui n'a pas réüssi selon l'idée de l'ouvrier, & qui est l'effet du pur hazard, n'en est pas moins belle ni moins estimée. L'ouvrier avoit dessein de faire des vases de rouge soufflé: cent pieces furent entierement

perduës : celle dont je parle sortit du fourneau semblable à une espece d'agathe. Si l'on vouloit courir les risques & les frais de differentes épreuves, on découvriroit à la fin l'art de faire sûrement, ce que le hazard a produit une seule fois. C'est ainsi qu'on s'est aviſé de faire de la porcelaine d'un noir éclatant qu'on appelle *ou kim* : le caprice du fourneau a déterminé à cette recherche, & on y a réussi.

XII. Quand on veut donner un vernis qui rende la porcelaine extrémement blanche, on met sur treize tasses de *pe yeou*, une tasse de cendres de fougeres aussi liquides que le *pe yeou*. Ce vernis est fort & ne se doit point donner à la porcelaine qu'on veut peindre en bleu, parce que après la cuite, la couleur ne paroîtroit pas à travers.

le vernis. La porcelaine à laquelle on a donné le fort vernis, peut être exposée sans crainte au grand feu du fourneau. On la cuit ainsi toute blanche, ou pour la conserver dans cette couleur, ou bien pour la dorer, ou la peindre de differentes couleurs, & ensuite la recuire. Mais quand on veut peindre la porcelaine en bleu, & que la couleur paroisse après la cuite, il ne faut mêler que sept tasses de *pe yeou*, avec une tasse de vernis ou de la mixtion de chaux & de cendres de fougeres.

Il est bon d'observer en general que la porcelaine dont le vernis porte beaucoup de cendres de fougeres, doit être cuite à l'endroit tempéré du fourneau; c'est-à-dire, ou après les trois premiers rangs, ou dans le bas à la hauteur d'un pied ou

d'un pied & demi : si elle étoit cuite au haut du fourneau, la cendre se fondroit avec précipitation, & couleroit au bas de la porcelaine. Il en est de même du rouge à l'huile, du rouge soufflé, & du *long tsi ven*, à cause de la grenaille de cuivre qui entre dans la composition de ces vernis. Au contraire on doit cuire au haut du fourneau la porcelaine à laquelle on a donné simplement le *tsoui yeou* : c'est, comme je l'ai dit, ce vernis qui produit une multitude de veines, en sorte que la porcelaine semble être de pieces rapportées.

XIII. Il y a quelque chose à réformer dans ce que j'ai dit autrefois des couleurs qu'on donne à la porcelaine qui se cuit une seconde fois. Mais avant que d'entrer dans le détail, il est bon d'expliquer quel-

le est la proportion & la mesure des poids de la Chine, & c'est par où je vais commencer.

Le *Kin* ou la livre Chinoise est de 16. onces qui s'appellent *Leams* ou *Taels*.

Le *Leam* ou *Tael* est une once Chinoise.

Le *Tsien* ou le *Mas* est la dixiéme partie du *Leam* ou *Tael*.

Le *Fuen* est la dixiéme partie du *Tsien* ou du *Mas*.

Le *Ly* est la dixiéme partie du *Fuen*.

Le *Hao* est la dixiéme partie du *Ly*.

Le rouge de couperose qu'on employe sur les porcelaines recuites, se fait de la maniere que je l'ai expliqué, avec de la couperose appellée *tsao fan*. Mais comment cette couleur se compose-t-elle ? C'est sur quoi je

vais vous satisfaire.

Sur un *tael* ou *leam* de ceruse, on met deux *mas* de ce rouge : on passe la ceruse & le rouge par un tamis, & on les mêle ensemble à sec : ensuite on les lie l'un à l'autre avec de l'eau empreinte d'un peu de colle de vache, qui se vend réduite à la consistance de la colle de poisson. Cette colle fait qu'en peignant la porcelaine, le rouge s'y attache, & ne coule pas. Comme les couleurs, si on les appliquoit trop épaisses, ne manqueroient pas de produire des inégalitez sur la porcelaine, on a soin de tems en tems de tremper d'une main legere le pinceau dans l'eau, & ensuite dans la couleur dont on veut peindre.

Pour faire de la couleur blanche, sur un *leam* de ceruse, on met trois *mas* & trois *fuen* de

poudre de cailloux des plus transparens, qu'on a calcinez après les avoir luttez dans une quaisse de porcelaine enfoüie dans le gravier du fourneau, avant que de le chauffer. Cette poudre doit être impalpable. On se sert d'eau simple, sans y mêler de la colle pour l'incorporer avec la ceruse.

On fait le verd foncé, en mettant sur un *taël* de ceruse trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux avec huit *fuen* ou près d'un *mas* de *tom hoa pien*, qui n'est autre chose que la crasse qui sort du cuivre lorsqu'on le fond. Je viens d'apprendre qu'en employant le *tom hoa pien* pour faire le verd, il faut le laver & en séparer avec soin la grenaille de cuivre qui s'y trouveroit mêlée, & qui n'est pas propre pour le verd : il ne faut y employer

que les écailles, c'eſt-à dire, les parties de ce métal qui ſe ſéparent lorſqu'on le met en œuvre.

Pour ce qui eſt de la couleur jaune, on la fait en mettant ſur un *taël* de ceruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux, & un *fuen* huit *ly* de rouge pur qui n'ait point été mêlé avec la ceruſe. Un autre ouvrier m'a dit que pour faire un beau jaune, il mettoit deux *fuen* & demi de ce rouge primitif.

Un *taël* de ceruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux, & deux *ly* d'azur forment un bleu foncé qui tire ſur le violet. Un des ouvriers que j'ai conſulté penſe qu'il faut huit *ly* de cet azur.

Le mêlange de verd & de blanc, par exemple, d'une part de verd ſur deux parts de blanc,

fait le verd d'eau qui est très-clair.

Le mêlange du verd & du jaune, par exemple, de deux tasses de verd foncé sur une tasse de jaune, fait le verd *coulou*; qui ressemble à une feüille un peu fannée.

Pour faire le noir, on délaye l'azur dans de l'eau: il faut qu'il soit tant soit peu épais: on y mêle un peu de colle de vache macerée dans de la chaux, & cuite jusqu'à consistance de colle de poisson. Quand on a peint de ce noir la porcelaine qu'on veut recuire, on couvre de blanc les endroits noirs. Durant la cuite ce blanc s'incorpore dans le noir, de même que le vernis ordinaire s'incorpore dans le bleu de la porcelaine commune.

Il y a une autre couleur appellée *tsiu*: ce *tsiu* est une pierre ou mi-

neral qui reſſemble aſſez au vitriol Romain. Selon la réponſe qu'on a faite à mes queſtions, je n'aurois pas de peine à croire que ce mineral ſe tire de quelque mine de plomb, & que portant avec ſoi des eſprits, ou plûtôt des parcelles imperceptibles de plomb, il s'inſinuë de lui-même dans la porcelaine ſans le ſecours de la ceruſe, qui eſt le vehicule des autres couleurs qu'on donne à la porcelaine recuite.

C'eſt de ce *tſiu* qu'on fait le violet foncé. On en trouve à Canton, & il en vient de Pekin. Mais ce dernier eſt bien meilleur. Auſſi ſe vend-il un *tael* huit *mas* la livre : c'eſt-à-dire 9. liv. Le *tſiu* ſe fond, & quand il eſt fondu ou ramolli, les Orfévres l'appliquent en forme d'émail ſur des ouvrages

d'argent. Ils mettront, par exemple, un petit cercle de *tsiu* dans le tour d'une bague; ou bien ils en rempliront le haut d'une aiguille de tête, & l'y enchasseront en forme de pierrerie. Cette espece d'émail se détache à la longue : mais on tâche d'obvier à cet inconvenient, en le mettant sur une légere couche de colle de poisson ou de vache.

Le *tsiu* de même que les autres couleurs dont je viens de parler, ne s'employe que sur la porcelaine qu'on recuit. Telle est la préparation du *tsiu* : on ne le rôtit point comme l'azur, mais on le brise, & on le réduit en une poudre tres-fine : on le jette dans un vase plein d'eau, on l'y agite un peu, ensuite on jette cette eau où il se trouve quelques salletez, & l'on garde le cristal qui est tombé

au fond du vaſe. Cette maſſe ainſi délayée perd ſa belle couleur, & paroît au dehors un peu cendrée. Mais le *tſiu* recouvre ſa couleur violette dès que la porcelaine eſt cuite. On conſerve le *tſiu* auſſi long-tems qu'on le ſouhaitte. Quand on veut peindre en cette couleur quelque vaſe de porcelaine, il ſuffit de la délayer avec de l'eau, en y mêlant, ſi l'on veut, un peu de colle de vache; ce que quelques-uns ne jugent pas néceſſaire. C'eſt dequoi l'on peut s'inſtruire par l'eſſai.

Pour dorer ou argenter la porcelaine, on met deux *fuen* de ceruſe ſur deux *mas* de feüilles d'or ou d'argent, qu'on a eu ſoin de diſſoudre. L'argent ſur ſur le vernis *tſe kin* a beaucoup d'éclat. Si l'on peint les unes en or, & les autres en argent,

les pieces argentées ne doivent pas demeurer dans le petit fourneau autant de tems que les pieces dorées : autrement l'argent disparoîtroit avant que l'or eût pû atteindre le dégré de cuite qui lui donne son éclat.

XIV. Il y a ici une espece de porcelaine colorée, qui se vend à meilleur compte que celle qui est peinte avec les couleurs dont je viens de parler. Peut-être que les connoissances que j'en vais donner, seront de quelque utilité en Europe par rapport à la fayence, supposé qu'on ne puisse pas atteindre à la perfection de la porcelaine de la Chine. Pour faire ces sortes d'ouvrages, il n'est pas nécessaire que la matiere qui doit y être employée, soit si fine : on prend des tasses qui ont déja été cui-

tes dans le grand fourneau, ſans qu'elles ayent été verniſſées, & par conſéquent qui ſont toutes blanches, & qui n'ont aucun luſtre : on les colore en les plongeant dans le vaſe où eſt la couleur préparée quand on veut qu'elles ſoient d'une même couleur : mais ſi on les ſouhaitte de differentes couleurs, tels que ſont les ouvrages appellez *hoam lou houan*, qui ſont partagez en eſpece de paneaux, dont l'un eſt verd, l'autre jaune, &c. on applique ces couleurs avec un gros pinceau. C'eſt toute la facon qu'on donne à cette porcelaine, ſi ce n'eſt qu'après la cuite, on met en certains endroits un peu de vermillon, comme par exemple ſur le bec de certains animaux ; mais cette couleur ne ſe cuit pas, parce qu'elle diſ-

paroîtroit au feu : aussi est-elle de peu de durée. Quand on a appliqué les autres couleurs, on recuit la porcelaine dans le grand fourneau avec d'autres porcelaines qui n'ont pas encore été cuites, il faut avoir soin de la placer au fond du fourneau & au dessous du soupirail, où le feu a moins d'activité, parce qu'un grand feu anéantiroit les couleurs.

Les couleurs propres de cette sorte de porcelaine se préparent de la sorte : pour faire la couleur verte, on prend du *tom hoa pien*, du salpêtre, & de la poudre de caillou : on n'a pas pû me dire la quantité de chacun de ces ingrédiens : quand on les a reduits séparément en poudre impalpable, on les délaye, & on les unit ensemble avec de l'eau.

L'azur le plus commun, avec le salpêtre & la poudre de caillou, forment le violet.

Le jaune se fait en mettant, par exemple, trois *mas* de rouge de couperose sur trois onces de poudre de caillou, & sur trois onces de ceruse.

Pour faire le blanc, on met sur quatre *mas* de poudre de caillou un *tael* de ceruse. Tous ces ingrédiens se délayent avec de l'eau. C'est-là tout ce que j'ai pû apprendre touchant les couleurs de cette sorte de porcelaine, n'ayant point parmi mes Néophytes d'ouvriers qui y travaillent.

XV. Quand j'ai parlé des fourneaux où l'on cuit de nouveau la porcelaine qui est peinte, j'ai dit * qu'on faisoit des

* XII. Recueil pag. 311.

piles de porcelaines, qu'on mettoit les petites dans les grandes, & qu'on les rangeoit ainsi dans le fourneau. Sur quoi je dois ajoûter qu'il faut prendre garde que les pieces de porcelaine ne se touchent les unes les autres par les endroits qui sont peints : car ce seroit autant de pieces perduës. On peut bien appuyer le bas d'une tasse sur le fond d'une autre tasse quoiqu'il soit peint, parce que les bords du fond de la tasse emboëtée n'ont point de peinture : mais il ne faut pas que le côté d'une tasse touche le côté de l'autre : ainsi quand on a des porcelaines qui ne peuvent pas aisément s'emboëter les unes dans les autres, comme sont, par exemple, de longues tasses propres à prendre du Chocolat, nos ouvriers les rangent de

la maniere ſuivante. Sur un lit de ces porcelaines qui garnit le fond du fourneau, on met une couverture ou de plaques faites de la terre dont on conſtruit les fourneaux, ou même des pieces de quaiſſes de porcelaines : car à la Chine tout ſe met à profit. Sur cette couverture on diſpoſe un autre lit de ces porcelaines, & on continuë de les placer de la ſorte juſqu'au haut du fourneau.

XVI. Je n'étois pas aſſez bien inſtruit quand j'ai dit * qu'on connoît que la porcelaine peinte ou dorée eſt cuite, lorſqu'on voit que l'or & les couleurs ſailliſſent avec tout leur éclat. J'ai été détrompé par des connoiſſances plus ſûres. Les couleurs ne ſe diſtinguent qu'après que la

* XII. Recueil pag. 331.

porcelaine recuite a eu le loisir de se refroidir. On juge que la porcelaine qu'on a fait cuire dans un petit fourneau, est en état d'être retirée, lorsque regardant par l'ouverture d'en haut, on voit jusqu'au fond toutes les porcelaines rouges par le feu qui les embrase, qu'on distingue les unes des autres les porcelaines placées en pile, que la porcelaine peinte n'a plus les inégalitez que formoient les couleurs, & que ces couleurs se sont incorporées dans le corps de la porcelaine, de même que le vernis donné sur le bel azur s'y incorpore par la chaleur des grands fourneaux.

Pour ce qui est de la porcelaine qu'on recuit dans de grands fourneaux, on juge que la cuite est parfaite, 1°. lorsque la flamme qui sort n'est plus

ſi rouge, mais qu'elle eſt un peu blancheâtre. 2°. Lorſque regardant par une des ouvertures, on apperçoit que les quaiſſes ſont toutes rouges. 3°. Lorſqu'après avoir ouvert une quaiſſe d'en haut, & en avoir tiré une porcelaine, on voit, quand elle eſt refroidie, que le vernis & les couleurs ſont dans l'état où on les ſouhaitte. 4° Enfin lorſque regardant par le haut du fourneau, on voit que le gravier du fond eſt luiſant. C'eſt par tous ces indices qu'un ouvrier juge que la porcelaine eſt arrivée à la perfection de la cuite.

XVII. Quand on veut que le bleu couvre entierement le vaſe, on ſe ſert de *leao* ou d'azur préparé & délayé dans de l'eau à une juſte conſiſtance ; & on y plonge le vaſe. Pour ce qui

qui est du bleu soufflé appellé *tsoui tsim*, on y employe le plus bel azur préparé de la maniere que je l'ai expliqué : on le souffle sur le vase, & quand il est sec, on donne le vernis ordinaire, ou seul, ou mêlé de *tsoui yeou*, si l'on veut que la porcelaine ait des veines.

Il y a des ouvriers lesquels sur cet azur, soit qu'il soit soufflé ou non, tracent des figures avec la pointe d'une longue aiguille : l'aiguille leve autant de petits points de l'azur sec, qu'il est nécessaire pour representer la figure : puis ils donnent le vernis. Quand la porcelaine est cuite, les figures paroissent peintes en miniature.

XVIII. Il n'y a point tant de travail qu'on pourroit se l'imaginer, aux porcelaines sur lesquelles on voit en bosse des

fleurs, des Dragons, & de semblables figures. On les trace d'abord avec le burin sur le corps du vase, ensuite on fait aux environs de legeres entaillures qui leur donnent du relief ; après quoi on donne le vernis.

XIX. Quand j'ai parlé dans mon premier écrit * de la maniere dont le *lazo* ou l'azur se prépare, j'ai omis deux ou trois particularitez qui méritent de l'attention. 1°. Qu'avant de que l'ensevelir dans le gravier du fourneau, où il doit être rôti, il faut le bien laver, afin d'en retirer la terre qui y est attachée. 2°. Qu'il faut l'enfermer dans une quaisse à porcelaine bien luttée. 3°. Que lorsqu'il est rôti, on le brise, on le passe par le tamis, on le met dans

* Page 302. du XII. Recueil.

un vaſe verniſſé ; qu'on y répand de l'eau boüillante, qu'après l'avoir un peu agité, on en ôte l'écume qui ſurnage, qu'enſuite on verſe l'eau par inclination. Cette préparation de l'azur avec de l'eau boüillante doit ſe rénouveller juſqu'à deux fois. Après quoi on prend l'azur ainſi humide, & réduit en une eſpece de pâte fort déliée, pour le jetter dans un mortier, où on le broye pendant un tems conſiderable.

On m'a aſſuré que l'azur ſe trouvoit dans les minieres de charbons de pierre, ou dans des terres rouges voiſines de ces minieres. Il en paroît ſur la ſuperficie de la terre, & c'eſt un indice aſſez certain qu'en creuſant un peu avant dans le même lieu, on en trouvera infailliblement. Il ſe préſente dans

la mine par petites pieces groſſes à peu près comme le gros doigt de la main, mais plattes & non pas rondes. L'azur groſſier eſt aſſez commun, mais le fin eſt très-rare, & il n'eſt pas aiſé de les diſcerner à l'œil. Il faut en faire l'épreuve, ſi l'on ne veut pas y être trompé. Cette épreuve conſiſte à peindre une porcelaine & à la cuire. Si l'Europe fourniſſoit du bea*u leao* ou de l'azur, & du beau *tſiu* qui eſt une eſpece de violet, ce ſeroit pour *Kim te tchim* une marchandiſe de prix & d'un petit volume pour le tranſport, & on en rapporteroit en échange la plus belle porcelaine. J'ai déja dit que le *tſiu* ſe vendoit un *tael* huit *mas* la livre, c'eſt-à-dire, neuf francs. On vend deux *taels* la boëte du beau *leao* qui n'eſt que de dix onces, c'eſt à-di-

re, vingt sols l'once.

XX. On a essayé de peindre en noir quelques vases de porcelaine avec l'ancre la plus fine de la Chine : mais cette tentative n'a eu aucun succès. Quand la porcelaine a été cuite, elle s'est trouvée très-blanche. Comme les parties de ce noir n'ont pas assez de corps, elles s'étoient dissipées par l'action du feu ; ou plûtôt elles n'avoient pas eu la force de pénétrer la couche de vernis, ni de produire une couleur differente du simple vernis.

Je finis ces remarques, mon Reverend Pere, en récommandant à vos prieres la Chrétienté de *Kim te tchim*, qui est composée d'un grand nombre d'ouvriers en porcelaine. Le Seigneur qui m'en a confié le soin,

me donne la consolation, toutes les fois que je m'y transporte, de la voir croître de plus en plus. Pendant un mois de séjour que j'y ai fait depuis peu, j'ai administré les Sacremens à un grand nombre de fervens Chrétiens, & parmi ceux à qui j'ai conféré le Baptême, il y avoit près de cinquante Adultes. Le progrès de la foi y seroit beaucoup plus grand, si un Missionnaire y fixoit sa demeure : il faudroit agrandir l'Eglise, & y entretenir deux ou trois Catechistes. Il n'en coûteroit pour cela chaque année qu'une somme modique. Peut-être quelque personne pieuse admirant les beaux ouvrages que *Kim te tchim* fournit à toute l'Europe, aura-t-elle le zele de consacrer une legere portion de

ſes biens à la converſion de tant d'ouvriers qui y travaillent. Je ſuis dans la participation de vos ſaints ſacrifices, &c.

EXTRAITS
DE QUELQUES AUTRES LETTRES.

DU PERE CAZIER.

A Canton le 5. Novembre 1720.

JE vois par vos Lettres l'inquiétude où vous êtes de ſçavoir quel a été le ſort du P. Duberon & du P. Cortil, qui entrerent il y a quelques années dans une des iſles *Palaos*, ainſi que vous l'avez vû dans le XI. Recueil des

Lettres de nos Missionnaires*. Je voudrois pouvoir vous en apprendre des nouvelles certaines & bien circonstanciées. Mais quelque mouvement qu'on se soit donné jusqu'icy, c'est toujours inutilement qu'on a tenté de retourner dans ces Isles.

Lorsque je vins à la Chine, je pris ma route par les Philippines, & j'étois à Manille, lorsque le P. Serrano fit équipper un vaisseau pour commencer une Mission chez les Insulaires de *Palaos*, ou pour la continuer, supposé que les deux Peres eussent trouvé grace auprès de ces Barbares. Mais Dieu dont les desseins sont impénétrables, ne permit pas que cette expédition eût le succès auquel on devoit s'attendre.

Le P. Serrano mit à la voile,

* Page 75.

& fut porté par un vent favorable dans *l'Embocadero*, (c'eſt ainſi que les Eſpagnols appellent l'entrée des iſles Philippines). La quantité d'Iſles qui ſe trouvent dans cette paſſe, la rendent tres-dangereuſe, & les Gallions ſont quelquefois obligez d'y hyverner ſans pouvoir gagner *Cabite* qui eſt le port de Manille. Le vaiſſeau qui portoit le P. Serrano & ſon compagnon n'alla pas loin : il périt près de l'iſle de *Marinduqué*, & rien ne fut plus triſte que ce naufrage, dont il n'échapa que peu de perſonnes. Quelques-uns s'étoient jettez dans la Chaloupe, mais le trouble où ils étoient les empêcha de prendre une précaution néceſſaire, qui étoit de couper le cable lequel tenoit la chaloupe amarrée au Vaiſſeau : ils alle-

rent au fond de la mer entraînez par le poids du Bâtiment. Il n'y eut qu'un seul Indien, qui s'étant emparé de l'habitacle (c'est un réduit en forme d'armoire où l'on enferme la bousſole) s'en ſervit pour ſe ſauver, & à ſa faveur gagna heureuſement la terre, après avoir long. tems lutté contre les flots. C'eſt par cet Indien, qui retourna auſſi-tôt à Manille, qu'on fut informé de ce détail. Ainſi échoüa le projet qu'on avoit formé d'aller au ſecours des deux Miſſionnaires, & de planter la foi dans les iſles *Palaos*.

Depuis mon arrivée à la Chine j'ai vû à Canton un Marchand venu des Philippines, qui m'aſſura qu'on ne doutoit plus à Manille que les deux Peres n'euſſent été ſacrifiez à la fureur des Barbares de ces Iſ-

les nouvellement découvertes. C'eſt ainſi qu'il m'a raconté la choſe. Un Vaiſſeau Eſpagnol étoit allé à la découverte aux environs des iſles *Palaos*, & s'étant approché d'une de ces Iſles, pluſieurs Inſulaires parurent dans une barque, & roderent autour du vaiſſeau. On les invita par geſtes à venir à bord: ils n'y voulurent point conſentir, à moins qu'on ne leur donnât un ôtage. On fit deſcendre un Eſpagnol dans la chaloupe, & en même tems quelques-uns des Inſulaires monterent au Vaiſſeau. Les Eſpagnols ſe ſaiſirent d'eux, & refuſerent de les renvoyer. Ceux qui étoient reſtez dans la barque ſe diſpoſoient à ſe vanger de cette inſulte ſur l'Eſpagnol qui ſervoit d'ôtage, & ils ramoient déja vers ſa chaloupe. Mais on fit

feu sur eux, & on les écarta. On dit qu'en se retirant ils soufloient vers la fumée de la poudre, ignorant apparemment l'usage du canon & des armes à feu. Ces Insulaires furent conduits à Manille. Là on leur demanda par signes ce qu'étoient devenus les deux Peres qui étoient restez dans une de leurs Isles. Ils répondirent de même par signes, & firent entendre que leurs Compatriotes les avoient tuez, & ensuite les avoient mangez.

De Canton en l'année 1718.

JE n'ai plus qu'à vous faire part de quelques évenemens dont vous ne serez pas fâché d'être instruit. L'Imperatrice mere est morte à Pekin le 11.

Janvier de cette année. Tout l'Empire a pris le grand deüil : pendant plus de 40. jours on n'a parlé d'aucune affaire à l'Empereur : les Mandarins paſſoient la nuit dans des tentes ou au Palais, ſans retourner coucher dans leurs maiſons. Les fils même de l'Empereur dormoient au Palais ſans quitter leurs vêtemens. Le deüil a commencé à Canton le 15. Février : le peuple doit le porter durant 7. jours, & les Mandarins pendant 27. jours. Tous les Mandarins, non en chaiſe, mais à Cheval, vêtus de blanc, & ſans grande ſuite vont pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant la tablettte de l'Imperatrice défunte. Le peuple y ira à ſon tour. Les Tribunaux ſont fermez tout le tems que le deüil dure : la couleur

rouge est proscrite, ainsi on porte le bonnet sans soye rouge, & sans aucun autre ornement. Tel est l'usage.

L'Empereur a eu une maladie qui a causé quelque allarme, mais elle n'a pas eu de suites. C'est sans doute à l'occasion de cette maladie, qu'il a fait paroître quelque envie de se donner un successeur. Le parti qu'on s'imagine qu'il veut prendre, tient tous les esprits en suspens : il ne nomme aucun de ses enfans, encore moins aucun Chinois de Nation. Ils sont trop mols, dit-il, pour être capables de bien gouverner. D'ailleurs les familles des *Tamg*, des *Han*, des *Song*, des *Ming*, sont entierement éteintes. Mais, ajoûte-t-il, il reste plus de mille Princes de la famille des *Yven*. (C'est une famille Tartare chas-

sée par les *Ming*, & aux *Ming* a succédé la famille Tartare dont est l'Empereur regnant). Par là il semble insinuer aux Chinois qu'il leur destine un Prince de la famille des *Yuen*. Mais ce choix sera-t'il du goût des Chinois ? Les Princes fils de *Cam hi* cederont-ils paisiblement l'Empire où leur naissance semble les appeller ?

L'incertitude où l'on est de celui sur qui tombera le choix de l'Empereur, a porté un des premiers Mandarins à lui faire presenter par son fils. un Mémorial, par lequel il remontre avec respect de quelle importance il est pour le repos de l'empire de nommer un Prince héritier, & de rétablir son second fils dans cette dignité. L'Empereur après avoir lû le Memorial, fit approcher celui qui le

lui avoit presenté. Est-ce de « toi-même, lui dit-il, que tu « parles de la sorte, ou est-ce « quelque autre qui t'a suggeré « ce langage ? Sire, répondit le « fils du Mandarin, c'est mon « pere votre esclave qui m'a or- « donné de vous faire cette tres- « humble remontrance. Je te « le pardonne, repliqua l'Em- « pereur, puisque tu n'as fait « qu'obéir à ton pere. » Mais en même tems il donna ordre qu'on fît mourir le pere. Cet exemple de sévérité retient tous les Grands, & il n'y a personne qui ose lui parler d'un successeur, d'où néanmoins dépend la tranquillité de l'Empire.

De Pekin en l'année 1721.

QUoiqu'on vous ait mandé assez en détail ce qui s'est passé icy au sujet de la solemnelle ambassade que l'Empereur a reçuë de la part du Czar, on aura sans doute omis les difficultez que le cérémonial fit naître, & dont on ne put vous instruire, parce que cet incident n'arriva que depuis le départ des vaisseaux qui retournoient en Europe. La délicatesse de l'Ambassadeur ne put s'accommoder du ceremonial Chinois, qui consiste à se mettre à genoux, & à frapper la terre du front devant les personnes qu'on veut honorer; ce qui s'observe non seulement à l'égard de l'Empereur, mais encore à l'égard des Princes, des Mandarins, des Peres, des Maîtres, &c.

L'Ambassadeur crut que c'étoit avilir sa dignité que de s'abaisser à une cérémonie si humiliante & si peu conforme aux idées d'Europe. Le refus qu'il fit de s'y assujettir étant venu aux oreilles de l'Empereur, devoit naturellement produire un mécontentement réciproque. Mais la sagesse de ce Prince lui suggera un expedient auquel l'Ambassadeur Moscovite ne pût s'empêcher de se rendre. Qu'on lui « fasse sçavoir, dit l'Empereur, « que mon dessein est qu'on rende à la lettre qu'il m'apporte de la part de son maître, « les mêmes honneurs, que nos « coûtumes prescrivent pour ma « personne. C'est pourquoi je « souhaitte qu'il pose cette Lettre sur une table, & alors un « grand Mandarin ira en mon « nom frapper la terre du front «

» devant la Lettre. C'eſt ce qui s'executa: & l'Ambaſſadeur n'eut plus de peine à faire cette cérémonie devant l'Empereur, & à rendre civilité pour civilité.

Cette année Chinoiſe étant la 60. du Regne de l'Empereur, dès le premier jour on a commencé des réjoüiſſances extraordinaires. Tous les Mandarins depuis les plus grands juſqu'aux plus petits, ſont allez ſe proſterner devant ſa tablette, & lui rendre les mêmes hommages qu'on lui rend à Pekin devant la porte intérieure de ſon Palais. Comme cette année eſt une année de grace & d'une eſpece de Jubilé, quelques-uns ſe figurent que l'Empereur pourra rendre la liberté aux deux Princes ſes enfans : cela eſt neanmoins fort douteux, le caractere de l'Empereur é-

tant de garder toujours une conduite soutenuë, uniforme, & invariable, lorsqu'une fois pour de bonnes raisons il a pris son parti. Sa politique est de tenir ses enfans dans une parfaite dépendance. D'ailleurs le Prince héritier a été privé avec trop d'éclat de son droit à la couronne. On croit qu'il a jetté les yeux sur le fils de ce Prince qui a neuf à dix ans.

Le 14. d'Avril jour de la naissance de l'Empereur fut encore un jour de fête, qu'on célébra avec beaucoup de magnificence. La dépense monta à quatre-vingt mille taels *. L'Empereur ne daigna pas venir voir cet appareil superbe. Il avoit sur le cœur les instances qui lui furent faites de se nommer un héritier.

* Un taël vaut 5. liv. de la monoye d'Europe.

Le *Colao* * Chinois qui osa lui faire cette remontrance eut grace de la vie, mais son fils aîné qui étoit déja second Président d'un des Tribunaux, a été condamné à aller servir à l'armée. Les douze *Yusse* Chinois ont eu le même sort. Ces *Yusse* sont des Mandarins, dont l'employ est de faire à l'Empereur les représentations convenables pour le bien de l'Etat.

Nous avons vû cette même année en peu de mois l'isle de Formose secoüer le joug de la domination de l'Empereur, & forcée ensuite de rentrer sous son obéïssance. Les Chinois du lieu aidez de ceux de *Fokien* & de *Keoumi*, avoient égorgé les Mandarins, à un seul près qui s'évada, & fait main-basse sur les

* Mandarin du premier ordre du Conseil appellé *Nuy-yüen*, c'est-à-dire, la Cour du dedans, parce qu'il est au dedans du Palais.

troupes Imperiales. Quand la nouvelle s'en répandit à Pekin, on ne manqua pas d'attribuer cette revolte aux Hollandois, qui n'y avoient certainement nulle part : & cela sans doute par un fonds d'opposition qu'il y a entre les Chinois & les Etrangers, & à dessein de rendre les Européans odieux à la Nation Chinoise. Mais ce fut un grand sujet de joye quand on apprit peu après, que les nouvelles troupes Impériales qu'on y avoit envoyées, étoient entrées dans la Capitale, avoient tué une partie des rebelles, à la reserve de leur chef qui s'étoit enfui dans les montagnes, & que le reste des revoltez étoit tout à-fait dissipé.

La Secte des Mahometans s'étend de plus : ils se soûtiennent principalement par le grand commerce qu'ils font

dans les Provinces, & par les ſommes d'argent qu'ils donnent liberalement aux Mandarins, car ils ſont fort riches. Mais du reſte les Chinois ont pour eux le plus grand mépris. Il y a peu d'années que le peuple détruiſit leur Moſquée à *Han keou*. Celle de *Tchang te fou* fut de même abbatuë l'an paſſée : & cette année au mois de Juin la populace s'eſt ſoulevée contre eux à *Kim te tchim*, & a renverſé leur Moſquée. Nous en avons porté le contre-coup, car notre Egliſe a eu le même ſort, les mutinez crians de toutes parts que nous leur étions ſemblables, & que nous étions des Mahometans d'Europe. Les Mandarins informez que nos Chrétiens n'avoient pas donné la moindre occaſion à ce tumulte, ont donné parole de faire rebâtir

rebâtir notre Eglise aux dépens du peuple. L'un d'eux me dit sur cela obligeamment que depuis huit ans qu'il demeuroit à *Kim te tchim*, il ne lui étoit jamais venu la moindre plainte contre les Chrétiens.

De la Cayenne, en l'année 1718.

C'Est avec une sensible douleur que je vous apprends la perte que nous venons de faire du P. de Creüilly. Il a passé trente-trois années dans cette Mission ; &, ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est qu'avec une complexion aussi délicate que la sienne, il ait pû fournir une carriére si penible, & se livrer à des travaux continuels & qui étoient beaucoup au dessus de ses forces.

Auſſi-tôt qu'il arriva dans cette Iſle, ſon premier ſoin fut d'inſtruire les peuples, & de les porter à la pratique des vertus Chrétiennes. Il ne ſe contentoit pas des inſtructions generales qu'il faiſoit les Dimanches, il partoit tous les Lundis, & s'embarquoit dans un canot avec quelques Negres. Comptant pour rien les perils qu'il avoit à courir ſur une mer ſouvent orageuſe, & l'air étouffant qu'on reſpire en ce Climat, il faiſoit le tour de l'Iſle, il parcouroit les Habitations qui y ſont répanduës, & portant par tout la bonne odeur de JESUS-CHRIST il inſtruiſoit chacun plus en particulier des devoirs de ſon état. Il ne revenoit d'ordinaire de cette courſe que ſur la fin de la ſemaine, épuiſé de fatigues, mais ſe ſoûtenant par

son courage, & par la douce consolation qu'il avoit d'avoir rempli les fonctions de son Ministere.

Bien que sa charité fût universelle, il s'employoit encore, ce semble, avec plus d'ardeur & d'affection auprès des pauvres; & pour s'attirer davantage leur confiance, il entroit dans leurs peines, il les consoloit dans leurs souffrances, & il étoit ingénieux à trouver des moyens de soulager leur indigence. Pour cela il faisoit cultiver leurs terres par les Negres qui l'accompagnoient, il travailloit à réparer leurs cabanes à demi ruinées, il abbattoit lui-même le bois nécessaire pour ces sortes de réparations, & il en chargeoit ses épaules comme auroit fait un esclave. Une charité si vive & si agissante ne

manquoit pas de lui gagner tous les cœurs ; chacun l'écoutoit avec docilité, & il n'y avoit perſonne qui ne le reſpectât comme un Saint, & qui ne l'aimât comme ſon pere.

La converſion des Indiens fut le ſecond objet de ſon zele. Rien ne le rebuta, ni les difficultez qu'il avoit à vaincre, ni les dangers auſquels il falloit continuellement s'expoſer. Il commença d'abord par apprendre leur langue, dont on n'avoit juſques-là nulle connoiſſance. C'eſt lui qui le premier l'a réduite à des principes généraux, & qui par un travail auſſi pénible qu'ingrat, en a facilité l'Etude aux autres Miſſionnaires.

Il vivoit de même que ces Sauvages, de poiſſon & de caſſave : (c'eſt un pain fait de la

racine de manyoque) il logeoit avec eux dans un coin de ce qu'ils appellent le Carbet, (c'eſt une eſpece de longue grange faite de roſeaux, expoſée aux injures de l'air, & remplie d'une infinité d'inſectes tres importuns) mais il étoit moins ſenſible à ces incommoditez, qu'au peu de diſpoſition qu'il trouvoit dans ces peuples à pratiquer les veritez qu'il leur annonçoit. Leur extrême indolence & leur inconſtance naturelle s'oppoſoient au deſir qu'il avoit de leur converſion. C'eſt pourquoi il ne confera le ſaint Batême qu'à un petit nombre d'Adultes, ſur la perſévérance deſquels il pouvoit compter, & il borna ſon zele à batiſer les enfans qui étoient en danger de mort. Mais par ſes ſueurs & par ſes travaux il fraya le che-

min à d'autres Miſſionnaires qui ont achevé ſon ouvrage ; & l'on a aujourd'hui la conſolation de voir pluſieurs Peuplades d'Indiens, qui ont reçu le Batême, & qui menent une vie édifiante & conforme à la ſainteté du Chriſtianiſme.

Toutes ſes vûës ſe tournerent enſuite du côté des Negres eſclaves. L'humiliation de leur état excita ſa charité : il a travaillé près de vingt ans à leur ſanctification. Il étoit preſque toujours en courſe, expoſé aux ardeurs d'un ſoleil brûlant, ou à des pluyes continuelles qui ſont tres-incommodes en certains tems de l'année. S'il ſe trouvoit dans un canot avec les Negres, il ramoit ſouvent en leur place, & quand quelques-uns d'eux étoient incommodez, il leur diſtribuoit

ſes proviſions, ſe contentant pour vivre de quelques morceaux de caſſave qu'il recevoit d'eux en échange. Lorſqu'après s'être bien fatigué tout le jour, il arrivoit le ſoir dans quelque pauvre habitation, ſon plaiſir étoit d'y manquer de tout, jamais plus gay ni plus content, que quand il ſe voyoit accablé du travail de la journée, & dans la diſette des choſes les plus néceſſaires à réparer ſes forces.

Parmi pluſieurs traits extraordinaires de ſon zele, je n'en choiſirai qu'un ſeul, qui vous en fera connoître l'étenduë. Il apprit qu'un eſclave s'étoit bleſſé, & étoit en danger de mourir ſans confeſſion. La cabane de ce malheureux étoit fort éloignée de la maiſon : le P. de Creüilly ſuivant les mouvemens

ordinaires de sa charité, partit sur l'heure à pied, & après avoir long-tems erré dans un bois où il s'égara, il se trouva à l'entrée d'une prairie toute inondée, remplie d'herbes piquantes, & de serpens dont la morsure est tres-dangereuse. Il apperçut alors une miserable cabane, qu'il crut être la demeure de ce pauvre Esclave. Aussi-tôt sans hesiter un moment il se jette dans la prairie, & la traverse ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Lorsqu'il en sortit, il se trouva tout ensanglanté, & il eut le chagrin de ne rencontrer personne dans la cabanne qui étoit abandonnée. Tout trempé qu'il étoit, il ne laissa pas de continuer sa route avec la même ardeur vers l'endroit qu'on lui avoit désigné. Enfin il arrive à la cabane du Negre,

qu'il trouva dans un état digne de compassion. Il le confessa, il le consola, & fournit à ses besoins autant que sa pauvreté pouvoit le lui permettre. Lorsqu'il retourna le soir à la maison, à peine pouvoit-il se soûtenir.

Personne ici ne doute que ces sortes de fatigues jointes à ses jeûnes & à ses continuelles austeritez n'ayent abrégé ses jours & hâté le moment de sa mort. Nous n'oublierons jamais les grands exemples de vertu qu'il nous a laissez. Bien qu'il fût d'une complexion vive & pleine de feu, il s'étoit tellement vaincu lui-même, qu'on l'eût crû d'un tempéramment froid & moderé. Son visage & son air ne respiroient que la douceur. Tous les emplois lui é-

toient indifferens, & il ne marquoit d'inclination que pour les plus humilians & les plus pénibles, s'eſtimant toujours inferieur à ceux qu'on lui confioit. Comme il ſe croyoit le dernier des Miſſionnaires, il les regardoit tous avec une ſinguliere vénération. Ces bas ſentimens qu'il avoit de lui-même, lui ont fait refuſer conſtamment la charge de Superieur de cette Miſſion, dont il étoit plus digne que perſonne, ſon humilité lui ſuggerant toujours des raiſons plauſibles pour le diſpenſer d'accepter cet emploi. La délicateſſe de ſa conſcience le portoit à ſe confeſſer tous les jours, quand il en avoit la commodité.

Enfin ſon union avec Dieu étoit intime : tout le tems qui n'étoit pas rempli par les fonc-

tions de son ministere, il l'employoit à la priere, & il s'en occupoit non seulement pendant le jour, mais encore durant une grande partie de la nuit. Une vie si pleine de vertus & de merites ne pouvoit gueres finir que par une mort précieuse aux yeux de Dieu. Il reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec une piété exemplaire, & ce fut le 18. jour du mois d'Août vers les huit heures du matin que Dieu l'appella à lui pour le récompenser de ses travaux.

Ce fut à ce moment qu'on connut mieux que jamais l'idée que nos Insulaires avoient conçuë de sa sainteté. On accourut en foule à ses obseques, on se jettoit avec empressement sur son corps, on le baisoit avec respect, on lui faisoit toucher

des médailles & des chapelets ; & on se croyoit heureux d'avoir attrapé quelques lambeaux de ses vêtemens.

Les guérisons miraculeuses dont il a plû à Dieu de favoriser plusieurs personnes qui implorerent l'assistance du Missionnaire, augmentent de plus en plus la vénération à son égard, & la confiance qu'on a en son intercession. Plusieurs viennent prier sur son tombeau, d'autres lui font des neuvaines, tous le regardent comme un puissant protecteur qu'ils ont dans le Ciel.

DU PERE BARBIER.

A Puneypondi dans le Carnate, le 7. Janvier 1720.

J'Avois mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du soulagement à Ponticheri. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remede qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le ris & les herbes de la Mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, & que je me suis remis à la vie de Missionnaire, je me porte beaucoup mieux, & je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'esperance de travailler longtems dans cette portion de la vigne du Seigneur.

Je l'éprouve, & il eſt vrai, qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable maître que nous ſervons, eſt la vertu capitale qui nous eſt néceſſaire. Si nous avons des fatigues à eſſuyer, ſi notre vie eſt auſtere, nous en ſommes bien dédommagez par la conſolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, ſoit par le concours de ceux qui ſe preſentent au ſaint Batême, ſoit par l'innocence, la docilité, & la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confeſſerai, à peine en trouverai-je douze qui ſoient tombez dans des fautes conſiderables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude ſcrupuleuſe à remplir les devoirs de la Religion, par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu,

par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions, & leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siecles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmatique, qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortois à la patience, & pour cela je lui representois que Dieu lui faisoit faire ici bas son purgatoire en lui fournissant un moyen infaillible d'expier ses fautes. » Ah ! Mon Pere, me répondit-elle d'un « ton de voix qui m'étonna, « je ne souffre pas encore assez. « Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes Catechistes vint me trouver hier, & dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit passé dans son dis-

trict, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une queſtion tres-douloureuſe, pour n'avoir pas voulu cooperer à un Sacrifice, que les Payens de ſa bourgade vouloient faire au Démon. Dieu benit ſon courage en ſuſcitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha ſi fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Neophyte.

Je reçois à ce moment une Lettre d'un de nos Miſſionnaires qui m'apprend que dans l'année derniere il batiſa 236. Adultes & 608. enfans: que ſes Catechiſtes ont pareillement conferé le Batême à plus de 92. Adultes & à 240. enfans. Vous jugez bien que pluſieurs de ces enfans ont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rende capables d'offenſer Dieu

C'eſt ce qui nous ſoûtient dans nos travaux : le Ciel ſe peuple inſenſiblement, la ſuite de l'Agneau ſe groſſit tous les jours : Dieu ſera éternellement glorifié par ces ames pures. Pourront-elles oublier ceux auſquels après Dieu elles ſont redevables de leur ſalut éternel ?

Deſcription de l'arbre qui porte la Ouate, du Poivrier, & de la Laque, tirée de quelques autres Lettres.

L'Arbre qui porte la Ouate, ou cette eſpece de coton fin, dont on ſe ſert pour remplir des couſſins, pour fourrer des robes de chambre, des veſtes, des courte-pointes, &c. croît de lui-même en pleine campagne & ſans culture. Les Siamois chez qui on en trouve beaucoup le

nomment *ton-nghiou.* Cet arbre que j'appellerai dorenavant Ouatier, eſt de deux eſpèces fort differentes : il y en a de grands & de petits : j'en ai vû des uns & des autres.

Les grands qui ſont de deux ſortes, reſſemblent aſſez aux noyers pour la forme & la diſpoſition de leurs branches. Le tronc eſt d'ordinaire plus haut & plus droit, à peu près comme eſt le tronc des chênes. L'écorce eſt hériſſée en certains endroits de groſſes épines courtes, larges par la baſe, rangées en file & fort ſerrées. Les feuilles tiennent également des feuilles de noyer & de celles du châtaignier : elles croiſſent toujours cinq à cinq ; leurs pedicules, qui ſont fort courts, s'uniſſant à un ſixiéme qui eſt commun, lequel a ſouvent plus d'un pied

de longueur. La fleur est de la forme & de la grandeur d'une tulippe médiocre, mais ses feuilles sont plus épaisses, & elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, est épais & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noisettes, à la reserve qu'il n'est pas haché & effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux especes de grands Ouatiers : Voici maintenant en quoi ils different. Les uns portent la fleur avant la feuille : j'en ai vû plusieurs qui étoient tout couverts de fleurs, & n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vû de cette espece, avoient les feuilles

toutes venuës, & les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers ſont plus épineux & moins fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron, & aſſez douce au toucher : & les ſeconds l'ont rude, & d'un rouge foncé par dedans, mais pâle & jaunâtre par dehors. Dans les uns & dans les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes ſurmontées de petits ſommets, leſquelles ſont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placez au fond de la fleur à l'entredeux des feuilles : & entre ceux-ci il s'en éleve un cinquiéme compoſé de ſeize de ces baguettes, au milieu deſquelles il s'éleve une eſpece de piſtil un peu ou-

vert par le haut. Dans ceux-là au contraire les baguettes sont en bien plus grand nombre, mais sans ordre & sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la Ouate; je n'en puis dire autre chose, sinon qu'il est de figure oblongue & semblable aux figues bananes anguleuses que les Portugais appellent *figos caroças*.

L'Ouatier de la seconde, ou pour mieux dire, de la troisiéme espece, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia: ses feuilles sont d'une grandeur mediocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles sont couvertes par dessus & par dessous d'un petit duvet fort doux au toucher. Les maîtres-

ſes fibres qui partent de la côte de la feuille ſont fort diſtinctes & très-bien rangées. Les étuys qui renferment la Ouate ſont compoſez de deux tubes terminez en pointe aux deux extrémitez & unis enſemble. Ils ſont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces, & de la groſſeur du petit doigt. J'en ay vu qui avoient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur, il en ſort un lait gluant fort blanc, & l'on trouve au dedans la Ouate bien preſſée avec pluſieurs pepins jaunes de figure oblongue. Ces étuys pendent à des pedicules ligneux, leſquels ne ſont que la branche de l'arbre continuée, qui forme cinq petits feuillages de ſon écorce même à l'endroit où elle y eſt unie.

Je viens maintenant au Poivrier ; c'est un arbrisseau rampant, qui pour s'élever a besoin d'appui. On le plante au pied de quelque arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux ; ou bien on lui met des perches en forme d'échalas, comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même, quand il est sec, ressemble parfaitement à du sarment, au goût près qui est fort acre. Cette tige pousse quantité de branches de tous côtez qui s'attachent au hazard. La feuille, quand l'arbre est jeune, est d'un verd uni & blancheâtre, qui devient plus foncé à mesure que l'arbre croît : elle garde toujours sa blancheur par dessus. Sa figure est ovale, mais vers

l'extrémité elle diminuë & ſe termine en pointe. Elle a ſix nervures, dont cinq qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales ſemblables à la premiere. On ne diſtingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures ſe communiquent les unes aux autres par un tiſſu de fibres aſſez groſſieres. Les plus grandes feuilles que j'ai vûës, avoient ſix pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe eſt petite: les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verds lorſque je les vis, & qui ne devoient être meurs que dans trois mois, étoient attachez ſans pédicule: ils étoient de la forme & de la groſ-

ſeur

seur du gros plomb à tirer. Le poivre quoique verd avoit déja beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas que ceux que je vis, portassent chacun six onces de poivre.

Pour ce qui est de la Laque, c'est principalement à Lahos & à Camboye qu'on la ramasse autour de deux diverses sortes d'arbres. Ce sont de certains insectes rouges assez semblables aux fourmis qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au dedans de petites cellules de la même maniere. On m'a assuré que la Laque se forme de l'excrément de ces insectes, du moins c'est le sentiment de quelques Lahos que j'ay questionnez. Neanmoins un François qui a demeuré deux ans au Pegu, où il a vû beau-

coup de Laque, m'a assuré qu'elle se trouvoit là autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a gueres qu'un pouce ou un pouce & demi de diamettre ; qu'elle se formoit d'une espece de rosée qui tomboit tous les ans dans cette Contrée au mois de Juin & de Juillet, & que certaines fourmis rouges friandes de cette rosée couvroient en peu de tems tous ces arbres. Ces deux relations si differentes en apparence peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette rosée, non pas la Laque, qui est une espece de marc, comme l'est la cire par rapport au miel ; mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; &

que pour la Laque, ils la font ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussiere de certaines fleurs, ou d'autres matieres terrestres, qu'ils ramassent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plûpart de ses productions.

FIN.

TABLE.

Epître aux Jesuites de France, page j.

Reflexions sur quelques Phenomenes arrivez à la Chine, iv

Exemple d'un semblable Phenomene arrivé en France en l'année 1451, vij

Exemple d'un pareil Phenomene arrivé à Jerusalem en l'année 361, xij

Medaille tres-ancienne de N. S. & de la sainte Vierge trouvée dans une Ville de la Chine, xv

Persecution suscitée aux Chrétiens de la Chine dans les Provinces de *Petcheli*, xxij. de Xanfi xxix, de Nanking xxx, de Xenfi xxxj, de Xiamfi xxxj, du Houquam xxxij, de Foxien xxxiij, de Canton xxxiv, xxxv & dans le Royaume de Tonquin, Missionnaires empriſonnez & massacrez par les Idolâtres, xxxvj.

Mort édifiante d'un Missionnaire causée par son zele à soulager une Famille atteinte de la contagion, xxxviij.

Lettre du P. Jacques.

Passage de la ligne, fête pour l'Equipage du Vaisseau, p. 1

Description de l'isle de Bourbon, sa grandeur, ses habitations, &c. 7, 8, &c.

TABLE.

Plan des Bourgades de S. Denys & de S. Paul, 8
Arbres, Fruits, Animaux singuliers qui se trouvent dans l'Isle, 9, 10, 11, &c.
Agrément des Côtes de Java & Sumatra, caracteres des Javanois, 13
Arrivée à l'isle de Poulo Condor. Sterilité de l'Isle. Son Plan, 14, 15, 16, 17, 18, &c.
Description de cette Isle, 22, 23, &c.
Arbres, Fruits & animaux qui y croissent, 26, 27, &c.
Description du Lezard & de l'Ecureuil volans avec leur figure, 28, 29, &c.
Mœurs, Coûtumes, Religion des Peuples de la Cochinchine, de Tsiompa, & de Camboge, 30, 31, 32, &c.
Arrivée à Canton, sa description, 40, 41, 42, &c.
Succès des Missions dans les campagnes, 45, 46, &c.
Etablissement de Vierges Chrétiennes, 49
Mort d'un Missionnaire victime de sa charité, 50
Baptême des enfans exposez moribonds, 51.
Quel est le vêtement des Missionnaires, 54, 55, &c.
Difficulté de la langue Chinoise, en quoi elle ressemble à la langue de la Cochinchine, du Tonquin, & du Japon, & en quoi elle en est differente, 56, 57, &c.
Description du poisson cornu & sa figure, du Requin, du Marsouin, & du poisson volant, 59, 60, &c.

Apparition de Croix en l'air, 62
Perſecution des Chrétiens au Tonquin, 63, 64, &c.
Origine de cette perſécution, 65
Relation de ce qui s'eſt paſſé dans les Miſſions du Marava & de Tanjaor pendant les années 1714. & 1715, 67
Source de la perſécution excitée contre les Chrétiens du Marava, 68, 69, 70, &c.
Conſtance d'un Chrétien parent du Prince, 74, 75, &c.
Divers artifices pour ébranler ſa fermeté, 76
Sa chute & ſa penitence, 79, 80, &c.
Mauvais traittemens faits aux Chrétiens, 82, 83, &c.
Affliction du Miſſionnaire, ſes ſoins pour appaiſer l'orage, 83, 84, &c.
Sa ſortie du Marava, 88, 89, &c.
Son établiſſement ſur les Confins de ce Royaume, ſes travaux auprès des Neophytes, 90, 91, &c.
Sa maladie & ſa mort, 92, 93, &c.
Deſtruction de l'Egliſe du P. Vieyra, 94
Maladie de ce Pere & ſa mort édifiante, 96. 97
Autre perſécution excitée contre les Chrétiens du Royaume de Tanjaor, 97, 98, &c.
Egliſe des Chrétiens abbattuë. Empriſonnement du Miſſionnaire & de trois de ſes Catechiſtes, 104.

Opinion ridicule des Gentils, 105, &c.
Artifice d'un Brame pour rendre odieux le P. Machado, 109, &c.
Cathechistes maltraittez, 113.
Rigueur de la prison du P. Machado, 115 116, &c.
Double supplice & insultes qu'on lui fait souffrir, 116, 117, &c.
Lettre du P. le Caron, 121
Religion des Indiens, 122, 123
Leurs Temples & leurs Sacrifices, 124 125, &c.
Superstition des Princes Gentils, 127
Distinction des Castes ou Tribus, obstacle à la propagation de la foi, 128, 129, &c.
Histoire d'un Indien de la Caste des Linganistes, 130, 131, &c.
Coûtume extraordinaire de la Caste des Laboureurs, 132
Quel est le Gouvernement de ce peuple, 134
Impunité des plus grands crimes, 135
Maximes des Medecins Indiens & la maniere de traitter les malades, 137
Pieté & ferveur des nouveaux Fideles, 142, 143, &c.
Leur constance dans les persécutions, 145
Impression que fait sur un Prince Gentil la guérison de quelques personnes obsédées du Démon, 146, 147, &c.
Artifice & malignité des Brames pour empêcher ce Prince d'embrasser la foi, 150
Danger que courut le Missionnaire, 153
Providence particuliere de Dieu dans le

Baptême de quelques Gentils, 157
Austeritez des *Penitens* Gentils, 160
Lettre du Pere le Gac. 163
Jusqu'où les Indiens portent leur respect pour leurs *Gouroux* ou Peres spirituels, 165
Exercice & libertinage de ces *Gouroux*, 166
Quelques traits de la malignité des *Gouroux*, 169, 170, &c.
Fermeté d'un Catechiste, 176, 177, &c.
Constance des Chrétiens, 181, 82, &c.
La Religion accréditée par la faveur d'un Prince Gentil, 184
Conversion extraordinaire d'un Gentil chef d'une Bourgade, 186, 187, &c.
Son Batême & sa mort édifiante, 193, &c.
Conversion de plusieurs Idolâtres, 196, &c.
Exemple de sévérité d'un Prince Gentil, 204
Mouvemens inutiles d'un Gourou contre les Chrétiens, 206
Accueil honorable fait au Missionnaire par un Prince Gentil, 211
Dispute du Missionnaire avec les Brames en presence du Prince, 212, 213, *& suiv.*
Permission accordée par le Prince au Missionnaire de bâtir une Eglise dans ses Etats, 224
Perte qu'a fait la Mission du Carnate du P. de la Fontaine l'un de ses principaux Fondateurs. Ses travaux & sa mort, 232

Seconde Lettre du P. le Gac, 236
Emeute & soulevement des Gentils contre la nouvelle Eglise bâtie à *Madigoubba*, 238.
Dispute du Missionnaire avec les Brames en presence du Prince, 243
Patente d'un Gouverneur More accordée en faveur de la Religion, 251
Lettre d'un Prince More au Missionnaire, sa réponse. 253
Autre Lettre de la femme d'un Prince Maure qui invite le Missionnaire à la venir trouver, 256
Friponnerie des Faquirs, 258
Complot des Gentils contre le Missionnaire & son Eglise, 262
Ceremonie des Brames appellé *Pavadam* dont les Dasseris se servent pour tirer de l'argent, 265
Célébrité de la fête de Pâques dans la nouvelle Eglise, & Batêmes considerables, 267, 268, &c.
Sacrifice fameux appellé *Egnam*, quelles en sont les ceremonies, 269, 270, &c.
Chorkam, Paradis fabuleux des Indiens, 273, &c.
Le Prince assiste à une des fêtes qui se célébroit dans la nouvelle Eglise, 279
Ses sentimens favorables à la Religion, 281
Danger de mort où est ce Prince causé par un abcez, il se fait faire son tombeau, 281
Ses dispositions à renoncer à l'idolâtrie &

à embraſſer le Chriſtianiſme, 283, 284, &c.
Son abcès ſe guérit par les ſoins du Miſſionnaire, 289
Il eſt tué par ſa Concubine, 290
Son ſucceſſeur également favorable au Chiſtianiſme, 295
Lettre du P. Gaubil; 300
Hôpital établi à Canton pour les enfans expoſez, 303
Moyens dont ſe ſervent les Miſſionnaires pour bâtiſer les enfans moribonds de cet Hôpital, 304
Ce qui leur en coûte pour cette bonne œuvre, 306
Nombre de ces enfans bâtiſez, 307
Mauvaiſe foi du Mandarin directeur de cet Hôpital, 308
Comment on ſe comporte à l'égard des enfans bâtiſez, qui ne meurent point, 309, 310, &c.
Lettre du P. Dentrecolles,
Moyen de rendre le luſtre à l'or appliqué ſur la porcelaine lorſqu'il s'eſt effacé, 320
Comment on empêche le bord de la porcelaine de s'écailler, *ibid.*
Porcelaine ſoufflée, 322
Fineſſe d'une porcelaine travaillée pour l'Empereur, 325
Eſpece de craye appellé *hoache*, qui eſt une nouvelle matiere trouvée depuis peu pour compoſer la porcelaine, 314

Maniere de mettre en œuvre le *hoa che*, 326
Nouvelle espece de vernis appellé vernis d'or bruni, comment il se fait, 330
L'art de peindre la porcelaine en violet nouvellement inventé, 331
Espece de porcelaine qui est maintenant à la mode à la Chine, 334
Comment le noir éclatant ou noir de miroir se donne à la porcelaine, 335
Comment se fait le rouge à l'huile, 337
Comment la grenaille de cuivre se prepare, 338
Nouveau dessein d'ouvrage de porcelaine qu'on a exécuté, 340
Pieces de porcelaine qui sont l'effet du hazard, 341
Comment se fait le vernis qui rend la porcelaine extrêmement blanche, 342
Comment se font les diverses couleurs qu'on donne à la porcelaine, 344 *& suiv.*
Ce que c'est que la couleur appellée *tsiu*, 349.
L'usage qu'en font les Orfevres, 350
Quelle en est la préparation, 351
Maniere de dorer ou d'argenter la porcelaine, 352
Autre espece de porcelaine colorée, 353
Comment se preparent les couleurs qui lui sont propres, 355
Précaution à prendre pour placer la porcelaine dans les fourneaux, 356
Comment on connoît que la porcelaine est cuite, 358

Maniere de tracer des figures en bosse sur la porcelaine, 361
Quelques particularitez sur la preparation de l'azur, 362
Où se trouve l'azur, 365
Tentative inutile de peindre la porcelaine en noir avec de l'ancre de la Chine, 365

EXTRAITS

de quelques autres Lettres, 360

Du P. Cazier.

Le peu de succès qu'a eu l'entreprise de retourner dans les Isles Palaos, 369
Naufrage du P. Serrano, 370
Missionnaires massacrez dans les isles Palaos, 372

De Canton.

Ceremonies du deüil à la Chine pour l'Imperatrice mere défunte, 374
Exemple de sévérité de l'Empereur de la Chine à l'égard d'un Mandarin, 379

De Pekin.

Délicatesse de l'Ambassadeur de Moscovie par rapport au cérémonial Chinois, levée par la sagesse de l'Empereur de la Chine, 370
Réjouissance à la Chine pour l'année 60 du Regne de l'Empereur & pour le jour de sa naissance, 380, 381, &c.

Punition

Punition d'un *Colao* Chinois,
L'isle de Formose se revolte contre l'Empereur & est subjuguée par les troupes Imperiales, 382
Mépris des Chinois pour les Mahometans, 384

De la Cayenne.

Travaux continuels du P. de Creuilly, 386
Sa charité à l'égard des pauvres, 387
Ses fatigues & ses soins pour la conversion des Indiens, 388
Trait extraordinaire de son zele, 391
Ses œuvres couronnées par une sainte mort, 393
Idée que le peuple a de sa sainteté après sa mort, 395

Du P. Barbier.

Ferveur des nouveaux Chrétiens, 387
Patience admirable d'un Neophyte dans les plus grandes douleurs, 399
Batêmes conferez à un grand nombre d'Idolâtres, 400

Description

De l'arbre qui porte la Ouate, 401
Du Poivrier, 407
De la Laque, 415

Fin de la Table.

l'impression se permet par Privilege de sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre IV. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 364. *Num.* 604. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 19. *Fevrier* 1720.

Signé, G. MARTIN,
Adjoint du Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

HEcclMls.
L.
231788
Author
Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol.16.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU